



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

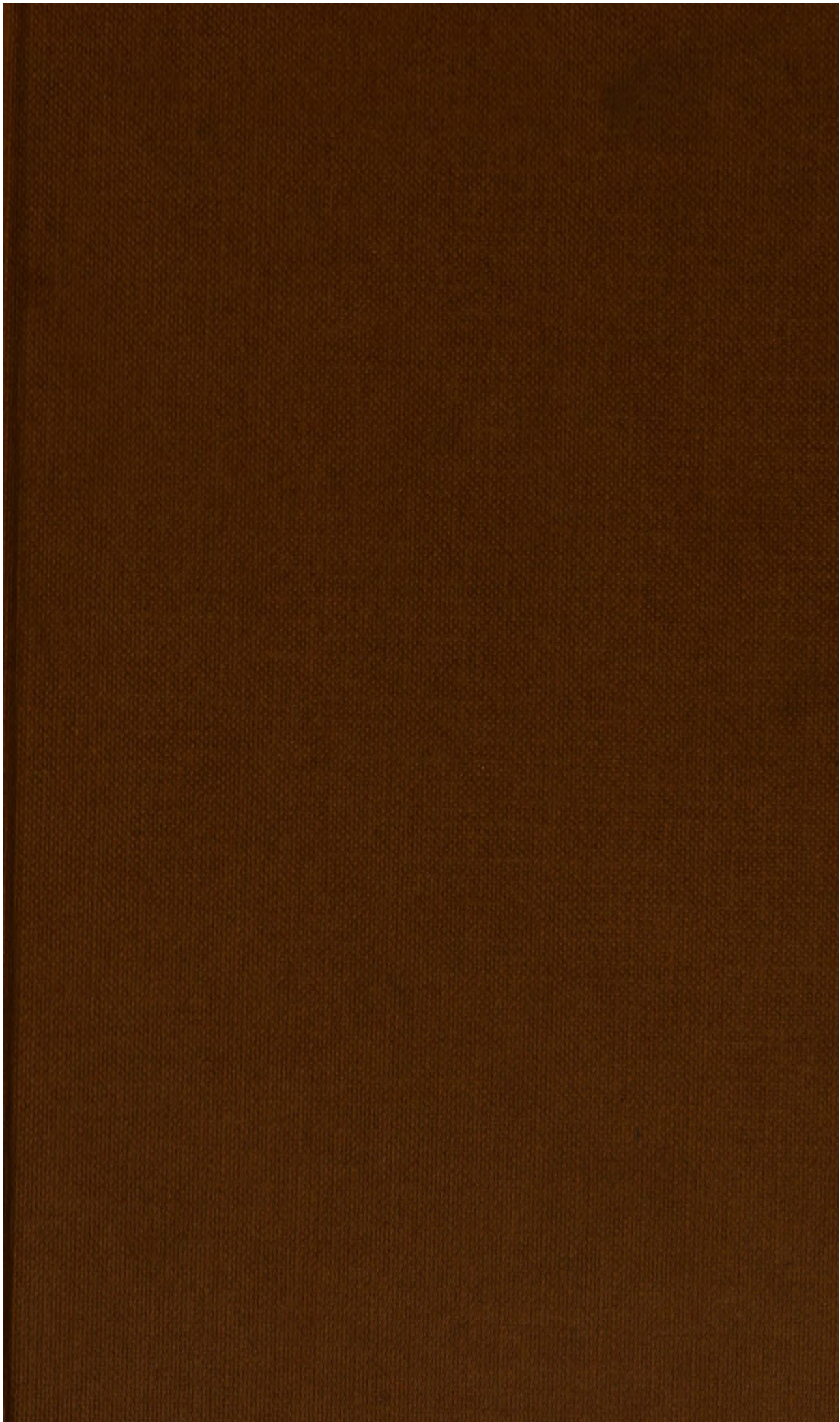
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fac. III A 1207



TIRAGE A 300 EXEMPLAIRES

250 exemplaires ont été tirés sur papier teinté.

50 » » » de Hollande.

L'ABBÉ J.-B. DULAURENS

HISTOIRE

DE LA

Sainte Chandelle

D'ARRAS



*Réimpression textuelle sur l'édition originale de 1745
augmentée de notes curieuses et d'une Préface nécessaire*

SE TROUVE A BRUXELLES

chez l'éditeur HENRY KISTEMAECKERS

25, rue Royale, 25





PRÉFACE

Toujours brûler et ne s'éteindre pas
Est une fable : on le croit dans Arras.

CHANT XVIII.



VOILA le sujet du poëme de *la Chandelle d'Arras*, ouvrage presque aussi spirituel, presque aussi bien versifié, et souvent bien plus amusant que *la Pucelle*; car Voltaire, pour être piquant et malignement badin, n'était pas comique, et puis le sujet de la vierge de Domrémy, pris à l'envers de la vénération que cette fille guerrière devait inspirer aux

Français délivrés par elle du joug de l'étranger, n'est-il pas une profanation des plus coupables ?

L'abbé DU LAURENS, qui fit le *Compère Mathieu*, roman si original, qu'on ne s'est jamais lassé de le réimprimer, de le traduire et de le lire dans toutes les langues de l'Europe, est l'auteur de *la Chandelle d'Arras*, composition toute écrite de verve, et, en quelque sorte, improvisée, puisqu'elle ne lui coûta que quinze jours de travail, et qu'on y compte dix-huit chants, comme dans le *Balai*, dont il avait fait presque un chant par jour. En France on ne citerait pas un second exemple d'une facilité aussi prodigieuse, unie à une imagination véritablement féconde.

L'abbé Du Laurens avait du génie ; il avait des idées fortes et neuves, avec le don de les rendre très-énergiquement ; mais la tyrannie d'une mère dévote qui le fit moine contre son gré contribua à rétrécir le cercle de ses conceptions, en même temps qu'elle déterminait leur nature.

Il faut qu'un moine sans vocation devienne ou un saint ou un impie, au dire des gens de sa robe : l'abbé Du Laurens ne se soucia nullement d'être canonisé ; jamais il ne crut se résoudre à passer pour un imbécile, ni à jouer le rôle d'un hypocrite. Sa raison se rébellonna sous le froc, et l'étude de la théologie acheva de faire de lui un

incrédule. Dès lors il s'attaqua aux préjugés, aux superstitions, aux abus de tous genres qui avaient pris naissance et se maintenaient à la faveur de la religion de Rome.

Ce monde a toujours été amplement pourvu de jésuites, espèce de gens qui font vertus de leurs vices et cherchent leur bonheur dans les avantages du mensonge et de la duplicité; ce sont des fourbes qui vivent aux dépens d'autrui, et s'assurent l'impunité en appelant à eux quiconque leur paraît avoir la vue bonne et la conscience large.

Vers le temps où l'abbé Du Laurens venait d'entrer dans l'ordre des Mathurins, florissait une troupe de rusés fripons, qui, sous la dédicace de l'Espagnol Ignace de Loyola, s'étaient ligués pour arriver par voies tortueuses à la domination universelle. L'abbé leur déclara d'abord la guerre; il les confondit dans des thèses publiques, mais il paya cher ce triomphe: ils le poursuivirent de leur haine, et, comme ils n'étaient pas méchants à demi, ils trouvèrent le moyen de lui faire fermer tous les asiles où il aurait pu jouir de quelque repos. Depuis ils ne cessèrent pas de s'acharner contre sa personne; il leur répondit dans des satires; eux, lancèrent la police à ses trousses, et, pendant qu'il fuyait les lettres de cachet que l'on accordait à tort et à travers à cette époque où,

en France, tout n'était qu'intrigue et arbitraire, ils eurent le crédit de le faire arrêter, juger et condamner à une prison perpétuelle par la chambre ecclésiastique de Mayence, à laquelle ils l'avaient dénoncé comme auteur d'ouvrages irréligieux.

Cette sentence d'inquisiteurs fut rendue le 30 août 1767: trente ans après, l'abbé Du Laurens la subissait encore, et pourtant la révolution française avait déjà étendu au loin son influence par la propagande de ses victoires. Mais la société de Jésus, justement proscrite et en apparence éteinte, ne laissait pas d'avoir une existence des plus réelles quoique réduite à se tenir dans l'ombre, elle conservait la puissance de faire persécuter ses ennemis et de nuire à qui lui avait nui ; elle avait ses affidés et ses geôliers dévoués à son implacable vengeance : aussi l'abbé Du Laurens fut-il, jusqu'au bout, la victime des jésuites. Il avait près de quatre-vingt-huit ans, lorsqu'en 1797 il finit misérablement ses jours dans une maison de pauvres prêtres, à *Mariabon*, où il était détenu.

Il avait fourni une bien triste carrière : durant cette longue réclusion, les hommes de Dieu ne durent se faire faute de le torturer en mille façons, et sans doute que sous leurs griffes il expia cruellement le tort de n'avoir pas abjuré les lumières du sens commun au profit des

sacrés imposteurs. On le traita comme un philosophe qui a eu l'audace de nier les miracles, et celle plus criminelle encore de ne voir dans le purgatoire qu'une invention propre à faire bouillir la marmite des marchands d'indulgences. Pour chacun de ces gros péchés que l'Église ne remet pas en cette vie, vu qu'elle ne croit pas aux châtimens de l'enfer dans l'autre, l'auteur du *Compère Mathieu* fut flagellé et abreuvé du fiel le plus amer. Ainsi il atteignit la vieillesse et enfin la mort, qui fut pour lui une délivrance, car le père des miséricordes n'a pu que faire paix, de très-bonne grâce, à un écrivain aussi divertissant.

N'en déplaise à saint Augustin, à saint Jérôme, à saint Bernard, à saint Thomas-d'Aquin et à la sequelle des béats qui firent de très-ennuyeux livres, il faut que l'abbé Du Laurens soit entré en paradis pour avoir été mieux avisé qu'eux. Il y aura pris place à côté de maître François Rabelais, à qui certainement il revenait récompense dans le ciel pour avoir fait passer quelques heures de bon temps à cette humanité parfois si morose et si maussade. Aux yeux du Créateur, ce ne peut être un mérite si mince, que d'avoir contribué à mettre en gaité son chef-d'œuvre, fût-ce même par plaisantes moqueries des serviteurs de sa livrée. Il aura donc souri à l'apparition du poème de *la Chandelle d'Arras*, où, pour

tous affligés d'hypocondrie, il se trouve ample matière à se désopiler la rate.

Ceci, objectera-t-on, est bientôt dit, mais il y a moqueries et vilains mots? Oui, vilains mots comme dans les écrits du curé de Meudon, comme dans les comédies de Molière, comme dans quelques-uns des contes de notre bon Lafontaine; vilains mots qui ne tirent pas à conséquence, car le poison qui pervertit est caché sous de belles paroles, et les images qui corrompent les mœurs sont d'ordinaire, comme on le sait, présentées avec un prestige de décence. Ainsi ne nous faisons point contre quelques syllabes mal sonnantes. Point de pudibonderie hors de propos, n'est pas toujours le plus chaste qui s'effarouche de si peu; prenons le badinage tel qu'il est, et ne cherchons pas dans un jeu d'esprit plus qu'il n'y a; l'auteur n'a voulu ni allumer vos passions, ni embraser vos sens; il n'a point visé à faire des peintures obscènes, à retracer des scènes de lubricité; ne lui prêtons pas des intentions qui ne furent pas les siennes: il ne s'est proposé que de nous récréer; qui lira son œuvre n'en deviendra ni pire ni meilleur, ni plus sage, ni plus libertin. Les mots grossiers ou déshonnêtes, tels qu'on les qualifie, n'ont que le tort de ne pas appartenir au vocabulaire de la bonne compagnie, qui a d'autres expressions pour signifier la même chose:

à proprement parler, ils ne sont pas des lascivités, mais un style de situation, une couleur locale et une caractérisation vraie des personnages que l'on met en scène avec leurs manières et habitudes de langage. A quoi se réduit le cynisme, quand pour qu'il disparaisse il suffit d'une périphrase, d'un tour différent ou d'un recours à la synonymie ? La seule réponse possible à cette question ne permettrait plus d'adresser de reproche fondé à certains passages de *la Chandelle d'Arras*, qui, à quelques esprits faussés dans le contact avec des susceptibilités de convention, sembleraient friser la gravelure; et puis ce poème n'est-il pas une œuvre autant satirique que burlesque ? L'enjouement et la causticité ont leurs licences.

Après cette justification de notre auteur, laquelle est évidemment sans réplique, il ne reste plus qu'à donner l'histoire de la miraculeuse chandelle : voici comme la conte Gazet dans son Histoire ecclésiastique des Pays-Bas :

13
05
« Au temps de Lambert, évêque d'Arras, environ l'an onze cent et cinq, le peuple étant fort débordé et abandonné à tous vices et péchés, la saison devint intempérée, et l'air si infecté et corrompu, que les habitants d'Arras et du pays circonvoisin furent punis et affligés d'une étrange maladie, procédant comme d'un feu

ardent qui brûlait la partie du corps atteinte de ce mal.

« Or, en ce même temps il y eut deux joueurs d'instruments musicaux, lesquels étaient grands amis et puis devinrent grands ennemis, et s'entrehaïssaient. Ce nonobstant, la sainte vierge Marie, en atours magnifiques, leur apparut en la nuit, et leur dit : levez-vous, allez trouver l'évêque Lambert ; l'avertirez qu'il veille. La nuit samedi prochain, au premier chant du coq, on verra une femme revêtue de pareils atours que moi, descendre du chœur de ladite église, tenant en ses mains un cierge de cire qu'elle vous baillera, et en ferez dégoutter quelque peu de cire dedans des vaisseaux remplis d'eau, que donnerez à boire à tous les malades. Ceux qui se serviront de ce remède avec vive foi recevront guérison ; et ceux qui le mépriseront perdront la vie.

Outre ce discours commun, elle ordonna aux deux joueurs musicaux de se réconcilier.... Ils allèrent trouver l'évêque. L'évêque, fort étonné, leur demanda leur nom, et de quel style et pays ils étaient ; mais quand ils lui répondirent qu'ils étaient joueurs d'instruments de leur style : Ha ! mes amis (dit l'évêque), ne vous jouez point de moi. Lambert leur lava la tête. Un des joueurs eut si peur, qu'il lâcha dans ses brayes...

« L'évêque fit attention après, les envoya chercher ; ils entrèrent avec lui dans l'église, se mirent en oraison, jusqu'environ le temps qui leur avait été spécifié par la vision, que lors leur apparut la vierge Marie en mêmes atours, laquelle semblait descendre du haut du chœur de l'église, avec un cierge ardent du feu divin, qu'elle leur délivra, leur tenant la même proposition de la première apparition. Après que quelques vaisseaux furent remplis d'eau, l'évêque formant le signe de la croix dessus, les malades qui burent de l'eau, furent guéris. On fit des processions, et tous les environs vinrent en pèlerinage pour prier le précieux joyaux de la sainte Chandelle. »

Ce récit sert d'argument au poème de l'abbé Du Laurens. C'est sur ce fonds qu'il a créé une action et une intrigue, avec les incidens, les épisodes et les détails les plus grotesques.... Ce qu'il y a de remarquable dans cette production si originale, c'est qu'aujourd'hui que la piété, comme l'impiété, sont également passées de mode, elle n'a rien perdu de son sel, et ce n'est trop aventurer de prétendre que, par ce temps si sérieux, si plein d'anxiétés et de soucis, tant sur le présent que sur l'avenir, elle peut offrir encore une délicieuse distraction.







LA CHANDELLE D'ARRAS

CHANT PREMIER

Querelle de Jean et de Jérôme, leur combat.



ELLE Zéphire ! ô toi que mes disgraces
Voudroient en vain arracher de mes bras,
Toi que l'Amour amena sur mes traces,
Pour m'inspirer sous ces nouveaux climats:
Viens m'éclairer des feux de ton génie,
Je vais chanter la Chandelle d'Arras,
Ce phénomène apporté par Marie,
Qui toujours luit, brûle et ne s'éteint pas.

Au bon vieux temps, le vrai temps des sottises.

Quand nos Docteurs porteurs de barbes grises
Préchoient les Saints, le Pape, le Démon,
Le feu d'enfer brûlant dans un sermon ;
Tous les cerveaux travaillés de vertiges
Aimoient la fable et croyoient aux prodiges ;
Les Châtelains, chargés d'un gros bon sens,
Dans leurs châteaux voyoient des revenants,
Fillettes enceintes accusoient du dommage
Quelque sorcier. Hélas ! un pucelage
A beau tenir, quelque charme à la fin
Le fait sauter : un sorcier est bien fin ;
Et dans ce temps pour l'honneur des familles,
On croyoit fort les sorciers et les filles.

Tel on étoit dans le Pays d'Artois,
Pays semblable aux côteaux Champenois,
Où l'on naît sot, non pas pour le paroître,
Le devenir, mais seulement pour l'être,
Comme l'on dit, toute une éternité.

Dans Arras donc, c'étoit dans la Cité,
Vivoient jadis deux hommes très-illustres :
Tous deux avoient un peu plus de huit lustres,
Force raison au bout de leurs cheveux,
Et de l'esprit où la poule a ses œufs,
L'un se nommoit Jérôme Nulsifrote :
Quand le grivois vous tiroit une botte
A jeune fille, il alloit droit au cœur.
Son compagnon s'appelloit la Terreur.
Ce fier vivant de vaste corpulence,
Fort comme un Turc, vous menoit d'importance,
Une grivoise, et tout sur le bon ton.
Des reins épais, un nez d'un pied de long

Lui captivoient les hommages des femmes ;
Le phénomène allumoit dans leurs ames,
Un feu divin qui glaçoit leurs maris.
Mainte disoit : Jarni ! dans quel pays
Le Ciel fait-il croître des nez si rares ?
Pour nos besoins ses mains sont bien avares ;
Près de ce nez, d'un si noble maintien,
De nos époux les nez ne seroient rien.

Ces bonnes gens, l'honneur de la patrie,
De la Cité soutenoient l'harmonie.
Jérôme et Jean de leur profession
Etoient tous deux joueurs de violon ;
A livre ouvert, sur le champ, en cadence,
Ils vous racloient la fine contre-danse.
Un cotillon sur l'air de l'Angola,
Ou du *Stabat Mater Dolorosa* ;
Ce dernier air enchantoit la Province,
Où de tout temps le goût fut aussi mince
Que la boisson que l'on boit dans Arras.

Chéris des Grands, goûtés des Magistrats, (a)
Nos Baptistains (b) par un talent unique,
Gagnoient l'argent et l'estime publique,
Noces, festins ne se passoient sans eux.
Qui les avoit s'estimoit trop heureux.

L'ame des Dieux, l'amitié secourable,
Dès le berceau, d'un nœud toujours durable,
A Nulsifrote unissoit la Terreur ;

(a) Les Magistrats d'Arras aiment beaucoup la danse,

(b) Allusion au fameux Musicien de ce nom.

Ces deux amis ne faisoient qu'un seul cœur.
Jamais mortel ne vit chaîne pareille,
Le brandevin, la bierre et la bouteille
Trois fois le jour ranimoient leurs beaux feux,
Trois fois le jour resserroient leurs doux nœuds.
Le vieux Platon, le jeune Alcibiade,
Le fier Oreste et le tendre Pilade,
Des romanciers si vantés autrefois,
Vis-à-vis d'eux n'étoient que des cœurs froids.
Qui l'auroit dit ! que la voix d'un profane,
Qu'un vil oiseau, que son maudit organe,
Désuniroit des nœuds si précieux ?
Rien n'est constant sous la voûte des Cieux.

Certain bon jour, le jour de Pentecôte,
Jean la Terreur, Jérôme Nulsifrote,
L'esprit, le cœur remplis de brandevin,
Vers Saint-Laurent (c) cheminoient au matin.
Sortant d'Arras, à vingt pas de la Ville,
Un animal, une bête incivile ;
(Que le Démon, ah ! sinistre coucou,
Auroit bien fait de te tordre le cou !)
L'animal donc entonna son ramage,
Jérôme en rit ; et pour le badinage,
En se tournant, il dit à l'ami Jean :
L'entends tu bien ? connois-tu ce plain-chant ?
Pour un mari le bel épithalame !
Dis-moi, l'oiseau connoitroit-il ta femme ?
L'auroit-il vue avec notre Curé,
Sous le Vicaire, ou près d'un Tonsuré ?
Je crois, ma foi, qu'il t'en dit des nouvelles.

(c) Village à une lieue d'Arras.

18

La chienne au moins n'est point de ces cruelles
Qu'il faut toujours tirer par le jupon.
Souvent chez toi j'ai vu le Frère Oignon....
Comment ? coquin ! répond Jean en colère,
Sais-tu, morbleu ! que notre ménagère
N'a giboyé avec d'autre que nous ?
Ah ! vive Dieu, je sommes son époux ;
A la nourrir chaque nuit je m'occupe,
Même le jour malgré sa longue jupe...
Va, le coucou n'a chanté que pour toi.
Seroit-il vrai ?... Quoi, des cornes à moi !
Je bouche trop l'endroit où ça se plante.
Et puis Nannon... Tiens le diable me tente ;
S'il ne m'arrête... à l'instant tu verras...
Ah ! dit Jérôme, ah ! ne te fâches pas.
Tranquillement accommodons l'affaire ;
Tiens pour nous deux il a chanté, Compère.
En conviens-tu ? Non, diantre ! par ma foi,
Je n'en suis point, il a chanté pour toi.
J'ons de l'honneur aussi grand que je sommes,
Et sur ce point je ne craignons quatre hommes
Tiens, vois mon front, vois s'il est raboteux ?
Ton front, ton front, tu l'as drôle, parbleux !
Il est plaisant ? Hé ! mais, il s'imagine
Que ça se voit... On auroit belle mine
Si l'on montrait cette coëffure aux gens ?
Cela paroît, mais ce n'est qu'en-dedans ;
Console-toi, tu n'es pas sans confrère.

Jean étoit bon, et non pas débonnaire.
Quoique dévot à la sainte Amitié,
Il n'étoit homme à se moucher du pied ;
Toujours ses doigts servoient à cet usage,

Pour épargner les fraix du blanchissage
Et les mouchoirs : le secret étoit bon.

Jean plein d'honneur n'avoit d'aucun affront
Jamais souffert le flétrissant outrage.
Son poing nerveux sur le large visage
De son ami, vous applique soudain
Cinq à six coups ; mais de la bonne main,
L'œil irrité le vaillant Nulsifrote
Siffle des dents, frappe du pied, et saute
Sur la Terreur, le saisit aux cheveux,
L'attire à lui, veut l'abattre ; tous deux
Luttent longtemps, se cognent, se meurtrissent,
Dans leur fureur ces malheureux vomissent
Contre le Ciel mille affreux jurements.
O Dieu vengeur ! où sont tes châtimens ?
Pour tes clochers réserves-tu la foudre ?
Ne réduis-tu que tes autels en poudre ?
Fais-la tomber sur ces monstres affreux :
Leurs jurements font dresser les cheveux.
Mort... tête... sang... je tremble ! ils osent prendre
Dieu par le nez... le Diable par le ventre !
A ces horreurs l'écho reste sans voix,
Flore, Zéphyr se cachent dans les bois ;
Sur un ciel noir le démon des orages
Vient en grondant du fond des marécages,
Sa main terrible a déchaîné les vents,
Les champs des airs à ses regards brûlants
Sont enflammés, les flèches du tonnerre
Ouvrent le ciel et déchirent la terre ;
En vain la foudre éclate à leurs côtés,
Jérôme et Jean n'en sont épouvantés ;
Leur fier courroux s'accroît avec l'orage.

L'air en tonnant anime leur courage
Tel autrefois ce cynique effronté
Que le portique a si long-temps vanté,
De son tonneau, l'orgueilleux Diogènes,
La pique en main à la face d'Athènes.
Rit de la foudre et se moque des Dieux.

Couverts de sang ces monstres furieux,
Las, épuisés, étendus sur l'arène,
D'un œil éteint, dont la paupière à peine
Pouvoit s'ouvrir, se défilent encor,
Tel expirant l'infatigable Hector
Bravoit Calcas et menaçoit Achille.

De leur combat le bruit vint à la Ville,
Arras se trouble et s'attendrit pour eux ;
On court, on vole, on les trouve tous deux
Sans mouvement et prêts à rendre l'âme.
Dans ce moment, ô Jean ! tu vis ta femme ;
La froide horreur avoit glacé son teint.
L'amour ému s'agitoit sur son sein ;
De cent baisers elle mouille ta bouche ;
O belle Annette ! ô l'orgueil de sa couche !
Ton cœur soupire... Annette par trois fois
Tu veux parler ; ta douleur est sans voix.
Perfide Amour, tu ris de sa tristesse !
Tu flattes Jean ; cette feinte caresse
Est l'art discret de tromper un mari.
Vive un cocu, grand Dieu ! qu'il est chéri !
Plus mitonné qu'un directeur de Nonne,
Au moindre mal on se pâme, on s'étonne,
On crie, on presse, on le lèche, il faut voir,
Femme à lui plaire épuisé son savoir.

Ah ! si le Ciel d'une chaîne amoureuse
Unit un jour ma destinée heureuse
A jeune objet, je veux être cocu,
L'air trop mal-sain de l'austère vertu
M'incommoderoit ; j'aime un peu la foiblesse :
L'humanité fut toujours ma sagesse.

Sur un brancard couvert de deux manteaux,
A l'hôpital on porte nos Héros.
Anne les suit en répandant des larmes,
Son air touchant embellissoit ses charmes,
Sa gorge émue attendrissoit les cœurs,
Plus d'un Abbé fut sensible à ses pleurs.





CHANT II

*Le Diable habillé en Hermite descend à
l'Hôpital, excite Nulsifrote à la vengeance.*

DANS la Cité, quarante-deux Sœurs Grises,
Vierges jadis, mais femmes bien apprises,
De l'Hôpital ont la direction ;
Là chaque Nonne avec distraction
Panse un malade, et met à son derrière
Du vitriol pour l'onguent de la Mère ; (a)
En quiproquo ces Sœurs en savent long.
Or, dans ce temps, on dit que le Démon
Rodoit souvent autour du Monastère.

Cet ennemi du ciel et de la terre
A Nulsifrote apparut dans la nuit ;

(a) Onguent de la Mère, ainsi nommé à cause d'une Religieuse de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui en fit la découverte.

Le Diable est fin, c'est un terrible esprit.
 Nos beaux prêcheurs l'ont affublé d'injures,
 Dans leurs sermons surchargés de figures,
 Le Diable est peint, Dieu même en auroit peur ;
 A les entendre, il ment comme un rimeur.
 Aux sots, dit-on, cette bête est à craindre ;
 Hélas ! pour moi, j'aurois tort de m'en plaindre.
 A ses amis il ne fait jamais rien ;
 Le bon Jesus s'en est trouvé très-bien.
 Mathieu nous dit qu'un jour dans un miracle,
 Il le porta sur le haut d'un pinacle, (b)
 D'où bien à l'aise il voyoit l'Auxerrois,
 Les Pays-Bas, l'Ecosse, l'Angoumois,
 Berlin, Paris, le Fort de la Goulette,
 La rue aux Ours, celle de la Huchette,
 Où soupiroit à côté d'un gigot,
 Certain Arnaud, le *lamentable* Arnaud (c).
 Milord, dit-il au Maître du tonnerre,

(b) Cette tentation n'est qu'une parabole comme celles de l'Enfant prodigue, du Lazare et du Jugement dernier. Les Orientaux, et surtout le Législateur des Chrétiens, parloient aux hommes par des paraboles. Les Docteurs ont choisi dans l'Evangile tous les passages qui tuoient le bon sens, pour les exposer à notre crédulité. Jesus dans ce conte peint les efforts que fait l'esprit malin pour triompher de la vertu. Ceux qui assurent que le Diable a transporté réellement Jesus sur le haut d'une montagne, sont des ignorants ou des stupides. Quelle image détestable de représenter le Diable emportant l'Être suprême ? L'Alcoran n'a point d'absurdités pareilles.

(c) Auteur faisant des Jérémiades et des petits bouquets à Daphné. Cette Daphné étoit la moitié d'un rôtisseur de la rue de la Huchette. Arnaud avoit la permission de tremper son pain dans la léchefrite, et la croûte dans les entrées de sa maîtresse.

Tout rondement voulez-vous ventre à terre
A mes ergots faire un beau compliment ?
Sur mon honneur, je remets à l'instant
Ce beau pays sous votre obéissance.
Jesus, lui dit : Satan, ton opulence
Ne peut tenter un cœur comme le mien,
Aux Publicains tu peux donner ton bien ;
Sans la vertu le monde est méprisable.
Laissons Jesus faire un sermon au Diable ;
Car en tout temps un bon prédicateur
Comme un mauvais endort son auditeur.

Dans la nuit donc pour tromper Nulsifrote,
Le Diable, orné d'une large calotte,
D'un grand cordon, d'un chapelet sans croix,
D'une béquille, enfin du saint harnois
Du Frère Luce, allant en guerre sainte
Trouver Agnès, qui fut neuf mois enceinte
Pour faire un Pape, et ne fit qu'un tendron :

O mon ami ! s'écria le Démon,
Je suis Satan, cet être craint en France,
Des grands Docteurs profonds en ignorance,
Pour t'effrayer, me rendre plus hideux,
D'un habit noir ils m'ont vêtu comme eux,
Et m'ont plantés des cornes à la tête.
Ah ! par l'enfer, que la Sorbonne est bête !
Que le fourrage à ses gens convient bien.
En vérité, c'est leur pain quotidien.

Je naquis noble, et ma source est divine,
Jadis au Ciel je pris mon origine,
Mes compagnons, esprits forts, gens hardis,

De leur éclat follement éblouis,
 A l'Eternel déclarèrent la guerre.
 Tels les Titans, nous dit le grand Homère,
 En Thessalie insultèrent les Dieux,
 La même fable arriva dans les Cieux.

Avant ce temps nous goûtions sans partage
 La froide gloire et le mince avantage
 De dire en prose, en beaux vers, en plain-chant,
 Triomphe, honneur au Seigneur tout-puissant !
 Toujours brailler, toujours la même note,
 Cela, ma foi, mon ami Nulsifrote,
 Nous ennuyoit. Un beau soir Lucifer,
 Garçon divin, sémillant comme l'air,
 Voulut de Dieu surpasser l'élégance,
 Ceindre la gloire, usurper la puissance :
 Messieurs, dit-il aux jeunes Chérubins,
 Notre Seigneur nous prend pour des gredins ;
 Sommes-nous faits pour ramper sous un maître ?
 En se tâtant chacun peut se connaître,
 S'en faire accroire est le talent d'un sot
 Contre le Ciel formons un saint complot
 Attaquons Dieu, chassons-le de son trône,
 Brisons son sceptre, arrachons sa couronne,
 Ou tout au moins égalons-nous à lui :
 L'honneur le veut, soyons Dieux aujourd'hui.
 Ce beau projet fut applaudi des Anges,
 A l'Orateur on donna cent louanges.
 Je ne fus point de l'avis d'Astaroth.
 Le Diable étoit d'attacher le grelot
 A Dieu le Père ; il n'étoit point maniable,
 Comment le prendre ? Un Prélat respectable

Aux doux plaisirs, le Cardinal Dubois, (d)
 Bien mieux que nous le prénoit mille fois
 De cent côtés; aussi son Eminence
 Etoit l'ami (e) d'un grand Seigneur en France.

Sur son palier nous insultâmes Dieu.
 Comment, dit-il, vous osez en ce lieu
 Braver ma foudre et m'outrager en face?
 Quoi, des coquins, nés du sein de ma grace,
 Voudront du Ciel me chasser aujourd'hui?
 Le Charbonnier est le maître chez lui.
 Hola, Michel! soudain que l'on s'escrime,
 A coup de sabre (f) il faut punir le crime,
 Dans le chaos engloutir ces mutins,
 De fers brûlants charger leurs viles mains.
 On se battit; Dieu du haut de sa gloire
 Vit le combat, fit pencher la victoire
 De son côté; c'étoit très-naturel.
 Mais, entre nous, sans le vaillant Michel,
 Le Paradis appartenoit au Diable.
 Oh! le bon coup; Lucifer plus traitable

Voltaire

(d) Le Cardinal Dubois reçut la Confirmation, la Tonsure, les quatre Moindres, le Sous-Diaconat, le Diaconat, la Prêtrise, et fit sa première Communion le même jour. Ce fut le P. Massillon, Evêque de Clermont, célèbre Prédicateur, qui lui administra tous ces Sacrements à la fois. *Monstrelet, Froisard* et l'Académie assurent que ces deux Prélats avoient la conscience très-délicate, et beaucoup de Religion.

(e) M. de Voltaire nous a donné le vrai sens de ce mot dans la Pucelle. Voyez l'article Bonneau.

(f) L'Auteur est persuadé que Saint Michel s'est servi de l'épée ou du sabre en Paradis; puisque l'Eglise, qui ne peut se tromper, le représente toujours avec une épée.

Assurément n'eut point damné les gens ;
Pas n'étoit sot pour faire à ses dépens
Ce noir Ténare où l'on brûle les ames,
Sans pitié, de très-aimables femmes
Pour avoir fait un sot mari cocu.
Ah ! si l'Archange, ami, nous a vaincu,
Il doit sa gloire à notre extravagance ;
Tout neufs encor et sans expérience,
Nous n'avions brin connoissance de Dieu,
Pour nous encor il étoit de l'hébreu ;
Car Lucifer n'étoit point assez bête,
S'il l'eût connu, de tenter sa conquête.
Que la jeunesse est un temps mal-aisé !
Et qu'à cet âge on est mal-avisé !
Le cœur léger s'incline vers le vice,
Il faut souvent que la barbe blanchisse
Avant d'user un peu de sa raison ;
Mais pour le mal, on l'apprend sans leçon.
Quand on est bon, c'est souvent par foiblesse
C'est le hasard qui donne la sagesse.

Le hasard donc toucha mon tendre cœur ;
Le vif remords, ce tyran du pécheur,
Me poignarda. Brisé de repentance,
Dessein me prit de faire pénitence,
Sur ses vieux jours l'homme se convertit ;
D'un pas dévot j'allai, le cœur contrit,
Près d'Achicourt *(g)* prendre l'habit d'hermite.
Que le Rosaire entre mes mains profite !
Qu'un capuchon est un meuble divin !

(g) Village auprès d'Arras.

Embaumez-vous, flairez l'odeur de Saint
Que ça répand : c'est l'encens de la grace ;
Non le boiteux, non l'ignorant Ignace
Dans son vivant ne sentoit pas si bon...

Dans les vapeurs de ma dévotion,
J'ai vu Marie, ô ciel ! qu'elle étoit belle !
La fraîche aurore est un chiffon près d'elle ;
Son œil brilloit des feux du chaste amour,
Un jupon simple, uni comme un bon jour,
N'ajoutoit rien à l'éclat de ses charmes ;
A son aspect, je répandis des larmes.
Quoi ! vous pleurez, dit-elle en souriant ;
Un grand garçon fait-il ainsi l'enfant ?
Etes-vous donc de ces petites ames ?
Laissez les pleurs ils engraisent les femmes ?
Quittez la haire et marchez vers Arras ;
Vers l'hôpital vous porterez vos pas.
Un sot mortel insensible à l'outrage
Entre deux draps amollit son courage,
L'honneur honteux sur son maussade front
Rougit encor de l'éternel affront
Dont l'a flétri la main de son compère,
Dans son cœur lâche allumez la colère,
Qui sait se battre est digne de mes yeux,
Qui ne se venge est indigne des Cieux.
Tel que l'éclair ouvre, enflamme la nue,
Disant ces mots, Marie est disparue.

O Nulsifrote ! ô cœur trois fois heureux !
La Sainte Vierge est sensible à vos vœux ;
Vous êtes sûr, sous sa main immortelle,
De vaincre Jean ; que pourroit-il contre elle ?

Ah ! vengez-vous comme doit un Chrétien ;
Suivez le Ciel, le Ciel se venge bien.
C'est un plaisir de punir l'insolence ;
Dieu pour lui seul a gardé la vengeance,
Il connoissoit les morceaux délicats.
Sur la Terreur déployez votre bras ;
Que cette nuit le scélérat périsse ;
Prosternez-vous, que ma main vous bénisse.

Le Diable alors élevant deux grands doigts,
Sur le Héros fait un signe de croix ;
Puis d'une voix agréable mais fière,
Les yeux au Ciel, il fit cette prière :

Dieu des vivants, des morts et des saisons,
A qui Clément (*h*) chante tant d'oraisons
Pour obtenir le mépris des richesses,
Sur Nulsifrote épanche tes largesses ;
Donne à son bras la force de Samson,
A sa valeur le feu de Gédéon ;
Devant ses pas fait marcher le tonnerre,
Mets dans son cœur l'homicide colère
Dont tu frappois les foibles Héthéens,
Les fils d'Amon et les Amoreens ;
Qu'il soit vainqueur ! De rechef, à ces mots,
De la main gauche il bénit le Héros.

h) Clément XIII, Roi de Rome.





CHANT III

*Nouveau combat de Jean et de Jérôme ; le
pansement du blessé ; son trépan.*



MONSIEUR Buffon, dont l'éloquente plume
Créa pour nous dans un profond volume,
Avec des mots artistement tournés,
Un nouveau monde et des cieux mieux
[peignés,
Parle du chien ; mais il en parle en
[maitre,
Qui connoit tout, qui répand sur chaque
Le jour naissant de la création ; [être
Le chien, dit-il, est plein d'attention,
Tendre, poli, complaisant, doux, affable,
Pour les humains d'un instinct favorable ;
A les aimer il consume ses jours,
Paphos n'a point de plus fermes amours !

Dieu de mon cœur ! trop volage Lisette,
 Te souvient-il quand ta flamme coquette
 Me captivoit sous ta trompeuse loi ?
 Ton chien, ton chien, moins inconstant que toi,
 Couvroit tes feux d'une honte éternelle,
 Ainsi que lui que n'étois-tu fidelle ?
 A l'hôpital trois détestables chiens
 Pendant la nuit servoient de gardiens.
 Ces trois matins ne valaient pas la chatte,
 Oncque n'avoient bien su donner la patte,
 Toujours jappant, sautant, courant, mordant
 Les malheureux qu'ils trouvoient en passant.
 Pif, Pouf et Paf étoient leurs noms terribles, (a)
 Jamais l'enfer dans ses gouffres horribles
 N'avoit produit des dogues si hargneux ;
 Cerbère étoit un mouton auprès d'eux.
 Vivent les chiens ! chantés dans l'écriture,
 Ils sont chommés de la race future ;
 Roch et Tobie étoient d'assez bons chiens,
 Très-bien pourvus ; mais nos trois vauriens
 L'emportoient presque en malice sur l'homme.
 Laissons ces chiens, revenons à Jérôme.
 Ce Fier-à-bras par le Diable éveillé
 Saute du lit, et sans être habillé,
 Va droit à Jean, et d'un regard sévère,
 Lui dit ces mots qu'anime la colère :
 Visage affreux, face de réprouvé,

(a) Il est probable que ces chiens n'étoient point de ces jolis gredins qui guérissent les inquiétudes des filles. L'Auteur croit qu'une grosse Sœur converse avoit à l'un d'eux des obligations secrètes. La Religion l'a empêché de nous donner le nom de cette fille.

Qu'à mon courroux le Ciel a réservé,
Voici le jour marqué pour la vengeance ;
Ton front épais où l'altière insolence
A peint d'un gueux la maussade fierté,
Retrace encore à mon œil irrité
Ce jour sinistre, où le chant détestable
D'un vil oiseau brisa le nœud durable
Qui, dès l'enfance, avoit uni nos cœurs,
De ma colère éprouve les fureurs,
Terrible Dieu des noires Euménides !
Qui fit sonner ces Vêpres homicides,
Où la Sicile et la fière Atropos
Du sang François firent couler les flots,
Viens éclairer ma colère implacable,
Conduis mon bras, immole le coupable,
Sa lâche main a fait rougir mon front,
Que son vil sang efface cet affront !
Disant ces mots, d'un poing ferme et robuste,
Adroitement Jérôme vous ajuste,
A coup portant sur la face de Jean
Vingt horions, et lui casse à l'instant
Le nez, le front, la gueule et la mâchoire ;
Trente-deux dents sur le champ de victoire
De ses succès sont les sanglants témoins.
Jean se réveille, on se réveille à moins ;
Avec fureur de son lit il s'élançe,
Armé d'un pot sur Jérôme il avance.
L'atteint, le frappe et lui brise les os ;
L'autre résiste et saisit à propos
Un Saint Michel enchassé sur un Diable ;
Le couple épais dans sa main redoutable
Fait du fracas. Jean en est abattu,
Un diable, un Saint ont bien de la vertu,

Quand ils sont gros, ils terrassent leur homme.

Le fier combat de Jean et de Jérôme
Subitement éveille la maison ;
Tout l'hôpital est en confusion.
Sur leurs grabats les malades frémissent,
Des cris plaintifs les voûtes retentissent ;
L'un croit avoir entendu dans les airs
Le bruit roulant qu'annoncent les éclairs ;
L'autre, étourdi dans son saisissement,
Croit ressentir cet affreux tremblement,
Qui de nos jours a renversé Lisbonne.
Mainte femelle invoque sa Patronne,
Le vieux Saint Roch et le grand Saint Venant,
Par cent *Salve* l'une invoque Marie,
La Sainte Face et Sainte Epiphanie,
Qui, dans son temps, accoucha des trois Rois.
Au bruit affreux de ces lugubres voix,
Les trois mâtiens plus méchants que Cerbère,
Dans l'hôpital entrent avec colère.
Pouf aboyait, mais Pif plus courageux
Sur nos Héros s'élançe furieux ;
Paf à Jérôme entame le derrière.
Pouf, enragé d'une dent meurtrière,
Le mord, lui prend certain objet bénin
Idolâtré du sexe féminin.
Si je pouvois sans blesser la décence,
Peindre l'objet aux yeux de l'innocence,
Ciel ! que sur lui l'on verseroit de pleurs !
Son triste sort feroit fendre les cœurs.
Frêle pudeur ! faut-il qu'à tes maximes
J'aïlle enchaîner ma pensée et mes rimes
Tes faux appas n'enchantent que les sots,

L'homme innocent rougit-il pour des mots ?
Femme le doit ; attentive à l'usage,
On voit soudain briller sur son visage
Ce faux vernis, masque de la pudeur,
Que de ses mains prépara l'art trompeur.

Aux cris des chiens les Nonnes accoururent,
Leurs yeux bénis en entrant apperçurent
Le fier Jérôme étendu sur le dos ;
Sur lui le sang ruisseloit à grands flots.
Divin Sauveur, quelle étonnante affaire !
Dit en tremblant la Mère Apothicaire ;
Ce malheureux va périr dans nos mains ;
O chiens maudits ! ô dogues inhumains,
Qu'avez-vous fait ?... Attendez que je voye...
O Ciel ! mes Sœurs, les sources de la joie
N'existent plus ! Jesus, il n'a plus rien !
Ce châtement sans doute est pour son bien.
Il baisoit trop : mais que dira sa femme ?
Ce coup fatal doit confondre son âme.
Ah ! juste Dieu ! quelle sévérité !
Tes jugements font trembler l'équité :
Pourquoi ta main, cette main large et sûre,
Où les oiseaux vont chercher leur pâture,
Arrache-t-elle ainsi cruellement,
A sa moitié le pain du Sacrement ?
Sans le plaisir, le plus riche ménage
N'est qu'un ciel noir couvert d'un froid nuage ;
Comment servir, nourrir, fêter un cœur ?
Une nuit sèche est semblable au malheur !
De ce fléau, Ciel, préserve nos grilles !
Que ferions-nous ? hélas ! quarante filles
Ont des besoins ; et, comme dit Gresset,

C'est bien le moins d'un pauvre perroquet ?

Par pitié l'on soulage Jérôme ;
Sur sa blessure on applique du baume,
En le pansant la Mère Cornichon
Adresse au Ciel cette sainte oraison :
Le foible honneur, Seigneur, est ton ouvrage,
Son point d'appui, c'est le point du naufrage ;
Y touche-t-on, scudain il est brisé.
Hélas ! pourquoi dans un vase percé
Ton bras puissant place-t-il la sagesse ?
De tes rayons viens couvrir ma foiblesse,
Donne à ma main l'adresse et la pudeur,
Que mon œil pur sur cet objet trompeur
Ne souille point... Ah ! fais que je ne tombe ;
C'est un endroit où la vertu succombe.

Dans ce moment, la Mère Saint-Martin
Vint tristement apporter un clystère :
Ami, dit-elle, ici j'ai votre affaire ;
Ce lavement est fait de tamarin,
D'Agnus castus chauffés au bain-marie.
Prenez, prenez, il est doux et bénin :
Feu Pourceaugnac n'a reçu de la vie
Un lavement fait d'aussi bonne main.
Tournez le dos, et levez le derrière...
Un peu plus haut... votre jambe en arrière.
Bravo, j'y suis, j'ai le nez sur le trou ;
Non, attendez, haussez un peu le cou ?
Bon, le cul ferme, allons, partez muscade.
La Mère pousse, et croit de son malade
Avoir saisi le pertuis ténébreux ;
Pas n'est au trou ; sous son poignet nerveux

Le piston part, la canule se brise ;
Le long du dos entre chair et chemise,
La liqueur monte, et vous frappe en passant,
Vers l'occiput, le pauvre patient,
Et fait sauter son bonnet en-arrière.
Le malheureux, dans ce moment contraire,
Lève la tête, et veut voir l'accident :
En retombant, les ondes du clystère
Vont pommader de leur suc anodin
De mon héros la face et la crinière.
Bénissant Dieu, maudissant le destin,
Dans ce malheur, la Mère Apothicaire,
L'œil humecté du fatal lavement,
Réclame encor Saint-Vaast et Saint-Venant.

Un assassin Docteur en médecine,
De Lachésis ancien tambour-Major,
Paroit soudain : il portoit sur sa mine,
(Qu'ombrage au loin un énorme castor,)
L'air élégant d'un consolant clystère.
En style épais il fit un commentaire
Sur le nombril de notre père Adam,
Sur l'opium, la sauge et le chiendent.
Mes Sœurs, dit-il, la matière louable
Fut de tout temps chère à la faculté ;
Et de notre art par les sots si vanté,
Le pot de chambre est l'objet respectable,
De nos chapeaux c'est la plus belle fleur,
La tubéreuse a pour nous moins d'odeur.

Le vieux Docteur examine Jérôme,
Tate et s'écrie : Eh, comment donc ? cet homme
Est-il ainsi ? Que peut-on ordonner ?

Je vois deux cas ; là je sens de l'enflure :
A l'occiput, sans doute, il a fracture ?
Vite un Frater, il faut le trépaner.
Du grand Saint Côme arrive un vieux confrère,
Qui rasoit bien, mais c'étoit autrefois ;
Dans quinze jours il feroit un cautère
Habilement au bras d'un Saint de bois.
Le Chevalier de la triste lancette
Tire sa trousse, aussitôt vous apprête
Rasoirs, ciseaux, plumaceaux et trépan ;
Longtemps en main il tient le patient,
Lorgne l'objet, opère en tâtonnant,
Ouvre le crâne : ô merveille nouvelle !
De cette plaie il sort une chandelle,
Qui dans les airs s'élance avec fracas.
Le vieux Barbier, étonné de ce cas,
Contre le mur recule épouvanté ;
Le Médecin dit que la Faculté
N'a jamais vu semblable phénomène ;
Vite, opérons, je crains que la gangrène
Ne cause ici le transport au cerveau ;
Parons le coup : trente grains d'ellébore,
Cinq à six gros d'extrait de mandragore
Lui seront bons ; ce traitement nouveau
Est merveilleux : ce crâne est sans jointure...
Si l'on pouvoit, pour achever la cure
Y faire entrer deux onces de bon sens,
Ce n'est pas trop... Comment à cinquante ans
Aller a neuf habiller une tête ?
Comment... encor... Si le poil de la bête
Pouvoit servir ? Quand le timbre est félé
Il faut... oui... non... un peu de foin pilé
Contre son mal seroit un grand béchique ;

Ma foi ! ce cas met à bout ma pratique ?
Guérit qui veut... j'y perdrai mon latin.

Le Médecin d'un air mélancolique
Alla vêtir sa robe académique,
Et fut apprendre aux Magistrats d'Arras
De leur ami le triste et piteux cas.





CHANT IV

*Héloïse vient consoler Jeanne : Jeanne court à
l'Hôpital. Combat de Jeanne et de Jeannette.*



Le jour perçoit le voile des ténèbres ;
Aux cris aigus de mille oiseaux funèbres,
La nuit fuyoit vers le noir Phlégéon ;
Sur un char d'or l'épouse de Titon
Versoit déjà de son urne embrasée
Sur nos côteaux la fertile rosée ;
Dans nos jardins les innocentes fleurs
Baignoient déjà leur beauté dans ses
[pleurs.

Quand sur Arras le Démon des orages,
Le front couvert de grêle et de nuages,
Vint tout-à-coup fondre comme un vautour :
En nuit obscure il change ce beau jour.

Son char de feu roule avec le tonnerre :
Leur choc affreux épouvante la terre ;
Transi de froid, le vieux Septentrion
Vient en tremblant embrasser l'Aquilon ;
Leurs vents unis ont renversé les chênes,
Troublé les eaux, débordé les fontaines,
De nos vergers détruit le riche espoir,
Et de Lisette emporté le mouchoir.
Tendre Colin, que ton âme est émue !
Quel sein brillant vient enchanter ta vue !
Son mouvement est celui de ton cœur :
Deviens hardi : que pourroit la pudeur ?
Un rouge heureux couvre en vain ton amant,
Doit-on rougir quand l'âme est innocente ?
En vain Lison honteuse dans tes bras
A tes regards veut cacher ses appas ;
A tes baisers je la vois moins farouche ;
Son sein palpite, et pressé par ta bouche,
Il croit, il s'enfle au gré de tes desirs ;
L'occasion est le cri des plaisirs.

Mais, quoi ! tandis que ma muse légère
Chante Colin, célèbre sa Bergère,
Leurs tendres feux et leurs charmants ébats
Un globe errant s'avance vers Arras,
Du centre obscur de ce globe terrible
J'entends sonner une trompette horrible,
Ses tons perçans font trembler mes pinceaux,
Et dans les bois ont glacé les oiseaux.
Jalouse mort ! ô déluge ! ô tonnerre !
L'ancien chaos revient-il sur la terre,
Rendre au destin le sceptre du néant ?
La foudre frappe, ô prodige puissant !

Le globe s'ouvre et l'horison s'éclaire ;
La sombre nuit fait place à la lumière.
Le front brûlé par le feu des éclairs,
La Renommée apparoit dans les airs.
Un char la suit : c'est le char d'Héloïse,
Il est orné des larmes d'Arthémise ;
Le triste ennui, le désespoir touchant
D'un foible vol le suivoient en pleurant.

Chez Nulsifrote Héloïse est entrée.
Dans une couche à l'Hymen consacrée,
Où l'œil des Dieux lisoit sur la blancheur
La foi, l'amour et la douce candeur,
Sa jeune épouse en ce moment éprise,
Du feu secret qui consume Héloïse,
D'un vain bonheur amusoit ses appas :
Un songe heureux reposoit dans ses bras ;
Les vents de Gnide apportoitent autour d'elle
L'encens des fleurs, et l'amour, sous son alle,
Cachoit aux yeux des volages zéphyr
Son chaste sein, le trône des plaisirs.
Aimable Jeanne, ah ! que vient-on t'apprendre ?
Quel trait cuisant va percer ton cœur tendre !
Un chien cruel a moissonné ton bien :
Pour te choyer Jérôme n'a plus rien.

Jeanne s'éveille, Héloïse l'embrasse,
De mille pleurs elle inonde sa face :
Tendre moitié dont le cœur immortel
A pour amis l'innocence et le Ciel,
Que ton époux va te coûter de larmes ?
Il vit encor ; mais quel deuil pour tes charmes !
Le froid hyver répandu sur ton lit

Entre tes bras glacera chaque nuit
Le chaste objet qu'idolâtre ton ame ;
En vain ton sein pour animer sa flamme
S'agitiera sous ses yeux amoureux,
Desirs perdus ! Jérôme de tes feux
Ne pourra plus calmer la douce ivresse.
Ton cœur brûlant au fort de ta tristesse
Invoquera les Dieux et les plaisirs ;
Ils seront sourds, Jeannette, à tes desirs.
Tels des oiseaux encore sans plumages
Abandonnés par des parents volages,
Désespérés, agités dans leur nid,
Tendent le bec sans cesse au moindre bruit ;
Ainsi ton cœur... A ce discours surprise,
D'un œil mouillé regardant Héloïse,
Jeanne longtemps resta sans mouvement ;
Le désespoir dans ce cruel moment
De cent douleurs déchiroit son cœur tendre.
Belle Héloïse, en vain tu veux la rendre
Moins insensible à ses tristes malheurs ;
Tes vains discours tariront-ils ses pleurs ?
Sans le plaisir l'Hymen n'est qu'une chaîne
Qu'un foible cœur ne soutient qu'avec peine ;
Sans le plaisir est-il des agréments ?
Sans le plaisir est-il d'heureux moments ?
Il n'en est point, dit Jeannette alarmée,
A ses douceurs mon ame est donc fermée !
Va, tes chagrins sont-ils égaux aux miens ?
Le crime seul a tissu tes liens ;
Tes cris plaintifs dont a pâli la terre,
Etoient la voix d'une flamme adultère :
Un vil pédant avoit trompé ton cœur :
Ton Abailard étoit un imposteur.

Sans Colardeau, (a) sans son talent magique,
 On auroit vu la sévère critique,
 Te reprocher tes coupables excès :
 Ah ! laissez-moi me répandre en regrets :
 Ton sort cruel console-t-il mon ame ?
 Sur ce malheur calme-t-on une femme ?

Jeanne à l'instant court, vole à l'hôpital,
 Le cœur, hélas ! percé d'un trait fatal,
 Ses cris aigus font retentir les voûtes :
 O Dieu puissant ! Amour, si tu l'écoutes,
 Descends des Cieux, répare son malheur,
 Ou viens ôter ta flamme de son cœur.
 Entre les bras de l'époux qu'elle adore,
 Jeanne soupire, et c'est toi qu'elle implore ?
 Viens... mais que vois-je... insensible à ses cris,
 Tu fais le mal, *jeune enfant, et tu ris ?*

Tandis qu'ainsi Jeannette se désole,
 Que son époux la flatte et la console,
 Dans l'hôpital Annette entre à l'instant :
 Jeanne la voit, et d'un air menaçant
 Quitte Jérôme, et vient fondre sur elle :
 Femme hautaine, insolente femelle,
 Viens-tu, dit-elle, insulter à mes pleurs ?
 Ton cœur heureux rit-il de mes malheurs ?

(a) M. Colardeau, contemporain de M. Ramponeau, des tableaux à la Silhouette, des coëffures à la grecque et du grand Trublet, n'étoit pas assurément du temps de la Chandelle d'Arras ; il y a ici un anachronisme considérable : Il paroît que l'Auteur de ce poëme se sert de tout, même du mensonge : cela n'est pas bien.

Crains mon courroux, mon désespoir funeste ;
Dans mes chagrins ce bras nerveux me reste ;
Tiens, le sens-tu ? Jeanne en disant ce mot
Avec fureur lui décharge aussitôt
Un coup terrible, et la jette par terre,
Chantre des Dieux ! ô toi, rapide Homère,
De tes accords viens seconder ma voix.
Achille en vain triompha de vingt Rois ;
Ce demi-Dieu, bruyant foudre de guerre,
Dont Troye en flamme éprouva la colère,
Méritoit-il cet immortel laurier
Dont ta main fière orna son front altier ?
Oserois-tu le mettre à côté d'Anne ?
Pourrois-tu bien le comparer à Jeanne ?
S'il triompha des Troyens malheureux,
Il avoit Mars, le tonnerre et tes Dieux.

Au centre obscur d'un amas de nuages,
Armés d'éclairs qu'enfantent les orages,
Un char de feu tiré par deux Hullans (b)
Porte dans l'air l'implacable Bellonne :
Telle autrefois, aux champs de la Sorbonne,
Contre Ramus animant des pédants,
Ses froids regards faisoient trembler les bancs.
Ainsi, dit-on, elle excitoit Jeannette ;
Déjà vingt coups sur la face d'Annette
De sa colere ont signalé l'ardeur,
Et de son bras illustré la valeur ;
Quatre fichus dans leurs mains vengeresses,
Sont à l'instant déchirés en cent pièces ;

(b) Soldats inutiles protégés du Maréchal de Saxe. Ils ont servi à la France, comme ces Suisses peints sur du papier qu'on voit à la porte de certains bouchons.

Quatre tettons arrondis par l'amour,
En palpitant s'offrent aux yeux du jour.
A ces appas le tendre Amour soupire,
Objets divins, qui pourroit vous décrire ?
Vous ajoutez à la douceur des fleurs,
Et votre éclat efface leurs couleurs.
Du Créateur ce fut la main féconde
Qui vous donna cette figure ronde,
Ce boutonnet, cette aimable blancheur,
Qui tente l'homme et surtout le pêcheur.
Père du jour, Dieu des temps ! Dieu des âges !
A ces beautés je connois tes ouvrages.

A ce combat, à ce terrible bruit,
Des mille cris l'hôpital retentit ;
Dans le couvent on sonne la crecelle :
Peu s'en fallut que dans chaque chapelle,
On n'étendit un lugubre drap noir ;
On court, on vole, on descend du dortoir ;
Déjà les Sœurs, pour calmer nos rivales,
Ont déployé de leurs voix monacales
Les tons usés, les antiques ressorts.
Vaine éloquence ! inutiles efforts !
La fière Annette et l'invincible Jeanne,
Le cœur brûlant d'une rage profane,
A leur sermon, à leurs saintes douceurs
Ont répondu ; mais c'est par des horreurs :
Les mots ronflants de putains, de ribaudes,
Ornent cent fois leurs courtes périodes ;
Jamais Vert-Vert éduqué sur les flots
Ne prononça de si terribles mots.

Aux jurements de nos deux combattantes,

Aux cris affreux des Nonnettes tremblantes,
Pâle, craintif et le cœur agité,
Le Directeur accourt épouvanté.

Muse, peins nous le bonheur de ce père,
Pour ce tableau reprends ta gravité.
Depuis trente ans dans ce saint Monastère,
Le Moine avoit roucoulé maintes fois,
Et confessé les plus jolis minois.
La volupté, trente chastes amantes,
Offroient la nuit à ses mains caressantes
Bouche vermeille, et gorge que l'Amour
Auroit sucé de ses lèvres charmantes,
Cuisse divine, un genou fait au tour,
Un teint semé de fleurs éblouissantes,
D'une blancheur qui faisoit tort au jour.

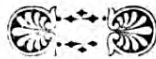
Là, sans dangers, loin du fracas du monde,
L'homme de Dieu dans une paix profonde
Ornoit son cœur, cultivoit son talent;
Des revenants il connoissoit l'histoire,
Correctement lisoit dans le grimoire
Comme un sorcier du Sénat de Rouen. (c)
Aux coups hardis de l'intrépide Annette,
Aux cris perçants des sœurs et de Jeannette,
Le Moine vint au secours du couvent.
Uu goupillon armoit son bras severe.
Comme autrefois, dans la main du saint Père,
Le fier outil n'étoit plus si grenu,

(c) Pour conserver le précieux souvenir des bêtises de nos pères, le Parlement de Rouen connoit encore volontiers des sorciers.

Par-tout de poil il étoit dépourvu ;
Dans ce bas lieu tout croule, tout s'ébranle.
Le Révérend ne sonnoit plus en branle,
Tintoit encor, mais c'étoit rarement.

En le voyant, Jeanne dit à l'instant :
Vieux penailon, parle, que viens-tu faire ?
Va-t'en ailleurs asperger ton eau claire ;
Crois-tu pourvoir à mon affliction,
En m'étalant ton chien de goupillon ?
Va, ton outil n'est que la foible image
Du Dieu fécond qui charmoit mon ménage ;
L'hyver peut-il caresser le printemps ?
Sans les Zéphyr, Vertumne est sans amants.
Il te sied bien d'insulter à mes larmes ;
Cours à tes sœurs porter tes vieilles armes ;
A leur disette offre ton oiselet ;
Lâche, courbé, sans jeu, sans contenance,
Il n'offre plus dans sa magnificence
Que l'air crochu du bec d'un perroquet.
Pour l'amender, la Mère Sacristine
Dix fois le jour dans sa main le patine...

A ce discours, indécent s'il en fut,
Fort sagement le directeur se tut ;
Très-bien lui prit, il fit cesser la guerre.
S'il eût parlé, Jeannette assurément
Jusqu'au déluge avec emportement
Eût riposté ; car dans son caractère,
Pour démontrer son homme et son prochain,
Jeannette avoit un furieux instinct.





CHANT V

*Description du Ciel. Marie envoie Saint
Dunstan chez la Terreur.*



QUAND Albion croyoit aux Dieux Romains,
Aux sept Dormants, au Pape, aux deux
[Crépins,
Certain Dunstan, Monarque Britannique,
Etoit fêté. L'Eglise Catholique
En son honneur disoit mainte oraison,
Prose trainante, et Messe où le Démon
Avec le saint, décoroit l'offertoire,
Le *memento*; car dans ce temps l'histoire

Dit que l'Eglise avoit force crédit,
Beaucoup de zèle et point encor d'esprit.

A ses lecteurs la légende imbécille (a)
 Contoit alors, toujours en mauvais style,
 Que par le nez le bienheureux Dunstan
 Comme un oison menoit Monsieur Satan.
 Un Pape, un Saint, un dévot sont à craindre ;
 Un pauvre diable en leur main est à plaindre.
 Vive un mondain, un Poëte, un Auteur !
 Ces gens sont bons, ils ont de la douceur,
 Et pour le Diable ils sont remplis d'entrailles.
 Mais Saint Dunstan avec ses deux tenailles,
 A Belzébut ne faisoit point quartier ;
 Et le démon eut beau de son métier
 Avec esprit déployer ses finesses,
 Talents perdus ! toutes ses gentillesse
 N'attendrissoient l'ame du bienheureux.
 Siècle des Saints, vous fûtes dangereux !

Jérôme et Jean avoient à leur querelle
 De tous les Saints intéressé le zèle ;
 Vierges, Martyrs, Veuves et Confesseurs
 Sur leur colère avoient versé des pleurs.
 La Sainte Vierge, indulgente et sensible,
 Etoit émue, et le combat terrible
 Où l'affreux Jean avoit été vainqueur,
 D'un trait aigu perçoit son tendre cœur.

Muse, peins-nous cette Reine immortelle,

(a) Saint Dunstan menoit le Diable par le nez avec des pincettes ou des tenailles. Les pincettes ont été longtemps honorées à Londres du culte de *Dulie*. Le jour de la Fête du Saint, les Prêtres Bretons évangélisoient en serrant le nez des fidèles Chrétiens entre les saintes pincettes, en mémoire du Diable et de Saint Dunstan.

Plus grande au Ciel que Diane et Cybelle,
Que les oignons chez les Egyptiens,
Et les marmots adorés des payens.

Au beau milieu de la sainte patrie
Sur l'arc-en-ciel git la Reine Marie ; (b)
Un sceptre d'or éclate dans ses mains,
Un long serpent est sous ses pieds divins :
Cet animal dans sa gueule a la pomme
Qui dans Eden tenta le premier homme.
Heureuse fable ! ô fruit délicieux !
Du juste Adam tu dessillas les yeux.
Sans le Démon, sans ton suc, sans Madame,
(Ah ! que de biens nous a faits une femme !)
L'homme étoit bête à perpétuité :
Femme d'Adam, ta curiosité
Mieux nous valut que ta sottise innocente :
Qu'aurois-tu fait sans la concupiscence ?
Cracher dans l'eau, bâiller avec un sot :
Sans le péché l'homme étoit un nigaud.
Que le Démon nous a rendu service !

Près de Marie est la chaste milice
Des beaux esprits, des brûlants Séraphins ;
A ses côtés deux tendres Chérubins

(b) Nous n'avons point de Reine au Ciel, nous n'avons qu'un seul Maître, un seul Dieu, un seul Roi. Marie n'est qu'une créature du Seigneur, et son humble servante, comme elle le dit elle-même. Son titre de Reine et sa puissance ne se trouvent point dans l'Evangile, l'unique monument de la foi des Chrétiens. Ces idées de Reine et de souveraineté, sont venues des Moines, des Nonnes, des Jésuites, et de Soeur Marie à la Coque, qui faisoit de si beaux rêves sur le sacré Cœur.

D'un air galant soutiennent ses deux voiles ;
 Son vaste chef, orné de sept étoiles,
 Jette un éclat qui fait pâlir le jour.
 A ses genoux est sa brillante cour.

Tournant un peu son derrière à la grace,
 D'un air coquet son greluchon Ignace,
 Fait l'agréable et le joli garçon.
 Tout vis-à-vis, le vieux Carme Simon (c)
 D'un air benêt coupe des Scapulaires.
 Saint Dominique enfile des Rosaires ; (d)
 Frère BERNARD en méditation,
 La plumé en main, arrange une oraison.
 Quelles beautés ! la lanterne magique
 N'est rien auprès : le spectacle lyrique,
 Où vingt tendrons dans un chœur discordant
 Font chevrotter les notes du plain-chant,
 N'égale pas cette pompe immortelle.
 Ni les beautés de la gloire éternelle.
 Les gros Caillou, Saint-Cloud, les Porcherons,
 Ménil-Montant et tous leurs environs,
 Du Paradis n'approchent de cent piques :
 Mais, par malheur, ce séjour est bien loin !
 Près d'un tréteau retiré dans un coin,
 Le Roi David composoit des cantiques

(c) Saint Simon Stock.

(d) La Sainte Vierge donnoit autrefois en Paradis des Scapulaires aux Carmes, des Rosaires à Dominique. Cela est parfaitement prouvé par les tableaux qu'on trouve dans les Eglises des Carmes et des Jacobins. Les Peintres et les Théologiens, dit le savant livre de la Nature, ont été les Apôtres de la superstition.

Sur Jonathas, Berthzabée, Absalon,
La Ch... P... et la barbe d'Aaron.

Là, le cochon du vénérable Antoine,
Beau comme un cœur, élégant comme un moine,
Donnoit la patte aussi-bien qu'un gremlin,
Faisoit des tours; jamais maître Gonin
N'eut ses talents, son esprit, sa souplesse;
Qu'en Paradis un cochon a d'adresse!

Le vieux Saint Roch rioit avec son chien,
Monsieur Tobie, en embrassant le sien,
Montrait sa queue à mainte jeune vierge;
Le fier mâtin l'avoit ainsi qu'un cierge,
Longue à plaisir; le bras d'un saint de bois
Étoit moins dur; la Frétilton, je crois,
Auroit souri; la queue étoit honnête;
Pareil objet dans un doux tête-à-tête
Attendrit bien la conversation;
Fille aime un peu sa récréation.

Un Bienheureux, célèbre dans son âge,
Dont la légende (e) a vanté le corsage,
(C'étoit Christophe, ô Ciel qu'il étoit gros!)
D'un air content disoit: J'ai sur mon dos
Jadis porté le Maître du tonnerre;
Sous ce fardeau je fis trembler la terre;
Notre Seigneur pesoit autant que deux,

(e) La légende est un gros livre rempli de contes de ma mère l'oie; ceux qui aiment encore le vieux temps et les vieilles sottises, trouveront une pâture abondante dans cette production la honte et le monument éternel des bêtises de nos pères.

Pourtant alors Dieu n'étoit qu'un morveux ; (f)
 Et sans mon dos en passant la rivière,
 L'enfant Jésus eût mouillé son derrière,

Certain voleur, c'étoit le bon laron,
 Lui répondit : Pour moi j'eus le nez bon,
 Et bien me prit, en bonne compagnie
 D'être pendu ; grace à mon industrie,
 Le *peccavi* me vint fort à propos.
 Pour avoir dit à Jésus deux bons mots,
 Il m'a conduit à souper chez son père,
 Où sans argent nous fimes longue chère
 D'encens divin, de *gloria patris*.

Un peu plus bas le courageux Denis
 Des vieux Gaulois étaloit l'oriflamme ;
 Jean Goule, (g) orné des cornes dont sa femme
 Dans son automne chargea ses cheveux gris,
 Par ses malheurs consolait les maris.

Certain Rhéteur autrefois Janséniste,

(f) L'enfant Jésus, ou, selon certains Auteurs, le fils aîné de l'Être suprême a passé par toutes les misères de l'enfance et de l'humanité ; il ne faut savoir que très-peu d'histoire naturelle pour être assuré qu'il étoit morveux comme nous. L'épithète ne peut donc choquer que les sots ; la vérité ne s'embarrasse point de ces gens-là.

(g) Saint Jean Goule fut cocufié par sa femme. Le bruit de ses miracles étant venu aux oreilles de Madame, elle plaisanta son époux miraculeux en disant : Bon, il fait des miracles comme mon cul pete ? à l'instant le Ciel signala sa vengeance sur le derrière de Madame Jean Goule. Cette femme péta jusqu'au dernier moment de sa vie. Voyez la légende.

Manichéen, Quaker et Riéniste :
Disoit à Dieu : Dès l'âge de quinze ans,
J'allai, Seigneur, avec d'autres enfants
Me signaler aux combats des Jésuites : (h)
Je surpassai dans ces jeux illicites
Les siècles d'or de l'ordre de Jésus ;
Mes compagnons sous ma gloire abattus
Chantoient par-tout mes prouesses brillantes,
Abandonnoient à mes mains triomphantes
Les myrthes verts de l'amî d'Anteros.

Le jeune enfant qu'on adore à Samos,
Au carnaval, amena dans Carthage,
Une beauté, dont le galant corsage
Enchantoit l'ame, éblouissoit les yeux ;
Jamais, Seigneur, on ne vit sous les yeux
Un teint plus blanc, une gorge plus belle,
Des douces fleurs qui naissoient autour d'elle,
Le Dieu des cœurs avoit tissu nos nœuds.
J'aimois Eglé ; dans ses bras amoureux,
Ton serviteur devint tendre et fidèle ;
Tu fus témoin de l'ardeur de mes feux ;
Enfin, Seigneur, dans un moment heureux,
Adroitement je fis à ma bergère,
Un gros garçon aussi beau que sa mère,
Daignes, mon Dieu, donner à mon poupon
Ces nobles soins qui conservent l'enfance,
Garde son cœur de la concupiscence,

(h) Saint Augustin fait bien voir dans ses Confessions qu'il a connu dans sa jeunesse le livre du Marquis Caraccioli, *la Jouissance de soi-même*.

Ne l'induis point dans la tentation. (i)

Aux pieds d'Eglé je devins incrédule :
 La foi des Saints me parut ridicule,
 Et plus encor leur superstition.
 Des sots Hébreux la puérile histoire
 Cent fois le jour étonnoit ma raison ;
 Plus je lisois, et moins je pouvois croire
 Au merveilleux de la Religion.
 L'homme, dit-elle, est fait à ton image.
 Quoi donc, Seigneur, à ce vieux barbouillage,
 A ce limon échappé de tes mains,
 Reconnoit-on ces traits grands et divins
 Que peint ta gloire aux yeux profonds du sage ?

Près d'Augustin, le stupide Alexis
 Se lamentoit d'avoir quitté sa femme.
 Que j'étois sot ! la plus douce des nuits
 De cent plaisirs alloit ravir mon âme ;
 Mon cœur flatté d'une orgueilleuse erreur,
 De la vertu crut adorer l'image ;
 Comme Ixion caressant un nuage,
 Je n'embrassai qu'un fantôme trompeur.
 O femme aimable ! ô charmante Sophie !
 Ton chaste amour eût enivré mon cœur ;
 Ce Dieu faisoit le charme de ta vie,
 Et dans tes bras il eût fait mon bonheur.

Du haut des Cieux l'immortelle Marie,

(i) L'Auteur avance ici une impiété, Dieu ne peut induire l'homme en tentation. L'Auteur a pris probablement ce blasphème dans l'Oraison Dominicale.

Branlant le bout de son sceptre éternel,
D'un air riant appelle Gabriel :
Esprit léger, conducteur des familles,
Vous qui portez des nouvelles aux filles,
Qui dans Sion fûtes l'Ange gardien
De Saint Tobie et de Monsieur son chien,
Connoissez-vous un Saint un peu capable ?
J'en ai besoin, je veux qu'on mène au Diable,
Au Purgatoire, un certain Fier-à-bras,
Ménéstrier célèbre dans Arras.
Reine, dit l'Ange, un Prince d'Angleterre,
Roi fainéant s'il en fut sur la terre,
Etoit jadis redoutable à Satan ;
Ce Souverain se nommoit Saint Dunstan.
Quand le Démon vouloit livrer bataille
A sa pudeur, armé d'une tenaille,
Le nez soudain le saint Roi lui pinçoit ;
En vain Satan juroit et grimaçoit ;
Le fier Monarque à ses cris insensible
Alloit son train ; ah ! qu'un Saint est terrible !
Pour plaire au Ciel, servir le Créateur,
Il détruiroit le prochain et son cœur.

Pour obéir aux ordres de Marie,
L'Ange appella le Monarque Breton :
Grand Saint, dit-il, qui, pendant votre vie,
Fûtes toujours redoutable au Démon,
Vite, au plutôt, habillez vous en moine,
Sur le cochon du vieil hermite Antoine
Grimpez soudain, et volez vers Arras ;
Dans l'hôpital entre deux sales draps,
Le cœur serré d'une rage indomptable,
Vous trouverez un mortel implacable,

Plus franc cent fois que feu Richard sans peur :
Son nom est Jean, son surnom la Terreur.

Le Roi Dunstan couvert d'un capuchon,
Et lestement monté sur le cochon,
Du haut des Cieux s'élançe sur la terre.
Déjà de loin il a vu l'Angleterre ;
Coven-Garden, la taverne à Rian,
Le Lord Gramby, la terreur du Risban,
Le vaillant George environné de gloire,
Qui dans Minden en fixant la victoire,
A mérité la croix de Saint Louis ;
Wilke entouré des Dieux de sa patrie,
Brave en riant ses foibles ennemis,
La liberté ceint sa tête chérie
De lauriers verts dignes d'un front Romain.
Binck malheureux, victime de l'envie,
Est condamné par un peuple inhumain.
Mylords Paulet, Esnon et compagnie,
Au Dieu d'Amour offrent un culte impie ;
Le front couvert des lauriers de Phallus,
Ils détruisoient les myrthes de Vénus.

Le bienheureux d'un nouveau feu respire :
Ses yeux ont vu l'éclatante Hamilton. (k)
Chantre élégant, divin Anacréon !
Descends des Cieux, viens chanter son empire.
Et de tes fleurs orner son noble front.
Dunstan n'a point ces roses immortelles.
Dont tu parois l'amante de Phaon.

(k) La Duchesse d'Hamilton, la plus belle Dame d'Angleterre.

Déjà Dunstan voit ces tours infidelles,
 Où des Nassau le sang audacieux
 Ose braver l'Espagnol et les Cieux.
 Il voit Anvers et la riche Hollande,
 Un gros fromage, une pipe à la main,
 Un pied dans l'eau, l'autre sur la légende,
 D'un air épais présenter son offrande
 A Jésus-Christ, au Veau d'or, à Calvin.
 Arras bientôt découvre aux yeux du saint
 Ces larges murs, cette superbe place,
 Qui des François voulut braver l'audace; (l)
 A l'hôpital le bienheureux descend,
 Du bout du nez il saisit le fier Jean,
 Et dans les airs l'emporte avec vitesse :
 Tel le Démon dans les murs de Lutece
 Vint enlever le vieux Docteur Faustus, (m)
 Dans le désert l'Essenien Jésus.

(l) Les Artésiens croyant leur Ville imprenable, dit Vosgien. avoient mis sur une des portes de leur Capitale cette inscription : *Quand les François prendront Arras, les souris mangeront les chats.* Après la prise de cette Ville en 1640, un François dit, qu'il n'y avoit qu'à ôter le *P.*

(m) Faustus fut le premier qui apporta en France l'Art de l'Imprimerie. Il vendit d'abord quelques exemplaires de la Bible à des Docteurs de Sorbonne qui n'étoient guère plus sorciers que ceux d'aujourd'hui. Les sages maîtres étonnés de voir dans ces livres, qu'ils prenoient pour des manuscrits, plusieurs fautes d'impression répétées dans les mêmes endroits de chaque exemplaire, ne concevant point ce phénomène, l'attribuèrent religieusement au Diable, que l'ignorance chargeoit alors de toutes les connoissances physiques qui paroissoient. Faustus fut appréhendé, conduit en prison, et condamné à être brûlé vif. Au moment d'être la victime innocente d'une si belle invention, il déclara son secret. Le bruit de cette découverte rendit Faustus

merveilleux, le peuple lui donna gratuitement le sobriquet de Docteur, et l'on a cru long-temps que le Diable l'avoit emporté, pour avoir imaginé l'Art de l'Imprimerie, dont les Hollandois se sont stupidement attribué l'invention : c'est aux Allemands à qui nous devons cette heureuse trouvaille. L'aventure de Faustus prouve qu'il n'est point salutaire de faire des découvertes en France, excepté les convulsions, qui sont à nous, comme dit Guillaume Vadé.





CHANT VI

*Jean passe du Purgatoire dans l'Enfer. Adam
lui conte son histoire.*

UN loin du Grosne^(a) est un palais antique.
Vers l'an neuf cent, l'intérêt monastique
Le fit bâtir des offrandes des sots.
Le vieux Caron par l'ordre de Minos
De sa main dure en traça l'édifice ;
Le fanatisme orna le frontispice
D'un long cordon de crânes, d'ossements ;
Un crêpe noir gaze ces ornements ;
L'obscur entrée est sous d'antiques bières ;
De grands tableaux d'indulgences plénières
Parent les murs délabrés par Calvin.

(a) La Grosne, rivière de Bourgogne où est située l'Abbaye de Clugny, dont les Moines ont imaginé le Purgatoire.

Hors de la porte est un vaste chemin
 Où de tout temps l'on voit courir les Prêtres
 Après les biens que nos foibles ancêtres
 Ont en mourant jetés sur leurs tombeaux.
 Contents, heureux, dans le sein du repos,
 Les Eglisiers voient fumer leurs marmites,
 Sur leurs foyers ces rimes sont écrites :
 « Le Purgatoire est du siècle d'argent,
 » Qui l'inventa, n'étoit point ignorant. »
 O feu trompeur, allumé par l'Eglise:
 Vous éclairez cette terre promise
 Où croissent l'or, l'orgueil et le bonheur :
 Le Prêtre seul en connoit la valeur.
 O mes aïeux ; ô Visigoths célèbres !
 Vos gros esprits remplis d'objets funèbres
 Voyoient-ils Dieu dans ces feux dévorants ?
 Un tendre père a-t-il pour ses enfants
 Tant de rigueur ; et pour blanchir notre âme
 Tel qu'un cochon faudra-t-il dans la flamme
 Brûler tout vif un homme à petit feu ?
 Un cul grillé peut-il plaire au bon Dieu ?

Le cul couvert d'indulgences plénières,
 Là l'on voyoit les douces chambrières
 De nos Pasteurs, savourer sans éclat
 Mille plaisirs volés au célibat.
 Leurs fronts étoient couronnés de Sabine,
 Sur leur jupon de légère étamine
 Etoit brodé le nom flétri d'Onam ;
 Sous leur menton gazé d'un voile blanc
 Sont des appas arrondis par l'Eglise ;
 Leur embonpoint, d'une large chemise
 Bien remplissoit le contour et l'ampleur ;

Le Purgatoire entretient leur chaleur.

Au bas d'un mont où coule une onde noire,
Jean aperçoit le séjour des damnés,
Champs éternels ! vallons infortunés !
Seroit-il vrai ? l'Eglise nous fait croire
Que vos tourments éternisent la gloire
D'un Dieu clément qui n'a d'autre intérêt,
Que le bonheur des êtres qu'il a faits ?
De tant d'horreur, Seigneur, es-tu capable ?
Parle, grand Dieu ! si le mortel coupable
A transgressé ta redoutable loi,
Te connoit-il ? et comment, dis-le moi
Son œil obscur verroit-il la distance
De son néant à ton pouvoir immense ?
Le pot de terre est fait pour s'ébrécher.
Dans ses douleurs si l'homme va chercher
Ce charme heureux, cette divine flamme,
Qu'en le formant tu soufflas dans son âme
Pour son bonheur et non pour son tourment,
De qui tient-il ce céleste présent ?
C'est toi qui fis le ciel, la terre et l'onde,
Et les beautés qui parent ce grand monde :
Tu fais fleurir les roses au printemps,
Dans ces beaux jours tu rends nos cœurs contents ;
Bon en ce monde, es-tu méchant dans l'autre ?
Fille du Ciel, Nature, ô mon apôtre !
Le Créateur est-il, ainsi que nous,
Vindictif, colérique et jaloux ?
Dieu seroit-il moins tendre qu'une mère ?
Est-il, dis-moi, d'autre qu'une Mégère,
Qui d'un œil sec pourroit voir ses enfants
Ainsi que toi dans des feux dévorants ?

P m Jean

Mérove, hélas ! craint bien trop pour Egiste :
 Un mot d'Arbas, un regard, tout l'attriste ;
 Rachel en pleurs expire sur les siens ;
 Et toi, grand Dieu, tu dévores les tiens !
 Le vieux Saturne étoit-il ton image ?
 Mais je blasphème ; ô Ciel ! un être sage
 Peut-il penser comme un sot Capucin ?

L'enfer n'est pas ce que l'erreur nous peint.
 Du Créateur adorons la sagesse ;
 L'homme en ce monde annonce sa faiblesse ;
 Mais dans l'enfer il prouve sa grandeur.
 Si dans ce lieu Dieu poursuit le pécheur,
 Sur sa faiblesse il règle sa vengeance ;
 Si le coupable ouvre à la repentance
 Un cœur contrit, il pardonne à l'instant.
 Dieu fit l'enfer pour les célibataires ;
 Oui, c'est pour vous, eunuques volontaires,
 Qu'il alluma ce brasier menaçant.
 Il faut punir votre race parjure ;
 Vos sens oisifs outragent la Nature ;
 Le Créateur abhorre le néant.

Jean étonné contemple cet Empire ;
 Dans un bosquet où la raison respire,
 Il voit les Saints fêtés chez les Hébreux,
 Que Rome encor n'a point mis dans les Cieux.

Là, Mons Adam, le premier des Monarques,
 Le salua d'un air fort gracieux :
 C'est moi l'ami, qui, d'un fruit dangereux,
 Ai fait éclore et la fièvre et les Parques.
 Certain Seigneur qui fait tout avec rien,

Voulant unir le mal avec le bien,
Fit le chiendent, les choux et la lumière ;
Entre ses mains pétrissant la matière,
Il fit un sot, et ce sot ce fut moi.

Dans un jardin où je vivois à l'aise,
Sans embarras, sans chagrin et sans loi,
Avec un os, un peu de terre glaise,
Beaucoup d'humeur, il fit je ne sais quoi ;
Pour décorer le nouvel automate,
Monseigneur prit la douceur de la chatte,
L'esprit du singe, un peu du perroquet,
L'orgueil du paon, et de ces caractères
Il fit ma femme ; ô le divin sujet !
Jamais Tempé qui vanta ses bergères
N'a sur ses bords vu de si bel objet.

Pour décorer le monde et mon ménage,
Dieu m'amena ce minois séduisant :
Vois-tu, dit-il, ce magnifique ouvrage ?
Quand sur la boue imprimant mon image,
Je façonnois ton corps lourd et pesant,
Pas n'ai saisi ce teint blanc, ce corsage,
Cet air frippon, ce bel œil agaçant ;
De mon portrait tu n'étois qu'une ébauche :
Ce joli rien sorti du côté gauche,
Étoit un os, qui te chargeoit le flanc,
Ma main l'ôta pour t'en faire une femme.

Ce beau discours ne plut point à Madame :
Pas n'aimoit trop les propos ennuyeux ;
La vanité respiroit dans son âme,
Et l'amour-propre éclatoit dans ses yeux.

Notre Seigneur, d'un ton triste et pieux,
 Dans un sermon peignit la gourmandise :
 Enfants, dit-il, craignez la friandise ;
 Dans ce beau lieu j'ai planté de ma main
 Pruniers, pommiers, excellent Saint-Germain.
 Des cas-pendus, de la reinette grise,
 Cuisses-Madame ; au milieu tout exprès
 Un certain fruit ; (b) si vous touchez jamais
 A ce fruit-là, c'est fait de votre race ;
 Du bien, du mal la science efficace,
 En éclairant votre postérité,
 M'irritera : car je suis irrité
 Quand dans ma main un automate pêche ;
 Souvenez-vous que c'est Dieu qui vous prêche :
 Et quand il parle, il veut être écouté.
 Tel Brioché, d'une rage secrète
 Se sent épris, quand une marionnette
 Casse son fil ou brise son ressort ;
 Dans son courroux, il donneroit la mort...

Or, Virago, (c) c'est le nom de ma femme,
 Etoit coquette ; à chaque instant Madame
 Alloit, venoit du côté du pommier.
 Certain démon, animal familier,
 Très-beau diseur, il parloit comme un Ange,

(b) Moïse instruit dans la philosophie des Egyptiens, a imité dans la Fable de la Pomme, la manière d'enseigner de ces peuples, qui, sous des emblèmes ingénieux, proposoient les vérités les plus simples.

(c) Virago, nom de la première femme. Ce sobriquet donné par le Saint-Esprit seroit aujourd'hui ridicule ; nos belles Dames de Paris ne voudroient point passer pour des Virago. Virago signifie sorti de l'homme.

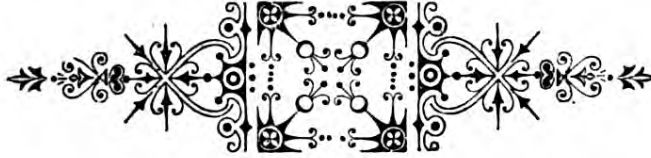
D'un long serpent prit la figure étrange,
Plaça sa queue entre deux grosses pommes,
Et la faisoit frétiller joliment,
Que le Démon sait bien tenter les hommes,
Frapper au but, saisir adroitement
Le côté chauve et le cœur d'une femme !
Dans les enfers pour culbuter une âme
Que lui faut-il ? un désir seulement.

Ce jeu badin amusoit ma compagne ;
Les deux gros fruits que la queue accompagne
La ravissoient et chatouilloient son cœur ;
Nous étions nus, sans honte et sans pudeur,
Dévergondés, ainsi que la nature ;
Rien ne troubloit notre innocent bonheur.

Ma virago, depuis cette aventure,
Me parcouroit plus attentivement ;
Sous mon menton elle vit un serpent ;
Sitôt la belle empauma le reptile,
Le caressa ; l'animal fort docile,
D'un naturel vraiment fait à ravir,
Prit dans sa main un ton, une élégance ;
Son maintien grave appelloit le plaisir,
Et provoquoit notre concupiscence.
A quoi, l'ami, cela peut-il servir ?
Mais dans ma main ton serpent est bien drôle ?
Comme il grandit ! s'il avoit la parole,
Cela diroit les choses joliment.
Dis-moi ? pourquoi n'en ai-je point au
Entre nous deux partageons comme frère.
Tiens, la moitié, mon cher, me suffira.
Mais rêves-tu ?... comment ôter cela,

Ça feroit mal?... voilà bien du mystère :
S'il nous fait mal, grand benet, on crira.
Allons, voyons... tirant Eve de peine
Du vrai bonheur je rencontraï la veine.
Le tendre Amour applaudit à ce jeu.
Et le secret courrouça le bon Dieu.
Un soir il vint, c'étoit un jour de fête,
D'un ton plaisant il nous lava la tête,
Nous chanta pouille, et me dit : Voyez-vous
Le grand Docteur, il en sait plus que nous.
Il vient d'enter son savoir sur Madame ;
Dieu fit la fille, et l'homme fit la femme ;
Êtres formés de boue et de crachats,
Foible limon, dont j'ai fait deux-ingrats,
La bienfaisance étoit mon diadème,
Et la vengeance aujourd'hui ceint mon front ;
Sortez d'ici, ma justice suprême
Sur vos enfants vengera cet affront.
De son jardin il nous chassa sur l'heure ;
Ève voyant mes yeux mouillés de pleurs,
Me dit : « Mon cher, oublions nos malheurs,
Va, le jardin ne vaut pas qu'on le pleure !
A mes appas attache ta constance,
Ton cœur me reste, est-il d'autre bonheur ?
Le Paradis, le pommier, Monseigneur,
Ne valent point notre concupiscence.





CHANT VII

Jean s'entretient avec Jacob et Moïse.



JEAN vit plus loin un certain Juif frippon,
C'étoit Jacob ; il a volé son frère.
Ami, dit-il, un oncle de ma mère,
Fourbe, menteur, (Laban étoit son nom,)
Avoit pour bien à pourvoir deux fillettes.
Désir me vint de faire ces emplettes :
L'une étoit belle et faite pour l'amour.
Un sein naissant, mais un sein fait au tour,
Croupe, Dieu ! une taille légère,
Deux yeux fendus comme l'on n'en fend guère (a)
Causoient à l'âme un doux ravissement :

(a) Si l'expression choque les petits, petits, petits Auteurs délicats de Paris, ils pourront lire : *Comme l'on n'en voit guère.*

L'autre, au contraire, eût pu dévotement
 Prier le Ciel de l'embellir encore.
 Pour obtenir le tendron que j'adore,
 Sept ans entiers je servis chez Laban.
 Le temps fini, mon parjure beau-père
 Pendant la nuit m'amena doucement
 Sa fille aînée, et loin de la lumière,
 Je la chommai, la nuit tout chat est gris.
 Je la trouvai belle comme Cythère,
 Dans le plaisir douce comme Laïs.
 Le jour parut, je reconnois l'aînée.
 O sort cruel ! ô fatal hyménée !
 Tout furieux je descends chez Laban :
 Oncle barbare, aurois-tu le talent
 De te jouer de ma crédule flamme !
 J'aime Rachel, tu la dois à mon âme :
 Je l'attendois, qu'ai-je vu dans mon lit ?
 Fille du Ciel, ô redoutable nuit !
 Pourquoi prêter tes ombres au mensonge ?
 Dieu des pavots ! que n'as-tu dans un songe
 Enveloppé sa rivale et mon cœur ?
 Tout beau, Jacaut, calmez votre fureur ;
 Bon Dieu ! faut-il que le chagrin vous ronge ?
 Comment pour rien vous jetez les hauts cris ?
 D'un mal plus grand que le Seigneur vous garde !
 Vous avez cru manger une poularde
 A cuisse blanche, elle étoit aux pieds gris.
 Ah ! rougissez de votre gourmandise,
 Osez-vous bien sortir de votre état ?
 Comment, chasser dans les champs de l'Eglise ? (b)

(b) Les Prêtres dans ce temps-là étoient déjà friands, et ces Prêtres étoient sans doute de la race de Melchisedech.

Un paysan est-il si délicat ?
Ça voulez-vous servir mon écurie
Sept ans encor, et puis sans tricherie...
Sur mon honneur, dès ce soir ou demain,
Je conduirai Rachel dans votre couche.
A ce marché l'eau me vint à la bouche,
Je vis la belle unie à mon destin.
Fruits précieux d'un double mariage,
Quinze marmots, affamoient mon ménage ;
Je gagnais peu, je n'avois point de pain ;
Au triste aspect de ma vaste misère,
Je vis pleurer mon terrible beau-père :
Faisons, dit-il, un accord entre nous,
Pour vos enfants l'humanité m'excite,
Les agneaux blancs qui naîtront dans la suite,
Dès ce moment, mon neveu, sont pour vous.

J'étois sorcier, comme on l'est au village,
Du grand Albert j'avois lu les écrits ; (c)
Je me servis de certains bois blanchis ;
Cette couleur frappa l'œil des brebis,

(c) Le lecteur ne voudra peut-être pas croire que Jacob ait lu le Grand Albert ; pour le convaincre, voici un raisonnement vraiment théologique : il est assuré qu'un Crucifix Napolitain a parlé à Saint Thomas ; s'il est démontré que le Crucifix ait parlé à ce Docteur, il est probable que ce dernier a parlé à Jacob ; parce que la distance du Crucifix à Saint Thomas est plus grande que celle de Saint Thomas à Jacob, et qu'il est enfin plus naturel qu'un homme ait eu une conversation avec un autre homme, qu'un Crucifix avec un homme. Thomas en parlant à Jacob lui a assurément parlé d'Albert le Grand son professeur, et par-là Jacob a pu apprendre les sortilèges d'Albert. Ce raisonnement paroltra un peu bête : que faire ? les Théologiens ne s'expliquent point autrement.

Et d'agneaux blancs je grossis mon partage.
Que les desseins du Seigneur sont profonds !
Dieu se rangea du côté des frippons ;
J'en étois un, je l'étois par sa grace.
Ce tour malin m'attira la disgrâce
Du vieux Laban, qui, jaloux de son bien,
De sa maison me chassa comme un chien.

Sur les confins de la terre promise,
Loin de Tabor, sous un ciel nébuleux,
Jean rencontra le célèbre Moïse,
Qui, pour peupler promptement son Eglise,
Dans le désert fit périr les Hébreux.
Son front cornu, couronné de verveine,
Glaçoit d'effroi les rives du Jourdain ;
Un bâton noir dans sa main inhumaine
Sembloit encore menacer Benjamin.
Ami, dit-il, le jour de ma naissance
Sur l'onde errante on risqua mon berceau ;
Le Dieu du Nil, touché de mon enfance,
Vint m'arracher du vaste sein de l'eau,
Au bord du fleuve où les Jeunes Naiades,
Les blonds Sylvains et les Hamadryades
D'un roseau verd tendrement s'enchaînoient.
Où le crystal d'une onde transparente,
Trompoit toujours la pudeur innocente
Des sœurs d'Atlas, qui souvent s'y baignoient.

De ce bain pur sortoit une Princesse.
Jaloux d'avoir caressé ses appas,
Le fleuve encor promène avec tendresse
Les doux attrait qu'il a vus dans ses bras ;
Son onde errante en conserve l'image :

Naïs encor étoit sur le rivage
A demi-nue : elle voit sur les eaux
Voguer au loin ma légère nacelle :
Nymphes, que vois-je ? ô Ciel ! s'écria-t-elle.
Un jeune enfant exposé sur les flots !
Fille de Rhée ! ô Lucine fidelle !
Viens l'amener dans les bras de Naïs.
Le Dieu de Chypre attentif à ses cris,
Sur l'onde humide étend déjà son alle,
Les Alcyons s'élancent de leurs nids,
Le souffle doux dont Zéphyre caresse
Le sein des fleurs, la robe du printemps,
Me précipite aux pieds de la Princesse,
Le tendre Amour dans ses bras caressants.

La sage Egypte éleva mon enfance ;
Avec grand soin ses Prêtres révéérés,
De l'art des Rois m'apprirent la science,
Du grand Apis les mystères sacrés.

L'air de la Cour effraya ma foiblesse ;
Fier d'être ingrat, je quittai la Princesse,
J'allai garder les troupeaux de Jéthro :
Tel autrefois des bras de Calypso,
Un jeune Roi conduit par la Sagesse,
Sauva son cœur des pièges de l'Amour.

Au pied d'Horeb, au déclin d'un beau jour,
Des Francs-Maçons j'aperçus la lumière :
Le Vénérable, au milieu d'un buisson,
Me dit : Mon frère, êtes-vous compagnon,

Maitre, apprentif, Ecossois, Trinitaire ? (d)
 Là donnez-moi le signe du Maçon,
 L'attouchement, et dites-moi le nom
 D'un des piliers ?... Mais cet homme ricane.
 Me tromperois-je... êtes-vous un profane ?
 Comme il regarde... il est bien curieux.
 Eloignez-vous au plutôt de mes yeux,
 Prétendez-vous connoître nos mystères ?
 Point ne saurez comment boivent les frères.

Le Vénérable après quelques moments,
 Me dit : L'ami, je suis avant le temps ;
 Ma main tira du sein de la matière
 Du foible Adam la fragile poussière ;
 Ma voix puissante anima le néant,
 Du vieux chaos je pris le diadème ;
 La volonté, la raison du tyran,
 Dit la Sorbonne, est ma règle suprême.
 Mon nom superbe est le Dieu du long nez. (e)
 Le sort affreux des Juifs infortunés,
 Leurs cris perçants ont touché ma clémence ;
 Cours à Memphis annoncer ma puissance,
 Va dire au Roi que j'aime les Hébreux,
 Que j'ai fait choix de ce peuple crasseux.

(d) Il y a parmi les Francs-Maçons, différents degrés de lumière. Outre les Apprentifs, les Compagnons et les Maitres ; les Frères éclairés des derniers mystères distinguent les Elus, les Ecossois, les Chevaliers de l'Aigle, de l'Épée, la grande maîtrise d'Orient, les Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem et les grands Princes Trinitaires. J'ai l'honneur d'être revêtu de toutes ces dignités, je n'en suis pas plus riche.

(e) Titre magnifique que Jehova ou Jupiter prend dans l'Écriture-Sainte.

Ladre, vilain, pour embellir la terre ;
Un jour mon fils du sang de ces lépreux
Arrosera les chardons du Calvaire.

Comment, Seigneur, porterai-je vos loix !
On n'entend point distinctement ma voix,
Un vieux Rabin, le cousin de ma mère,
A ma naissance a fait certaine affaire ;
Il me rognâ, non pas le bout des doigts,
Mais autre chose ; il eut mieux fait, je crois,
De me couper le filet à la langue ;
Point ne saurois dire un mot de harangue :
Sans le flatter, comment parler au Roi ?
Je manquerois, Seigneur, à l'étiquette,
Les courtisans se railleroient de moi.

Va, ne crains rien, et prend cette baguette.
Cours à l'Egypte inspirer la frayeur,
De Pharaon va braver la colère ;
Pour le damner j'endurcirai son cœur.
Les Rois se croient les maîtres de la terre,
Dis, la Nature a-t-elle fait un Roi ?
Va, les mortels n'ont qu'un maître, c'est moi.

Enfants galleux (*f*) de la terre promise,
De Pharaon brisez le joug de fer.
Fuyez l'Egypte, et courez sous Moïse

(*f*) Les Juifs couverts de lèpre et de gale, furent chassés de l'Egypte. Moïse se mit à leur tête, et alla fonder dans le désert cette République d'usuriers, de fesse-Mathieux, de vilains et de trippons.

Chercher la mort aux sables du désert.
Son fier bâton fléchira les obstacles,
Jamais Merlin ne fit tant de miracles,
Et Zoroastre, admiré du Persan,
Après de lui ne fut qu'un ignorant :
L'art merveilleux de la Pyrotechnie (g)
Etonnera vos regards incertains,
Et le Veau d'or fondu par la Chymie (h)
Ramènera votre argent dans ses mains.

En vrai tyran je régnai sur mes frères ;
Des riens sacrés entourés de mystères
Affermissoient mon empire naissant ;
Le Dieu d'Isaac me montra son derrière, (i)
Car un mortel ne peut voir son devant,
Je fis des loix, ma politique altièrè
Du sceau du Ciel scella leur caractère,
Un grand succès illustra ma carrière,
Et je devins fameux dans l'Orient.

(g) La Pyrotechnie, ou l'art des feux d'artifices.

(h) Moïse ayant besoin d'argent pour conquérir la Palestine, imagina avec Aaron l'aventure du Veau d'or. Il le fit fondre, et jeta les cendres dans la mer, dans un endroit où il savoit bien de retrouver l'or.

(i) Un homme qui assure d'avoir vu le derrière de Dieu, est un insensé qu'il faut mettre aux petites maisons ; parce que tous les honnêtes gens croient fermement que Dieu n'a ni côté, ni devant, ni derrière.





CHANT VIII

Histoire de l'Innocent Joseph.



E la vertu chacun vante la gloire :
C'est un beau mot, il trompe les humains.
Le fier Brutus, le plus grand des Romains,
Ne suivit qu'elle, il s'en plaint dans l'his-
[toire.

A la chercher Platon perdit son temps ;
Dans mon printemps j'ai cultivé l'ingrate,
Je n'ai compté que de tristes moments ;
Trajan, Titus, le vainqueur de l'Euphrate,

A sa chimère ont offert leur encens ;
L'affreux Néron sous les yeux de Sénèque
Quelques moments adora son erreur ;
Des Musulmans l'Apôtre séducteur,

Le fer en main, la prêcha dans la Mecque ;
 Pierre dans Rome en a fait son bonheur.
 Dans son roman l'Auteur de Télémaque
 Veut embellir ce fantôme trompeur ;
 La raison plaint le fils du Roi d'Itaque ;
 Mais d'Eucharis elle adore le cœur.
 Un Genèveois, pour l'ame d'Héloïse,
 Habilement en a fait un poison ;
 Un Moine obscur, feu Saint François d'Assise
 A pris pour elle un grotesque cordon.
 Benoit, Pacôme, Antoine, Hilarion,
 Dans le désert ont jeûné pour lui plaire ;
 Frère Gusmand (a) la mit dans un Rosaire,
 François de Paul dans la soupe à l'oignon, (b)
 Le vieux Simon en fit un scapulaire.
 Bruno lui mit un pesant capuchon.
 De la vertu chacun fit une image ;
 Mais le bon sens a ri de leur tableau.
 Un jeune Hébreu lui rendit son hommage ;
 La chasteté, la couronne du sot,
 Fut autrefois son triomphe et sa gloire ;
 Vous le verrez, Lecteurs, voici l'histoire,
 Le Dieu des Juifs la dicta mot pour mot.

Jean vit plus loin un dévot personnage,
 C'étoit Joseph, le joli cavalier !

(a) Gusmand, nom de saint Dominique, qui n'étoit point assurément de cette illustre maison comme le prétendent les Jacobins. Voyez sur cela les Bollandistes.

(b) Le Fondateur des Minimes a cru que l'huile dans la soupe étoit la perfection de la perfection ; voilà pourquoi les Minimes mangent de l'huile. Hélas ! mon Dieu, votre perfection ne se trouve que dans le cœur du Philosophe.

Parmi les sots, les gens de son village,
Il savoit lire, il passoit pour sorcier.
Je fus, dit-il, détesté de mes frères,
J'avois jadis fait quelques songes creux,
Et raconté qu'ils célébroient entre eux
Des Loyola certains méchants mystères,
Que je dirois, s'ils n'étoient pas honteux.

Je fus vendu, conduit en esclavage
Chez un Seigneur de la Cour de Memphis.
Ce courtisan, vrai martyr de l'usage,
Vouloit encor sur le sein de Laïs
Cueillir lui seul les roses du bel âge,
Plaire à l'amour avec des cheveux gris.
Son juste-au-corps et sa large brayette,
Portoit encor la brillante étiquette
Du temps d'Hérode et de l'arrière-ban.
Sa jeune épouse incertaine et volage,
Touchoit le cœur ; un minois ravissant,
Certains appas, Ciel ! quel galant corsage !...
Mais dans ses bras, mon ami, je fus sage,
Et ce jour-là je fus un innocent.

J'avois un nez, un peu long pour mon âge ;
En plein midi l'ombre de son profil
Me déroboit la moitié du visage.
Ce nez fameux étoit droit comme un fil ; (c)
Il enflamma le cœur de ma maîtresse ;
Elise avoit les vertus de la Cour,

(c) Dom Calmer, le crédule Historien des Vampires, nous dit que les Dames de Memphis avoient des vapeurs à l'aspect du nez de Joseph. Voyez les Ouvrages de ce savant Bénédictin.

Beaucoup d'esprit, encore plus de foiblesse ;
Sa voix plaintive appelloit la sagesse,
En succombant aux efforts de l'amour :
Mon cher Joseph, votre nez m'intéresse,
Il est bien fait, sa taille me plait fort.
En le voyant, je sens certain transport,
Je me connois... Quoi, moi de la tendresse
Pour un manant?... Mais pourtant sa jeunesse.
Si la raison... mais la raison a tort,
Sans passion comment user la vie ?
Près de Junon le chaste Hymen s'endort,
Le court moment d'une tendre folie
Vaut cent fois mieux que les ans de Nestor.
Là, dites-moi... personne ici n'écoute ;
Ne cachez rien, parlez-moi sans détour ;
Jeune et bien fait, vous avez plu sans doute
Dans les hameaux : on y connoit l'amour ;
Collette est belle, une taille légère,
Un joli sein que couvre la pudeur,
Et qu'en jouant sur la verte fougère
On laisse en proie aux regards du vainqueur,
Vous captivoient .. peut-être la Bergère
A vos désirs... quoi, vous ne dites mot ?
Quoi, ses appas?... Que ce garçon est sot !
N'avez-vous point dérobé certain gage ?
Perdu le vôtre ? O non, grâce au Seigneur !
C'est un trésor, on le garde au village,
Et c'est *l'hymen qui cueille cette fleur*.
Mais à la Ville, où le caprice engage,
Où le plaisir souvent d'être volage
Forme ces nœuds, connoit-on ce bonheur ?
Il a raison... mais... comment il est sage !
Dieux, qu'il est beau, dites-moi, m'aimez-vous ?

Madame, ô Ciel ! vous avez un époux :
Pouvez-vous donc... je connois l'innocence,
Quoi la pudeur... excusez mon silence,
Mon front rougit... vos coupables desseins...
Je voulus fuir, la Princesse indiscreète.
Deux fois voulut saisir mon aiguillette.
Je fis un saut, j'échappai de ses mains ;
En me sauvant, à cette débauchée
J'abandonnai ma culotte ébréchée.
Son cœur honteux, dans ces affreux moments,
Poussa dans l'air mille cris éclatants ;
Son époux vint : Ah ! mon chat, (d) lui dit-elle,
Ton sot laquais d'une chaîne fidelle
Vouloit briser les légitimes nœuds ;
L'honneur m'empêche... épris d'horribles feux...
L'honneur toujours éclaira ma famille,
Vous le savez... car j'étois encor fille,
L'honneur alors... Ah ! le crime est affreux !
Un vil manant de Mésopotamie...
Je vis encor, arrachez-moi la vie...
Comment ! un gueux vouloir me violer ?
Cessez vos cris, et de grâce, Madame,
Nommez au moins l'honneur sans vous troubler.
Vous violer... ah ! le crime est infâme,
Et nos aïeux l'auroient puni jadis ;
Le siècle change ; aujourd'hui dans Memphis
De violer qui veut prendre la peine ?
Est-il, Madame, une seule inhumaine ?

(d) Mon chat, expression caressante dont les belles Dames de Paris régaloient leurs époux en 1760. Aujourd'hui le terme à la mode et le plus caressant est mon *Grec*, parce que toutes les têtes sont à la Grecque.

Lucrèce est morte, elle étoit d'un pays...
 O temps ! ô Ciel ! que je suis malheureuse !
 Tenez, voyez cette culotte affreuse ;
 Quoi, le coquin sur mon front conjugal
 Vouloit planter... étiez-vous la coëffeuse ?
 Chère moitié, le trait est déloyal.
 Comme un Héros, je sais qu'un manant baise ;
 Mais sans culotte ? Ah ! cet original
 Vouloit jouir du plaisir à son aise,
 Le savourer en Fermier Général.
 Je prends sur moi le soin de la vengeance ;
 Dès ce moment, punissons l'insolence.
 Holà, mes gens ! qu'on le mène en prison.

1757

Dans un tombeau creusé par le caprice,
 Où triomphoit la cruelle Albion,
 Chargé de fer, d'honneur et d'injustice,
 L'amiral Binck attendoit son supplice.
 Un compagnon partageoit sa douleur ;
 De leur cachot pour dissiper l'horreur
 Ces gens révoient : quelquefois le mensonge
 Tarit les pleurs qui tombent de nos yeux.

1850

Binck étonné vit la nuit dans un songe
 Son chef chargé d'un panier monstrueux ;
 Il étoit plein de ces plaisirs des Dames
 Dont le badaud se régale à Paris,
 Plaisirs décents qu'on peut donner aux femmes
 Sans ombrager les fronts de leurs maris.
 Sur le panier Margot la ravaudeuse, (e)

(e) *Margot la Ravaudeuse* (Histoire d'une fille de joie), ouvrage célèbre et fort recherché, à prétentions philosophiques et anti-cléricales. Une jolie réimpression en a été faite récemment à Bruxelles et se vend, croyons-nous, 10 francs.

La Lescombat, Javotte l'Ecossense,
 Avidement dévoroient ces biscuits :
 Quel rêve affreux, disois-je à l'insulaire,
 O jour terrible ! un conseil sanguinaire
 Va te traiter comme ses ennemis,
 Un fusilier buté contre ton crâne,
 Au mouvement d'une légère canne,
 Tire en virant le bout de son canon,
 Le chien s'abat, une pierre étincelle ;
 Hélas ! dans l'air à l'instant ta cervelle
 Vole en éclat, et d'un durable affront
 Couvre en tombant la féroce Albion.

L'autre rêveur, me dit : l'ami prophète,
 Mon songe est beau, je n'ai rien sur la tête,
 Bien m'en croirez, en voici la raison :
 Point n'ai de femme, et suis encor garçon.
 Pour mille gueux qui dans ces temps de guerre
 A la Courtille humectent leur misère,
 J'ai magasin de vin gros et nouveau,
 J'en vends beaucoup, mon nom est Ramponeau.
 Hier dans la nuit monté sur deux béquilles,
 Près d'un grand puits, au fond d'un magasin,
 Ainsi que Dieu je changeai l'eau en vin.
 Ce rêve est beau, je n'y vois point de filles,
 Pas même un brin, il doit plaire au bon Dieu ; (f)

(f) On ne conçoit point ici le sens du faiseur d'Almanachs ;
 il faut qu'il ait pensé d'après les Casuistes, pour trouver un rêve
 beau à cause qu'il n'y a point de filles, et croire qu'un rêve sans
 filles plaise davantage à l'Être suprême qu'un rêve où il y a des
 filles. Les Lecteurs ne seront point de son avis ; rêver pour rêver,
 il préféreront un rêve où il entre des filles, surtout dans le
 dénouement du rêve.

Avant trois jours vous quitterez ce lieu :
Près des remparts où la molle indolence
Dans des chars d'or promène l'inconstance,
Vous tromperez les Fauxbourgs et Memphis.
Or, mon ami, quand chez vous les Marquis,
Les courtisans, chevilles de Versailles,
Iront trinquer, boire avec la canaille,
Au nom du Dieu ! mon cher, songez à moi.
Par trois serments il me jura sa foi.
Un prisonnier se parjure sans peine.

J'avois l'espoir de voir briser ma chaîne
Au songe heureux que feroit un bon Roi ;
Pour mon malheur le Roi ne révoit guère ;
Mais son Ministre avoit rêvé souvent.
Enfin, le Roi fit un songe effrayant,
Où les Docteurs trouvoient bien du mystère,
Dont se moquoit le malin courtisan.

Dans un palais où l'avidité finance
D'une urne vaste épanche sur la France
Abondamment la misère et les maux,
Le Roi voyoit sept Fermiers Généraux
Qui sur leurs peds n'étoient par encor fermes,
Gens malotrus, sans naissance et sans noms,
Maigres, petits, ladres, sots et frippons,
Tels qu'ils sont tous en entrant dans les fermes.
Ce fatal songe intimida le Roi ;
En s'éveillant il veut savoir pourquoi
Ces sept Fermiers ont mangé la Boissière,
Dupin, Paris et de la Poplinière.
De Rampeau le Roi parloit souvent,

Ainsi qu'il fait de l'ami Pompignan. (g)
Il sut par lui que j'expliquois les songes
Plus joliment que le Mouphti Latin.
Quoi, disoit-il, les Dieux du genre humain
Seront toujours entourés de mensonges ?
La vérité n'approchera point d'eux ?
Ne cherchons qu'elle, et l'Egypte ira mieux.

J'entre à la Cour : un air de complaisance
Me prit au nez, j'eus presque des vapeurs ;
Ces lieux sont pleins de vils adorateurs
Toujours craignant l'orage ou le tonnerre,
Lâches, rampants, fourbes toujours polis.
Ces vermiseaux ne vont que terre à terre,
Et ne sont grands qu'aux regards des petits,

Je m'énonçai, mais avec éloquence.
Grand Roi, lui dis-je, écrasez le fermier,
Un Roi chéri n'est jamais sans finance ;
On vous adore, amour est l'abondance ;
Otez le nom du vingtième denier,
Et vous verrez l'Egypte en allégresse,
A vos genoux apporter ses trésors.
Vous connoissez ses vœux et sa tendresse,
Vous avez vu l'excès de ses transports.
Voir, dit le Roi, voici le bon système :
J'ai le cœur bon, sensible et généreux, (h)

(g) Auteur François qui fait imprimer que le Roi parle toujours de lui.

(h) Le roi d'Egypte étoit adoré de son Peuple (un *comble*, quoi!) ; quel Roi aussi plus attaché à ses sujets ! Les soins immenses qu'il se donne pour l'arrangement des finances, font espérer que l'Egypte pourra enfin se passer de frippons.

J'aime mon peuple, il faut le rendre heureux.
Grands, écoutez ma volonté suprême,
Vite à Joseph, que l'on donne un Crachat,
Qu'il soit ici le second de l'Etat ;
Grand s'il le peut, mais grand sans diadème.
Bravo, Seigneur, dit certain Richelieu,
Monsieur P** a bien un ruban bleu.





CHANT IX

*Histoire de Fanchon; Jean veut jouir de ses
faveurs; châtiment du Ciel; apparition de
l'Ange Gabriel.*

BRÈS de Joseph, au coin d'un verd bocage,
Jean vit Fanchon; un mince corset blanc,
Jupon léger, comme on porte au village,
Embellissoient son embonpoint charmant;
De ses aïeux elle eut pour héritage
Deux yeux frippons, et deux tettons jolis;
Ces globes ronds tentoient les yeux du sage,
Et plus souvent la main des étourdis.
O sein brillant, ô beau sein de Lisette !

Je vous cachai : c'étoit sous une fleur.
Humble jasmin, timide violette,
De votre sort j'enviai la douceur,
Vous occupiez la place de mon cœur,

J'étois putain, ma mère maquerelle ;
 Notre talent fut connu des Hébreux ;
 J'étois gentille ; et quand la fille est belle,
 Le chaland vient, et le Couvent (a) va mieux.
 Mais au Marais nous étions sans pratique ;
 Cinq ans durant nous y tinmes boutique.
 Pas un pigeon n'entroit au colombier.
 Que ce Marais est un maudit quartier !
 Les gens y sont gauches à toute outrance,
 D'un mauvais ton, d'un air, d'une innocence !
 Enfin, l'ami, nous y mourions de faim.
 Maman me dit : Fanchon, il faut demain
 Aller glaner ; déjà l'Automne avance ;
 Vers Vaugirard, vous aurez de la chance.
 Le vieux Cassandre est un riche terrain,
 Bon, généreux et galand pour son âge ;
 Il a des droits, certains droits de *jambage*, (b)
 Tâchez un peu d'attraper de son bien.

J'allai glaner dans les champs de Cassandre.
 Il m'aperçut parmi ses moissonneurs :

(a) Nom honnête qu'on donne à Paris aux maisons consacrées à la débauche.

(b) Droit comique et fort indécent, connu de nos pères. Un Seigneur mettoit dans le lit de la nouvelle mariée, une jambe bottée et éperonnée. Ce droit s'appelle encore en Picardie le droit de *jambage*. Il n'y a point d'impertinences que le petit orgueil des hommes n'ait imaginées, pour rendre ces petits animaux à deux pieds plus grands aux yeux de leurs semblables, presque toujours effrayés de leur petitesse. On a tiré du gibet la honte et la gloire : c'est un grand honneur d'avoir au moins une potence au bout de son potager pour avoir le beau privilège d'y accrocher son prochain, une fois en passant, pour lui apprendre à vivre.

Ma belle enfant, me dit-il d'un air tendre,
 Quoi, vous glanez? glanez plutôt les cœurs.
 Un ciel serein, le plus beau paysage,
 L'éclat des champs ne vous égalent point;
 Aline a-t-elle un si joli corsage?
 Non, son corset n'a point cet embompoint.
 Filles de l'ombre, ô douces violettes!
 Venez parer Fanchon de vos couleurs.
 Ah! si ma main... mais avec des lunettes,
 Comment pourrai-je arranger tant de fleurs?
 Allez, Monsieur, cela vous plaît à dire;
 Vraiment mon sein n'est point sans agréments.
 C'est trop d'honneur; mais Monsieur veut-il rire?
 J'ai trop d'esprit, je connois les amants;
 Ils sont trompeurs, l'amour l'est davantage.
 Cassandre étoit un vieillard fort épais,
 D'esprit surtout. A ce brillant langage,
 Il reconnut que j'étois du Marais. (c)



Ma belle enfant, êtes-vous en ménage,
 Ou par hasard cherchez-vous un époux?
 Combien? Quinze ans. Eh! c'est justement l'âge
 Où d'un mari jeune cœur est jaloux;
 En attendant, voulez-vous des noisettes? (d)

(c) Le Marais, quartier de Paris où les gens n'ont point d'esprit, ou bien en ont toujours trop tard.

(d) L'Historien dit expressément, que le bonhomme mit du bled dans sa chemise, à cause qu'elle étoit sans jupon. Il est probable qu'une fille qui tient dans sa chemise un demi boisseau de froment, ne peut guère s'empêcher de montrer le fond du sac. Pour gazer l'anecdote, j'ai changé le froment en noisettes : il ne faut pas me faire un crime de cette altération ; car je n'aime point les crimes.

Dans mon jardin il en croît de parfaites ;
Venez, entrez, cueillez-en sans façon,
Et faites-en bonne provision :
Mais où les mettre ? attendez, je m'avise...
Il faut les mettre... où .. dans votre jupon.
Mais, Monseigneur, je n'ai point de chemise,
Et vous verriez... Hélas ! que puis-je voir ?
Ma pauvre enfant, je porte des lunettes ;
Et puis après vous partirez le soir.
Vesper accourt, et le temps est fort noir,
Qui pourroit voir sous le sac aux noisettes ?

Chez nous je vins apporter le présent.
Voyant mon sac, mon habile Maman
Me dit : Fanchon, louons la Providence,
Ton air galant et surtout mon esprit
T'aideront bien ; Cassandre est sans prudence :
Va dès ce soir, et sans faire de bruit,
Subtilement te glisser dans son lit.
Comme l'on peut dans le monde on s'avance,
L'un par l'épée, et toi par le fourreau ;
Qu'as-tu ma fille ? une frêle innocence,
Et deux moulins, l'un à vent, l'autre à l'eau.
Un gueux adroit s'attache à l'opulence :
Il a raison ; car la dure indigence
De l'univers est le premier fléau.
Or, dans la nuit j'allai trouver Cassandre :
Dans ce moment que mon cœur étoit tendre !
Mon greluchon dormoit tranquillement.
Près de son lit j'avançai doucement,
J'ôtai jupon, corset et collerette,
Puis par les pieds j'entrai dans sa couchette,
Mon vieux s'éveille ; il sent je ne sais quoi

De chatouilleux remuer dans sa couche.
O tendre Amour ! cher enfant, est-ce toi ?
Non, c'est Vénus : c'est elle que je touche.
Reine des cœurs ! laisse-moi sur ta bouche
Cueillir encor mille baisers brûlants.
Divin Amour, que tes feux sont puissants !
Viens-tu donner des sens à ma vieillesse !
Viens-tu, dis-moi, de l'aveu d'Oïarou, (e)
Ou de la part du Fourbe Manitou ? (f)
Non, Monseigneur, excusez ma tendresse,
Je viens vers vous de la part de l'Amour ;
Je suis Fanchon, cette jeune glaneuse,
Qui dans vos champs a travaillé ce jour.
Si je pouvois ? serois-je assez heureuse...
Ah ! si l'espoir d'un sincère retour...
Maman m'a dit qu'un galant héritage
Vous distinguoit, que vos droits étoient beaux :
Je viens chercher votre droit de jambage,
J'aime beaucoup les droits seigneuriaux.
O belle enfant ! ô l'orgueil de ta mère !
Que n'étois-tu du temps heureux d'Homère,
Où l'on formoit de si sages liens ?
Comment ! Fanchon méprise les modernes ?
Son jeune cœur aime les anciens ?
Comment, ma fille, à quinze ans tu discernes,
Comme Dacier, leur mérite éclatant ?
Ah ! que ne puis-je en cet heureux moment
Couvrir ton sein des roses d'Amathonte !
Mais, chère enfant, ma vieillesse est ma honte,
Je voudrois bien ; mais que sont ces désirs ?

(e) Le Dieu des Nègres.

(f) Le Dieu blanc de la Nigritie.

L'hiver n'est plus la saison des plaisirs.
Heureux Titon, toi seul eus l'avantage...
Mais attendez ; Monbrin, notre barbier,
Est un garçon fameux dans le Village :
Depuis vingt ans il apprend son métier.
En nous coupant proprement le visage ;
Il est habile et savant sur les droits :
Allons le voir, il me dira, je crois,
Bien des secrets ; il a pour lui l'usage,
L'expérience est la fille de l'âge.

Cassandra alla consulter son Monbrin.
Fier d'être heureux, il vint le lendemain
D'un style usé me conter sa tendresse,
Deux fois il veut ; mais que veut la vieillesse ?
Donner des feux, l'hiver est sans chaleur.
A ses efforts je vois fuir la nature.
Je fus deux nuits sur le lit de douleur ;
Du Sacrement l'agréable jointure
Ne s'ouvroit point aux vœux de mon vainqueur.

Dans le combat Cassandra eut trois foiblesses ;
Aux trépassés il promet trente Messes,
S'il peut remplir son amoureux dessein.
Le Ciel l'exauce, et le Héros soudain
Sent que l'espoir ressuscite son âme ;
Son œil éteint subitement s'enflamme
Au rouge heureux répandu sur son sein.
Epoumoné, fatigué comme mille,
Mon greluchon dans sa course tranquille,
Reculé, avance, et lâche comme un grand.
Reste sans vie en achevant l'ouvrage :
Un Duc et Pair en auroit fait autant.

Car les Seigneurs n'ont pas tout en partage,
Dans la coulisse ils ont raté souvent.

Le Roi Breton, las peut-être d'entendre
Vanter la honte et l'amour de Cassandre,
Sur le gazon s'endormit doucement ;
Jean l'aperçoit. Amour, viens à son aide :
Fanchon, hé quoi ?... mais Fanchon n'est point laide ;
Son cœur est bon, on peut toucher son cœur.
Viens te livrer, ma fille, à la tendresse,
Et dans mes bras goûter le vrai bonheur.
Laisse ton vieux ; que pourroit sa vieillesse !
Ah ! pour manquer à la loi du Seigneur,
Il faut au moins des talents au pécheur.
J'en suis pourvu : vois-tu mon encolure,
Ce bras nerveux ? La féconde nature
Sur mon ensemble épuisa sa vigueur ;
Viens, hâte-toi d'éprouver ma valeur.

Fanchon d'abord faisait la précieuse,
Se rengorgeoit... Vraiment y pensez-vous ?
L'honneur, Monsieur... tenez, je suis honteuse,
De la vertu mon cœur est trop jaloux,
Car la vertu n'est qu'une circonstance ;
Voudriez-vous... ah ! bon Dieu, quand j'y pense !
Quoi, me baiser ? Ecartez cette horreur,
Je ne pourrais... voyez-vous ma frayeur
Redoubleroit, je perdrai connoissance.

A ce discours, Jean sourit dans son cœur ;
Il prend Fanchon, et doucement la pousse
Contre un buisson, l'embrasse tendrement ;
Puis d'une main le barbare la trousse ;
De l'autre il cherche... ô supplice effrayant !

Deux fois Fanchon veut rabattre sa cotte,
 Son sein palpite aux apprêts du tourment ;
 Dans les déserts d'une vaste culotte
 Jean furte, cherche : ô prodige étonnant !
 Au lieu d'un peigne, (g) il trouve une chandelle.
 A ce spectacle, une rage cruelle.
 Se peint soudain dans les yeux de Fanchon.
 Jean sans parole à ce terrible affront,
 Pousse un soupir ; Saint Dunstan se réveille,
 Crie au miracle ; au pied de la merveille
 Il s'agenouille en bénissant le Ciel.
 Dans l'air on voit descendre Gabriel ;
 Aux pieds de Jean l'Ange tombe en extase,
 Signe son front, bénit trois fois la grâce.
 Et du Seigneur admirant les desseins,
 Il lève au Ciel ses innocentes mains :
 Dieu de Jacob ! ô puissance éternelle !
 Ton œil sourit aux projets des humains !
 Jean veut pécher, et ta main paternelle
 Change à l'instant son priaie en chandelle :
 Ainsi Barjone a vu dans un festin
 Sous tes regards l'eau se changer en vin ;
 Le Juif au son d'une foible trompette
 Vit à ses pieds les murs de Jéricho ;
 Au mouvement d'une mince baguette
 L'onde fit place au gendre de Jéthro.

(g) Il y avait ici une lacune ; nous avons cru faire plaisir au Lecteur éclairé, en la remplissant du mot honnête de *peigne*, parce qu'il est probable que Jean dans ce moment vouloit peigner Fanchon, à l'exemple de M. le Duc de... à qui l'âge ne permettant plus de grands travaux, s'amuse aujourd'hui à peigner le... des... c'est-à-dire, les filles.

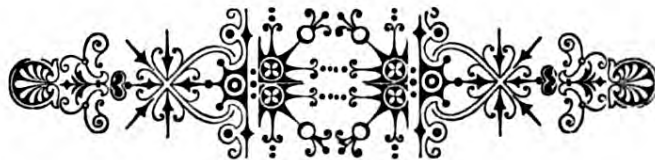
Ingrat brûlé des feux de l'adultère,
Infâme époux, impitoyable Jean
Viens, reconnois le bras du Tout-Puissant ;
Cette chandelle est encor un mystère ;
Mais cette nuit le Ciel t'éclairera :
Cours aux autels apaiser sa justice ;
Et toi, Dunstan, conduis Jean chez Patrice :
Sur son destin ce vieux Saint l'instruira.

L'Ange aussitôt de sa main immortelle
Arrache à Jean la divine chandelle.
Et gravement tenant le lampion,
Comme Denis monté sur un rayon,
Vers l'éternel subitement s'envole.

Jean retrouvant son peigne (*h*) et la parole
Les yeux au ciel, le cœur en oraison,
Fait au Très-Haut cette ardente prière :
Que ta bonté, que ta grâce plénière,
Dieu trop Puissant, m'ont causé de guignon !
Un jupon court, sans ton triste miracle,
A mes désirs n'opposoit point d'obstacle ;
Dans ses beaux bras la sensible Fanchon,
D'un bonheur pur couronnoit ma tendresse ;
Las d'être époux je devenois amant :
Encor un pas, je goûtois la foiblesse
Dont ta puissance honora mon néant.

(*h*) Il y avoit ici la même lacune, c'est le même remplissage.





CHANT X

*St. Dunstan conduit Jean au Purgatoire de
St. Patrice. Leur passage à Paris.*



DUNSTAN et Jean ont passé l'Italie,
La Suisse avare étale à leurs regards
Ces beaux jardins, où le Dieu du Génie
Reçoit l'encens des Héros et des Arts.
Brillant rival de Corneille et d'Homère !
Père du chant ! ô mon Maître ! ô Voltaire !
Dunstan t'a vu, que Dunstan est heureux !
Ah ! si la faim, la pénible misère,

Ne m'enchaînoient dans leurs fers douloureux
J'irois pārer tes autels de guirlandes ;
A tes foyers ornés de mes offrandes,
Je brûlerois un légitime encens ;

Voltaire

Je fléchirois tes Pénates propices ;
Mes vers heureux, écrits sous tes auspices,
Seroient sans doute applaudis des talents.

Des champs d'Arcueil déjà Dunstan découvre
Les boulevards du superbe Paris ;
Déjà ses yeux ont vu du haut du Louvre
Un peuple immense aux genoux de Louis.
François, pour vous que ce jour a de charmes !
Livrez vos cœurs au plus ardent transport.
Que le plaisir fasse couler vos larmes,
Louis revient, il a vaincu la mort.
Sur les genoux de l'éternelle Hygie,
Metz à l'instant va l'offrir à vos yeux :
Bonheur des Rois, amour de la Patrie,
Remplissez l'air de vos chants glorieux,
Venez chanter les succès de la France :
La Paix, les Arts, la Gloire et l'Abondance
Vont triompher dans l'Empire des Lis ;
Je vois tomber l'autel de la Finance,
Epars au loin sous ses vastes débris,
J'entends crier la Boissière et Paris. (a)

D'un regard froid le Saint longtemps admire
Ces foux charmants, ce variable Empire,
Où tous les goûts ont fixé leur séjour,
Où le caprice et la raison volage
Des mêmes fleurs couronnent tour-à-tour,
Le sein d'Eglé, les chansons de l'amour,
Et quelquefois le front serein du sage.

(a) Je ne cite que ces deux Fermiers, pour épargner au Public l'ennuyante liste d'une bande de frippons qu'il déteste depuis longtemps.

Sur ces remparts où la frivolité,
 Le Dieu du jour et la fatuité
 Viennent chanter aux pieds du persiflage,
 Dunstan a vu des tableaux merveilleux;
 Où de Teniers le pinceau curieux
 A peint exprès en vieille enluminure
Chaumeix, Hayer, l'indocile Beaumont ;
 Comme un cheval tiré d'après nature
 Au gros charbon, l'animal Jean Fréron.
 L'Ange des sots, la honte du beau style.
 A ses côtés Palissot l'imbécille,
 Peint à la grecque, est hué des passants.
 Environné de lauriers éclatants,
 On voit Rosbac au pied d'une éminence :
 Quatre tambours remplis d'expérience,
 Donnent de loin le signal du combat ;
 Mars en chenille, orné d'un chapeau plat,
 Conduit au feu des portraits à la mode,
 Des vieux Pantins, des perruquiers François ;
 Arnaud (b) plus loin célèbre dans une Ode
 De ces Héros les étonnants succès.

En clair obscur un moderne Ergumène
 Fouloit aux pieds les palmes de Boileau,
 D'Aristophane et les vers de Rousseau. (c)
 Petit Auteur du mince Aristomène,
 Qui des neuf Sœurs prêchez les nourrissons,
 Quittez ces soins, ne perdez pas vos veilles,

(b) Le Poète Lyrique du cul de Manon. Il fait emboucher la trompette déshonnête du temple de la sottise.

(c) Marmontel s'est avisé de dire dans sa Poétique, tout le mal possible d'Aristophane, de Virgile, de Boileau et du Poète Rousseau.

De leur travail instruit-on les Abeilles ?
 Est-ce aux Génies à suivre des leçons ?
 Galant conteur d'Hortense et de Timante,
 Chantez Lubin, peignez-nous son amante.
 Pour honorer votre Conte enchanteur,
 Demain Bastienne avec son Confesseur,
 D'un sot enfant de l'Opéra Comique
 Enrichiront le Fauxbourg Saint-Laurent. (d)

(d) Madame Favart et l'Abbé de Voisenon ont mis en Opéra quelques contes de Marmontel. Voici la Chanson qu'on fit courir à Paris à l'occasion d'Annette et Lubin.

CHANSON

Sur l'air : *Il étoit une Fille*, Romance Villageoise
 tirée du même Opéra.

*Il étoit une femme
 Qui, pour se faire honneur,
 Se joignit à son Confesseur ;
 Faisons, dit-elle, ensemble
 Un ouvrage d'esprit,
 Et l'Abbé le lui fit.*

*Il cherche en son génie
 De quoi la contenter ;
 Il l'avoit court pour inventer :
 Prenant un joli Conte
 Que Marmontel ourdit,
 Dessus il s'étendit.*

*On a dit qu'un troisième
 Au travail concourut,
 C'est Favart qui les secourut ;
 Aux œuvres de sa femme,
 C'est bien le droit du jeu
 Que l'époux entre un peu.*

Peint à la craye, un gros crâne à l'antique
 Fixoit sur lui les regards du passant ;
 C'étoit Trublet, qui l'œil sur sa lorgnette,
 Ne pensant rien, *compiloit* maint écrit.
 Tout vis-à-vis, Dubelloy sans esprit,
 Du vieux Froissard rimailloit la gazette.
 Tout Paris court à ses douteux succès ;
 Pour faire honneur à son drame imbécille,
 Des Magistrats sur les murs de leur ville,
 Entre Saint-Pierre (e) et feu Jean de Calais,
 Ont du rimeur accroché l'effigie.
 O Dubelloy ! ton aride génie,
 Tes lauriers secs, sont dus à la Clairon.
 Des vieux foyers cette antique Bergère,
 Depuis cinq ans t'a fait son greluchon ;
 Pour lui marquer ton amitié sincère

*Esprit, naturel, graces,
 Tendre simplicité,
 Tout cela fut du Conte ôté ;
 On mit des gaudrioles,
 De l'esprit à foison,
 Tant qu'il fut assez long.*

*A juger dans les règles,
 La pièce ne vaut rien.
 Et cependant elle prend bien ;
 Lubin est sûr de plaire,
 On dit qu'Annette aussi
 En tire bon parti.*

(e) Les Magistrats de Calais ont accordé à M. Dubelloy tous les honneurs que les garçons bouchers rendent au carnaval au bœuf gras. On a enjolivé la miniature du Dramatique, de romans, de perce-pierre et de coquillages. Les applaudissements que Paris a donnés au siège de Calais, prouvent le mauvais goût du siècle et la décadence du bon.

Deux fois le jour tu penses son ulcère ; (f)
Pour un rimeur, ô l'honnête garçon !

Dans un tableau que soutient la folie,
Mais que Molière orna de mille fleurs,
L'auteur plaisant de la Métromanie (g)
D'un air malin montrait aux spectateurs
Les immortels nés de l'Académie. (h)

Peintre des fleurs, Poète du printemps,
Heureux Bernis, j'aperçois votre image !
L'art vous a peint au fond d'un paysage,
Où l'horizon, semé de vers luisants,
De son éclat embellit vos ouvrages.

Le Saint honteux d'avoir perdu son temps
A contempler tant de sots personnages,
Quitte Paris, et traversant Noyon,
Amiens, Boulogne, arrive en Albion.

Au vaste fond d'une froide caverne,

(f) Un Dieu, non pas celui du goût, a affligé la Clairon d'un ulcère que l'honnête Dubelloy pense deux fois le jour. Cet accident menace la France de la perte de cette Histrione. Un peuple qui devient tout comique, et qui a perdu l'instinct qu'il avoit autrefois pour l'Etat, doit naturellement trembler en voyant un ulcère dévorer en détail, celle qui fait depuis si longtemps ses plaisirs.

(g) La Métromanie, le chef-d'œuvre du théâtre depuis Molière. Cette pièce excellente n'a pas eu l'éclat de la rapsodie du siège de Calais.

(h) Marmontel, Saurin, Trublet, hélas ! si la Fontaine, Boileau, la Bruyère voyoient ces gens-là sur leurs sièges, quelle idée auroient-ils de notre goût ?

Digne réduit des enfants de l'Averne,
 Un Dieu Romain a fixé son séjour.
 Ce trou fameux est couvert de montagnes,
 Jamais les fleurs ne croissent alentour ;
 Ces sables noirs, ces arides campagnes
 N'ont jamais vu l'éclat du Dieu du jour.

Sur l'Océan est cet endroit horrible :
 L'étroite entrée est presque inaccessible :
 On ne voit sur ces rochers déserts
 Que les débris dispersés des naufrages,
 Ou les mortels que le flux des orages
 Ont apportés du vaste sein des mers.

Ce lieu caché, si l'on en croit l'histoire,
 Par les Anglois fut nommé Purgatoire. (i)
 Depuis mille ans Patrice le Breton
 Du sot bigot y reçoit l'oraison ;
 Pour le choyer, on allume à sa gloire
 Gomme, résine et parfum très-puant
 Dont Rome enfume encor le Tout-Puissant. (k)

Dunstan conduit Jean aux pieds du vieux Prêtre.
 Le Saint voyant un plat Artésien,

(i) La Note ou l'Histoire de ce Purgatoire est à la fin du Chant.

(k) Nos encensements sont bien ridicules ; ils incommo-
 dent nos femmes, gâtent nos habits. Il faut que nous soyons furieu-
 sement bêtes, pour nous imaginer que Dieu chérisse la fumée,
 et bonnement le croyons-nous fait pour partager le gâteau avec
 un Seigneur de Paroisse et des pagodes de Marguilliers. Pour-
 quoi cette idolâtrie n'a-t-elle pas encore effrayé les dévots, si
 acharnés contre la raison et les Philosophes ?

D'un air bénin lui demanda : Mon Maître ;
N'êtes-vous pas Académicien ?
Car dans Arras la Bibliographie
Fonda, dit-on, nombreuse Académie,
Tripot habile, estaminet savant,
Qui chaque mois disserte éloquemment
Sur la hauteur qu'avoit dans l'origine,
Chez les Flamands la première chopine.
Hélas ! dit Jean, saluant le patron,
Je suis, grand Saint, un pauvre compagnon :
Comme Bonel (1) je n'ai point de génie,
Tout mon bon sens est dans un violon ;
J'en racle fort, c'est ma profession,
Et fait souvent danser l'Académie.
Bien te remets, répond le saint Breton.
Ta haine injuste a fait pleurer Marie ;
Pour se venger, l'Eternel dans Arras
Avant trois jours va déployer son bras.
Des feux ardents brûleront les coupables ;
J'entends déjà ses carreaux redoutables,
Le bruit tranchant de sa faux du trépas.
Quand sur la nuit l'amante de Céphale
Fera rouler son char d'or et d'opale,
Que sa main blanche ouvrira dans le ciel
Au Dieu du jour la porte orientale,
Sur les genoux de l'Ange Gabriel
Le front couvert d'une grace immortelle,

(1) **Bonel**, Moine non-lettré. Ce Frère Jardinier a composé sans savoir lire ni écrire un Livre sur les choux, les raves de son pays, avec un supplément considérable sur les bettes raves, et les autres espèces de bêtes, dédié à l'Académie. Cette merveille lui a mérité une place dans l'estaminet littéraire d'Arras.

Tes yeux verront la fille de Joachim :
 Un beau crachat (*m*) éclate sur son sein,
 Un sceptre d'or orne sa main pucelle,
 Et sous ses pieds une chaîne éternelle
 Tient dans ses fers le Démon et Calvin.
 Tu la verras descendre avec la gloire,
 Sur ton chevet écarter la nuit noire ;
 Ton ciel de lit couvert de chérubins
 Rétentira de cantiques divins.
 O l'heureux Jean ! notre Médiatrice
 De ton courroux calmera la fureur ;
 La douce paix de sa bouche propice
 Par un baiser coulera dans ton cœur.
 Va, sois heureux autant que le Ciel même ;
 Jouis, mon fils, de la gaieté suprême,
 Que l'Éternel accorde à ses élus ;
 Va mériter ses palmes immortelles ;
 En Paradis ses faveurs éternelles
 Couronneront tes modestes vertus.

Disant ces mots, le saint à barbe grise
 De son étoile entoure la Terreur,
 Et par trois fois saintement l'exorcise
 En conjurant le Diable et le Sauveur :
 Tel dans Arras le jour que Bonneguise (*n*)

(*m*) Crachat, nom qu'on donne en France au Saint-Esprit.

(*n*) L'Évêque régnant.

Le Purgatoire de Saint Patrice est une ancienne bêtise qui a fait beaucoup d'éclat, dans le temps que nos Pères étoient des stupides. L'existence de ce trou fameux a été prouvée par une nuée d'Auteurs et de Saints ; ce qui prouve que les Ecrivains sacrés ne sont pas si croyables que M. Joly de Fleury veut le persuader dans ses discours au Parlement.

Voici les respectables et croyables témoins qui ont garanti

Chomme la manne, un Prêtre évangélise
Des pèlerins les flots tumultueux
Qu'un vieil usage attire dans ces lieux,

cette fable. Le *Cardinal de Vitry* en parle dans son histoire d'Orient. *Matthieu Paris*, dans celle d'Angleterre, page 4, chap. 10. St. Antoine, dans sa Somme, assure que Dieu montra ce Purgatoire à St. Patrice. Denis le Chartreux, chap. 4, de *Novisimis*; Henri de Salteries, *Salteriensis*, Auteurs du onzième siècle, rapportent que J. C. fit voir la caverne du Purgatoire à St. Patrice. Giraud de Cambray, dans sa *Typographie de l'Hibernie*; Cæsarius, et enfin Mauriques dans ses *Annales inutiles de Cîteaux*, t. 4, liv. 7, pag. 204, cite tous les Auteurs qui ont parlé de cette fable. Le R. P. François Bouillon, Cordelier, nous a donné en 1659 une Histoire du Purgatoire de St. Patrice, approuvée de la Sorbonne, assez naïve pour accorder des privilèges à des sottises; ce qui démontre que, depuis la naissance de cette Ecole, jusqu'au siècle de l'Abbé de Prades, nos sages Maitres ont toujours été des sots.

Voici le précis historique du Trou de St. Patrice. Ennius agité du souvenir de ses crimes, ne pouvoit goûter aucun repos; il fit plusieurs pèlerinages, visita les saints lieux, implora les secours de tous les Saints; les Bienheureux à qui il s'adressa, étant tous de bois, de marbre, d'argent ou de bronze, étoient froids et naturellement durs, ils ne purent soulager Ennius. Le Docteur désespéré alloit assez prudemment, sans mot dire à personne, se jeter dans la rivière, lorsqu'il entendit une voix céleste qui lui dit : *Descends dans le Purgatoire de St. Patrice, tu obtiendras la rémission de tes péchés, et la délivrance des peines qu'ils méritent.*

Ennius part pour le Purgatoire; et après des aspersions, des confessions, des communions préparatoires, il entre dans la caverne, où il voit des prodiges étonnants, où il entend des tonnerres effroyables. Au milieu de ce lieu horrible, étoit assis le Souverain Juge des vivants et des morts. Il vit amener à ses pieds un gros Bénédictin, porté par quatre Diables, qui suoient et succomboient sous ce pesant fardeau. Le Juge condamna ce Moine aux Enfers, pour avoir empêché les fidèles de faire d'inu-

Et qui soudain, pour conserver la grâce,
Au cabaret vont boire à pleine tasse.

tiles charités aux Capucins, indignes. Un Chanoine, pour avoir couché avec sa servante, fut condamné à porter toute sa vie l'habit crasseux de St. François. Un autre est délivré des flammes éternelles, pour avoir donné de la paille aux Capucins, et le Juge ordonne que la paille soit délivrée aux Diables pour servir à les brûler dans l'Enfer. Ennius sortit de cette caverne, nettoyé de tous ses crimes.

De pareilles fables que la Religion a crues et a prêchées, sont bien capables d'ouvrir les yeux du sage. Le Ciel ne nous a donné que la raison, ne suivons qu'elle; que peut-on nous donner de mieux que la raison? je le demande à M. Joly de Fleury, et à Maître le Daim, du côté du Greffe, comme dit le grand-père de Guillaume Vadé.





CHANT XI

Dunstan et Jean retournent à Arras. Un orage les surprend au-dessus de l'Abbaye d'Avennes: accident qui arrive à Jean ; les suites de ces malheurs.



BEUR et malheur accompagnent toujours
Nos tristes pas; au sein des doux amours
Un jour, hélas! j'éprouvais leurs disgraces.
Toi que j'aimois, toi que suivoient les
[Grâces,
Et que Vénus orna de ses appas,
Te souvient-il, Lise, quand tes beaux bras
M'enveloppoient dans ces riants bocages
Zéphyr, jaloux de nos tendres plaisirs,
D'un doux murmure agitoit les feuillages ;
Ton sein naissant, ouvert à mes désirs,

Abandonnoit à mes lèvres brûlantes
Ces lis charmants qui ravissoient mes yeux.
Moment chéri ! transports voluptueux !
Où suis-je, ô Ciel ! à mes mains pétulantes
Perfide Amour, que tu livres d'attraits !
Jeune Zéphyr, suspendez vos regrets,
N'enviez plus le sort qui me couronne.
Dans mon bonheur Lizette m'empoisonne ;
Un doux venin coule avec ses faveurs.
Témoin secret de mes vives douleurs,
O grand saint Côme ! à qui le Ciel propice
Donna le soin de soulager nos maux,
Du vieux serpent corrigez la malice,
A mes douleurs accordez du repos,
Ou de Colomb retirez le calice.
Si dans nos champs vous aviez des autels,
Le cœur rempli de vos biens immortels,
J'irois placer auprès de votre image.
Et le tableau de mon triste naufrage,
Et le récit de mes cuisants regrets ;
Je le peindrois de ces traits pleins de flamme,
Tel que le sent et peut le peindre une âme
Reconnoissante à vos rares bienfaits. (a)

Ami Lecteur, si vous êtes plus sage,
Contre un rosier ne vous frottez jamais :
Bien je comptois trouver un pucelage,
L'épine tient à l'arbre de l'amour,
Bien l'ai senti dans ce funeste jour.

(a) Nous sommes intimement persuadés que ce préambule est
une fiction pour nous, et une vérité pour M. le Duc D... Voyez
le Colporteur.

Heur et malheur sont pour notre nature,
Jean l'éprouva, voici son aventure.

Le fier Dunstan, monté sur son cochon,
Du Purgatoire a quitté l'horison ;
Le nez toujours serré dans la pincette,
Jean tristement voltige à son côté,
Déjà de loin il a vu la retraite,
Où Pecquiny, Cythère et la beauté
Vont dès l'aurore en corset de bergère,
Chanter en chœur les leçons du bréviaire,
Et sur le soir les hymnes de l'amour. (b)

Du vieux Douai Jean découvre la tour ;
Il t'apperçoit, sévère Radamanthe :
Ton diadème est un réchaud sans fond,
Ton sceptre affreux la souche de Pluton.
A ton aspect Apollon s'épouvante,
J'entends frémir les bords de l'Hélicon.
Fais triompher la fourbe et l'injustice,
Ramène-nous le siècle de Sylla.
Pourquoi ton sein, injustement propice,
Veut-il nourrir l'hydre de Loyola ?
Ton fier mortier sur sa tête effroyable,
Ton glaive ardent dans sa griffe coupable
A tes côtés épouvantent les Rois.
Couronnes-tu les forfaits de ces traîtres ?
Ne crains-tu rien pour les jours de tes Maitres ?
Entre leurs mains ta balance est sans poids ;
Nés chez Damiens, (c) ton cœur sans bienfaisance

(b) L'Abbaye de Flines, où il y a de très jolies Vierges.

(c) Ce M. est de la Thuyloie. J'ai de grandes raisons de me plaindre de ce tyran, sa colère m'a sacrifié à la haine des Jésuites.

Oublieroit-il les danger de Louis ?
Dans quel malheur veux-tu plonger la France ?
Rappelle-toi leur perfide vengeance :
Ils ont frappé le dernier des Henris.
Vierge inconnue à la chaste innocence,
Reine des sots, étroite bienséance,
De tes couleurs viens tremper mon pinceau ;
Il faut des fleurs pour cacher ce tableau,
Sa nudité blesseroit le coupable.

Jean et le saint alloient au gré du vent,
Quand vers Arras, un orage effroyable
Les assailit au-dessus d'un Couvent.
En vain Dunstan conjure la tempête,
Parle à la foudre et commande aux éclairs.
Le froid Nord-Est qui gronde sur sa tête,
Sifflant au loin, lui répond dans les airs.
Le pauvre Jean balancé par la foudre,
Croit que sur lui le ciel va se dissoudre,
Veut se tirer des mains de saint Dunstan.
En s'agitant de la pince il s'échappe ;
Subitement le saint Roi le rattrape,
Par son engin ; la pince au même instant
Tout rasibus lui coupe l'instrument.
Dunstan surpris, redoublant de vitesse,
Court après Jean, le saisit par la fesse,
Et gravement l'emporte dans Arras.
Muse, dis-nous, comment le piteux cas
Du pauvre Jean venant du ciel en terre,
Alla gaudir dans un saint Monastère
Mainte Nonnette ; et comment Sœur Suson
Sentit bientôt mouvoir sous son jupon,
Ce fier objet cher à la créature.

Près d'un ruisseau couronné de verdure
Que chaque nonne a grossi de ses pleurs,
Où l'onde triste en s'éloignant murmure
De voir ses bords en proie à cent douleurs,
La jeune Sœur d'une main innocente
Légèrement caressait son beau sein ;
Dans ce moment sur sa gorge naissante
De la Terreur tombe le triste engin.
Sur ce sein blanc Priape s'électrise,
Et du corset glissant sous la chemise,
Il va se perdre, on ne sait pas bien où.
C'étoit je crois... ce n'étoit pas au cou.

Du doux plaisir la flamme enchanteresse
Coule à grands flots dans le sein de la sœur.
Divin Jésus ! Seigneur, que ta tendresse
Est généreuse aux besoins du pécheur !
De quel bienfait combles-tu ton image...
O Ciel ! Amour ! plaisir où mon cœur nage !
J'expire, où suis-je ! A ces cris trente Sœurs
Viennent en pleurs au secours de la Nonne ;
D'un ton dolent Sœur Thecle la questionne :
Dans quel endroit sentez-vous des douleurs ?
Votre rosier va-t-il porter des fleurs ?
Ou sortez-vous des jours caniculaires ?
Le jardinier ou d'autres téméraires
Ont-ils osé... mais, ma sœur, parlez-nous.
L'œil vers le ciel, Suson sortant de crise,
S'écrie : Amour, que tes charmes sont doux
Ton feu brûlant... ô plaisir ! je m'épuise !
Godemiché soudain de sa chemise
S'échappe, vole, et de son onction
S'en va remplir la Mère Cornichon

Sœur Bobillon, la vénérable Abbesse ;
 La Sœur Percé, la plus jeune professe ;
 En moins d'une heure il chomme le bercail.
 Anéanti d'un si rude travail,
 Il tombe enfin sans force et sans haleine,
 Un chat le voit palpiter sur l'arène :
 Le long du froc de la Sœur Nicolas,
 Le ventre à terre il vient à petits pas,
 Droit vers l'objet en guettant il s'avance.
 Recule un pas, saute, tombe, s'élançe
 Sur l'oiselet, et l'emporte soudain.
 Pour l'arrêter Sœur Luce court en vain ;
 L'adroit matou devance la Tourrière,
 De mur en mur il gagne la gouttière,
 Croyant bientôt de rassasier sa faim.
 (Qui peut compter sur les coups du destin !)
 Passant le toit d'une Collégiale,
 Il laisse cheoir son butin dans la Halle.

Mainte poissarde accourt à cet objet ; (d)
 Commère, voir... dame, ça parolt drôle !
 Dis-moi, ton homme en a-t-il un si fait ?
 Comment, morbleu gibier de casserole,
 Il est monté, son vigoureux gible...
 Tiens, je soutiens que le Saint Père à Rome
 Est un nigaud en ça près de notre homme.
 Ton amoureux t'en fait-il voir autant !
 Cela vaut mieux pour toi qu'un quart de toile ;
 J'ons vu ton homme et tâté son merlan,
 Le bel anchois ! (e) il ne vaut pas la sauce.

(d) Ce sont des Poissardes qui parlent ; le costume m'oblige à leur faire parler leur langage.

(e) Anchois. Quand le Roi revint de Metz, les Poissardes de

Va, je t'en f... que le Démon me hausse...
 Mais tu fais bien de la chienne aujourd'hui,
 Va, ton mari n'est qu'un grand b...de à l'aise ;
 Si quelque jour par miracle il te baise,
 Il ne fera qu'un b... gre comme lui.

Mère Fanchon, putain et bouquetière,
 Dis, taisez-vous, la trouvaille est à moi ;
 J'ai vu du ciel tomber ça la première...
 Manon, prends garde, et Jeanne, contiens-moi !
 Car, jerni Dieu ! je vous tordrai la gueule :
 Dame ! voyez cette affreuse bégueule
 Qui devant nous ose dire, je veux...
 Donnez-lui donc : elle a place pour deux.
 Petit Jésus ! n'en avez-vous point mille ;
 Te souviens-t-il des remparts de la Ville,
 Quand Bourbonnois étoit en garnison ?
 Ce mot lâché, crac la mère Fanchon,
 D'un fier soufflet vous colle la Manon.
 Poissardes sont femmes qui se défendent ;
 Les coups de poing se donnent et se rendent :
 Fichus, jupons, de vos tristes débris :
 Caques, pavés, bancs, sièges sont remplis :
 Les airs au loin de leurs cris retentissent ;
 Vingt polissons à leurs coups applaudissent ;
 Dans le marché tout paroît confondu ;
 Conclusion : le lapin est perdu.

Paris crioient dans les rues où il passoit : *Vive le Roi, que son anchois soit toujours droit.* Cette saillie sortie de la caque, plut infiniment. En prononçant cet oracle, les commères expérimentées n'ignoroient pas que la révérence de l'anchois, est ordinairement un grand signe de santé ; comme dit Hyppocrate au chapitre des Anchois.



CHANT XII

Une maladie épidémique attaque l'Artois. La Vierge, une chandelle à la main, va trouver la Terreur. Réconciliation de Jean et de Jérôme.



E bien, le mal composent l'Univers :

Ils sont partout et même dans mes vers ;

C'est un bonheur pour le mortel né libre,

D'être bercé par leur juste équilibre.

A ce défaut l'un d'eux séparément

Pourroit guider les pas certains du sage ;

De cette preuve un Cordier est l'image.

Filant son lin, marchant en reculant,

Que Dieu l'avance ou Satan le recule,

Il fait toujours sa corde également.

Mais quoi, tandis que ma main ridicule,

Veut nuancer de bizarres couleurs

Du bien, du mal l'étonnant assemblage,
 Sur quel Pays vois-je fondre l'orage ?
 L'Artois succombe à ses tristes malheurs ;
 Ma Muse tremble, et sa frayeur augmente ;
 La pâle mort s'élançe du tombeau,
 Je vois voler sa faux étincellante ;
 Le signe ardent d'une fièvre brûlante
 En traits de feu s'imprime sur la peau.
 Gazet (a) nous dit dans sa grossière histoire,
 Que l'Eternel, pour affermir sa gloire,
 Marquoit ainsi d'un feu vif et brûlant,
 L'endroit du corps qui servoit au coupable
 A transgresser sa loi triste et durable.

Eglé voyoit noircir sur son sein blanc
 La fraîche rose, où la main d'un amant
 Avoit surpris des faveurs ravissantes.
 Ce teint brûlant sur la peau des servantes
 Vers le nombril étoit plus transparent.
 Le Loyola portoit sur son derrière
 Le noir cachet de ses coupables feux,
 Là, maint Curé près de sa chambrière,
 La festoyant, voyoit l'endroit verveux
 Où le Seigneur imprimoit sa colère,
 Un Moine arde de ces feux au pendant
 Du plus enflé, dans ce double accident,
 Crioit au Ciel : Guérissez la brûlure,
 Mais pour Manon conservez mon enflure.

Reine des Cieux ! fille auguste des Rois !

(a) Mauvais Auteur d'une Histoire Ecclésiastique des Pays-
 Bas. }

D'un triste peuple entends la foible voix,
Un poison lent dans ses veines se glisse,
L'aveugle mort s'apprête au sacrifice,
Je vois son glaive étendu sur Arras ;
Du sein de Dieu descends, Vierge immortelle,
Viens arracher la faux de la cruelle :
Sion t'a vu triompher du trépas.
Toi qu'enfanta le néant redoutable,
Et que chaque être a nourri dans son sein,
Jalouse mort, dont le fer implacable
Est ici bas le sceptre du destin,
Fuis loin de nous ; par ses regards propices,
A nos malheurs Marie offre un secours,
Nous allons voir sous ses heureux auspices
De nos beaux jours recommencer le cours.

Anges du Ciel ! enfants de la lumière :
De vos lauriers parez le firmament :
Des Cieux, Marie a franchi la barrière ;
J'entends rouler son char de diamant.
L'astre du jour resplendit autour d'elle,
Une chandelle en sa main éternelle
Va dissiper les ombres de la mort.
Tranquille Artois, bénis ton heureux sort.

Du sein doré d'une brillante nue
Chez la Terreur Marie est descendue ;
Monstre, dit-elle, à qui mon foible cœur
A prodigué sa douce bienfaisance,
Je viens encor, quel excès de clémence !
A tes regards présenter le bonheur.
Jadis mon fils te fit à son image :
Ingrat noirci de ses bienfaits nombreux

Ta haine indigne a terni son ouvrage,
Et ta vengeance a fait rougir les Cieux.
Sors de ton lit, va trouver Nulsifrote ;
Dans son cœur froid va rallumer la paix ;
Et rougissant tous deux de votre faute,
Venez encor mériter mes bienfaits.
Vois-tu, mon fils, cette sainte chandelle
Qui va sauver les tristes jours d'Arras ;
Au pur éclat de sa flamme immortelle,
Tu verras fuir la fièvre et le trépas.
Le jour sacré qu'on célèbre la Manne, (b)
Dans cette Eglise, où Judas le profane (c)
Est noblement pendu parmi les Saints,
Fais remplir d'eau vingt ou trente bassins ;
Puis doucement dégoutte dans icelle
Un peu de suif de la sainte chandelle ;
Ceux qui boiront de cette eau saintement,
Des feux ardents guériront au moment.
Or dès demain, quand la naissante Aurore
De ses couleurs peindra les champs de l'air,
Va-t-en trouver mon Serviteur Lambert ;
C'est un Prélat que ma tendresse honore ;
Tu lui diras... Mais à propos, mon cher,
Es-tu pourvu d'un peu d'intelligence ?
Et ton gros crâne a-t-il du jugement ?
Là, saurois-tu tourner un compliment ?
Non, sur mon Dieu, je n'ai point d'éloquence,

(b) On adore dans l'Eglise d'Arras la sainte Manne.

(c) A la porte de la Cathédrale de la même Ville, on voit les figures des douze Apôtres. Celle de Judas accrochée à un arbre, est en rang d'oignons avec les autres. Les Artésiens fort reconnoissants, ont dressé ce monument à Judas Iscariotes, pour conserver la mémoire de ce pauvre défunt.

De compliment voir je ne sais un mot ;
 Un brin je peux défilier mon chapeau,
 Très-gauchement faire la révérence ;
 Mais quand parfois l'on boit à ma santé,
 Tout aussitôt je trinque avec les autres ;
 Vierge, excusez mon incapacité,
 Appris je n'ai qu'un peu mes patenôtres,
 Encor en ai-je oublié la moitié.
 Ton air épais aisément le fait croire,
 Le compliment n'est point Artésien ;
 Dans ton Pays on ne fait rien de bien,
 Hor s'enivrer ; tu connois cette gloire.
 Sans compliment, à Lambert tu diras
 Que samedi, dans l'Eglise d'Arras,
 Au chant du coq, habillée à la Grecque,
 Le front couvert d'un verdoyant areque,
 Je paroîtrai sur le haut de l'Autel,
 Tenant en main ce brandon immortel.
 Cours à Lambert annoncer ce mystère.

Dans un nuage où grondoit le tonnerre,
 Marie au Ciel à l'instant s'envola.
 Jean effrayé soudain se réveilla,
 Et sur le champ va trouver son compère.
 En le voyant, Nulsifrote enchanté
 Sauté à son cou, dans ses bras s'entrelace,
 Vingt fois le serre, et trente fois l'embrasse :
 A ces transports, la Terreur agité,
 Au fond du cœur sent expirer sa haine.
 Viens, cher ami, de notre antique chaîne
 Serrons les nœuds, et que l'humanité...
 Mais par sans-dié, laissons-là la morale...
 Au cabaret réparons le scandale
 Que nos débats ont causés au prochain ;

Lavons nos cœurs, ranimons dans le vin...
Mais à propos, connoitrois-tu la Vierge ?
Eh bien ! l'ami, je l'ai vue cette nuit ;
Dans sa main blanche elle avoit un gros cierge ;
A son aspect mon cœur fut interdit.
Dame, vois-tu ? J'avois sur la conscience
Bien du mauvais, et ces sortes de gens
Voudroient toujours qu'on eût leur innocence,
Qu'on ne bût point. Il faut tuer le temps,
Il est si long, ami, passons-le à boire,
Laissons la Vierge ; et cela vaudra mieux,
Au cabaret je te contrai l'histoire ;
Sais-tu, Jérôme, où l'on vend du vin vieux ?
Chez la Fricau ; non, allons chez Claudine.

Tous deux s'en vont au cabaret voisin :
Holà ! quelqu'un, qu'on apporte chopine !
Buvons, ami, buvons jusqu'à demain :
A toi mon Jean, grand merci, mon compère,
Hé, mon garçon ! apporte un plus grand verre ;
Dis, nous prends-tu, bourge, pour des moineaux ?
J'avalérions la cave et les tonneaux,
Le cabaret, le vin jusqu'à la lie.

Le cœur joyeux, nos deux héros en train
Sans le mâcher vous avaloient le vin,
Et de leurs pots d'où naissoit leur génie,
Sortoit parfois mainte grosse saillie,
Que dans Arras l'on prend pour des bons mots

Jean déjà saoul faisoit mille propos :
Le Ciel plaisante, il nous la baille belle !
Que veut Marie et sa longue chandelle ?

Quoi, pour la fièvre elle ordonne de l'eau !
Pour nous, compère, allons droit au tonneau,
Chassons le mal à grand coups de bouteille,
Car sans le vin le corps est en langueur.
Point d'eau, sambleu ! c'est le jus de la treille
Qui seul pourra le remettre en vigueur.
Oh, la maison !... à crier je m'ennuye,
Vite du vin ; ici comme la pluie
Le temps qui court sur le char des saisons,
Le murira tandis que nous boirons...
La joie au cœur ! Jean, conte-nous l'histoire.
Te souviens-tu, quand le voisin Grégoire
Eut son affaire, et que par amitié
Notre Pasteur perfora sa moitié ?
Le pauvre époux avoit bien la berlue ;
Oh, le Curé savoit bien s'aviser...
Dame Margot est femelle entendue ;
Morbleu ! sur elle on peut se reposer,
Teint à ravir, croupe grasse et dodue !
Depuis longtemps leurs cœurs étoient unis,
Margot souvent lui faisoit des caresses ;
C'est le plaisir qui choisit nos maîtresses,
Et c'est le cœur qui nous fait des amis.
Narguons, morbleu, ceux que l'on fait à table,
Les vrais amis ne sont que dans la fable.
Buvons à nous, tope à notre amitié,
A toi, Jérôme, allons à ta moitié,
Le vin est bon puisqu'il se laisse boire :
Mais à propos, quand demain la nuit noire
Prendra la fuite en voyant Lucifer.
Dis-moi comment irons-nous chez Lambert ?
Trop je ne sais... Quel singulier message !
La Vierge rêve... et gens de notre étage

Sont-ils tournés pour faire un compliment ?
Mais que dira l'Evêque en nous voyant ?
Va, Monseigneur est homme comme un autre.
Ne crois point ça, tu te trompes, mon Jean :
Son fier néant n'approche point du nôtre ;
L'humilité, la vertu des enfants
Ne pare plus le front changeant des grands :
La vanité, voilà leur caractère.
Tiens, ces gens-là sont ces gros pots de terre
Qu'on voit briller dans les appartements,
Dans les jardins et sur les cheminées ;
Ouvre ces pots, et regarde dedans ;
Qu'y verras-tu ? des toiles d'araignées.
L'orgueil s'est fait un trône d'un tonneau .
L'ambition peinte sur un chapeau,
D'un nain rougi vous fait une Eminence.
Le sentiment plus fort que l'éloquence
Nous réglera, dit Jean ; buvons un coup.
Bois donc, compère ; eh ! coquin, es-tu fou ?
On est heureux, ma foi, quand on s'enivre,
Ne cessons point de goûter ce bonheur ;
Jus de Bacchus ! précieuse liqueur !
L'Artésien sans toi pourroit-il vivre ?
Viens soulager mon chagrin et mon cœur.
Allons, l'ami, vive la tempérance !
Elle me plait, ainsi qu'aux Templiers
Du temps jadis plaisoit la continence ;
Holà ! garçon, apporte dix septiers.
Voûtes des Cieux couvertes de nuages,
Où le jour brille, où naissent les orages
A mes accords ouvrez-vous un moment ;
Ne voilez plus aux yeux du firmament
Deux scélérats enterrés dans l'ivresse.

Toi qui sur eux prodiguas la tendresse,
Tes biens flatteurs et tes soins infinis,
Reine des Cieux, du séjour de la gloire,
Où l'Éternel t'a mis près de son fils,
De tes Héros admire la victoire,
De tes bienfaits vois germer les beaux fruits.
Saouls, ivres-morts, couchés sur la poussière,
Reconnois-tu ces monstres endormis ?
Hélas ! en vain le pouvoir salutaire
De ta chandelle à leurs soins est remis.
Fille des Rois ! lance sur ces coupables
D'un Dieu vengeur les carreaux redoutables !
Dans le chaos qu'ils soient anéantis.
Mais quoi ! ton sceptre est la bonté suprême ;
L'astre du jour, ton brillant vêtement ;
Le doux Jésus, ton riche diadème ;
Et ton pouvoir, celui du Tout-Puissant.
Ton chaste sein où naquit la clémence,
S'ouvre pour eux ; je vois déjà leurs cœurs
Par des remords expier leur offense,
Et t'attendrir par leurs sensibles pleurs.

Sous les drapeaux de l'auguste Marie,
Jérôme et Jean s'en vont trouver Lambert.
Jésus, du haut de la sainte Patrie,
Sur leurs succès a déjà l'œil ouvert.





CHANT XIII

*Jean et Jérôme vont trouver l'Evêque Lambert.
Réception que leur fait le Prélat.*



ANCIENNEMENT quand Rome étoit payen-
Et qu'un Pontife inspiré du Seigneur [ne,
Aux vieux Romains prêchoit la foi Chrê-
L'Eglise alors avoit de la candeur, [tienne,
Point ne songeoit aux faux biens de la terre
Pierre en sabots au fond du sanctuaire
Tout rondement bénissoit son prochain,
Sans vétiller sur la sotte rubrique. (a)
L'ambition, le faste Evangélique,

(a) Un homme qui manque gravement à la rubrique commet un péché mortel, disent les Docteurs; et s'il meurt après avoir offensé la rubrique, il est damné. Les rubriques sont certaines

D'un sceptre fier ne chargeoient point sa main ;
Le vaste orgueil sur son crâne divin
Point n'avoit mis la Thiare superbe ;
Ainsi qu'un ver, Pierrot caché sous l'herbe,
Pas ne pensoit que l'anneau du pécheur
Des Souverains scelleroit la grandeur :
Qu'unjour Léon par sa magnificence
Eclipseroit la majesté des Rois ;
Que Sixte-Quint aux accents de sa voix
Feroit trembler l'Angleterre et la France.
Contents et fiers de leur sainte indigence,
Pierre, long-temps tes enfants glorieux
De leur sagesse ont ébloui le monde ;
Ce temps n'est plus, la vanité profonde
A dans leurs mains brisé la clef des Cieux.
Dans des chars d'or que le faste environne,
Où l'azur brille, où l'art hardi couronne
Du diadème ornement de nos Rois,
Ta mince barque et tes filets adroits,
On voit dans l'air voler son Eminence.
Là, Monseigneur, plus loin sa Révérence,
Gens engraisés des biens de nos aïeux,
D'un air hautain nous bénissent pour eux.
Car la fierté, l'insolence et la gloire,
Sont aujourd'hui les talents des Prélats :
Par eux Lambert fut connu dans Arras :
Vous le verrez en lisant cette histoire.

lettres rouges qu'on voit dans les Bréviaires des Prêtres, et d'autres bêtises imaginées pour faciliter la damnation des hommes ; l'Eglise en dit trop et en fait trop pour qu'on la croye. Hélas ! n'avions-nous pas assez de nos passions, sans nous damner encore pour les lettres rouges et des sottises ?

Sur un rivage aujourd'hui fréquenté,
Vers Achicourt s'élève une Cité ;
Ses murs épais sont sans magnificence,
Sans agréments ; pourtant en récompense
Dans leur enceinte on entend quelquefois
Parler sans goût le bel esprit bourgeois ;
En temps et lieu, comme on fait dans la Suisse,
Adroitement dire un Dieu vous bénisse,
Quand un quelqu'un éternue hautement.

Près des fossés dans un éloignement
Sur le côteau paroît la citadelle.
Fort inutile, et cependant fort belle,
Là chaque hyver pour choyer les tendrons,
L'amour honnête amène des Dragons,
Gentils Soudars, pol's, constants, fidèles,
Qui chaque jour offrent à trente belles
Des tendres cœurs fermes comme le temps ;
Car les Dragons ont de beaux sentiments ;
Un saint hymen fait sous la cheminée,
D'un nœud coulant unit la destinée
De chaque fille à son fidèle amant ;
Pour constater la force du serment,
Sans la figure épaisse d'un Notaire,
L'amour lui-même écrit sur la poussière,
Les saints accords du chaste engagement.

Près de ces lieux paroît un doux asyle,
Où dans la paix, loin du bruit de la Ville,
Un saint vivoit en mangeant comme un saint.
Lambert étoit le nom du personnage,
Austère Evêque, admiré dans son âge,
S'il n'eût été trop sévère au prochain.

Il possédoit le génie ordinaire
De réciter lestement un bréviaire,
Qu'un Capucin souvent n'entend pas bien.
Hors ce talent, Lambert ne savoit rien ;
Léger d'esprit, foible de conscience,
Il accusoit le tentateur malin
D'avoir lui-même apporté dans la France
Le passe-pied, le menuet, la danse,
Le mirliton, la béquille et pantin.
Il s'écrioit dans l'ardeur de son zèle :
Ah ! que la guerre est un rude fléau ;
Qu'un plumet blanc sur les bords d'un chapeau
Ombrage bien une jeune pucelle !
A cet objet, hélas ! la plus cruelle
Point ne pourra résister un moment,
Et le plumage un jour assurément
La couvrira ; fillette est trop fragile.
O mœurs ! ô siècle ! Arras ! ô pauvre Ville !
Un lustre avant que l'Erèbe vomit
Ces fiers Soudarts que la danse séduit,
Sur tes foyers l'ennui tomboit à verse :
Si les beaux jours au soir, à la traverse,
Pour se gaudir on branloit le jupon.
C'étoit sans bruit, c'étoit sans violon ;
Branle on dansoit, mais branle de couchette,
Un tour de lit, où souvent la fillette
Faisant un saut, en avoit pour neuf mois.

Ainsi Lambert se lamentoit parfois.
Muse, dis-nous, comment un noir fantôme
Vint l'animer contre Jean et Jérôme,
Comment l'enfer vint souffler dans son cœur,
Des saints Autels l'homicide fureur !

La sombre nuit sous une toile obscure,
Déjà partout ombrageoit la nature ;
L'astre brillant qui doré nos côteaux,
Depuis une heure au sein profond des eaux,
Raffraichissoit son ardeur amoureuse ;
Le tendre lis, la chaste tubéreuse,
D'un vent plus frais humectoient leur blancheur.

Dans une alcôve où régnoit l'opulence,
Entre deux draps reposoit Monseigneur
La gravité, fille de l'indolence,
Sur ses genoux, dans un songe flatteur,
D'un fade encens parfumoit sa grandeur.
Dans ce moment l'horrible Tysiphone,
Qu'un long serpent entortille et couronne,
Vient du Pontife arracher les rideaux,
Offre à ses yeux ses sinistres flambeaux :
Fier Souverain d'un petit Diocèse,
Dont le mérite est un bonnet fendu,
Peux-tu goûter le repos à ton aise
Quand dans Arras ton pouvoir est perdu ?
Dis, est-il temps de sommeiller encore,
Quand sous tes murs la jeune Terpsichore
A contre toi suscité ses enfants ?
Deux violons, deux coquins insolents,
Dans les vapeurs d'une ivresse endormie,
Ont-vu, dit-on, l'immortelle Marie,
Abandonner à leurs profanes mains
Un saint brandon, le salut des humains.
Comment le Ciel protège-t-il la danse ?
Un violon dont la vertu s'offense,
Peut-il toucher par ses sons discordants
Le goût divin du Maître des vivants ?

Deux malheureux que la haine et l'envie
Ont si long-temps enchaînés dans mes fers,
Sont destinés à sauver leur patrie,
Et de leur gloire étonner l'univers ?
Prélat, on veut avilir ta puissance,
Braver tes loix, fouler tes mandemens ;
Jadis par eux tu censuras la danse,
Laisseras-tu tes foudres impuissans ?
Il faut sur eux que ton courroux s'épuise ;
Arme tes mains des canons de l'Église ;
Et sous tes pieds écrase ces méchants.
Dieu de Jacob ! Dieu puissant de Moïse !
Dont Abiron ressentit la fureur,
Terrible Dieu ! mémorable vengeur !
Ce n'est plus toi désormais que j'implore.
Ange affreux, pâles Dieux de Milton !
Embrasez-vous du feu qui me dévore,
Pour me venger sortez du Phlégéon.
Du vieux Lambert brûlez l'âme implacable,
Jean et Jérôme ont bravé sa vertu.
Disant ces mots, le monstre redoutable
Au noir Ténare est soudain descendu.

Du haut des airs le blond fils de Latone
Voyoit déjà les chantres du Seigneur.
Le verre en main, du jus frais de la tonne
Se délasser des fatigues du chœur,
Quand nos héros encor saouls de la veille,
Les yeux mouillés du nectar de la treille,
S'en vont heurter au palais de Lambert.
Un Suisse, orné d'un grand boudrier verd,
Ouvre aussitôt, d'un ton de suffisance
Leur dit : Messieurs, ici que voulez-vous ?

De Monseigneur un moment d'audience :
Là, pourriez-vous, par amitié pour nous,
Sans l'acheter, nous rendre ce service ?
Quoi, sans argent ? sans argent point de Suisse,
Mes bonnes gens, vous êtes dans l'erreur.
Ah ! mon ami, si le jus de la treille
A le pouvoir de changer votre cœur,
Tenez, voici de quoi boire bouteille.
Vous raisonnez, vous verrez Monseigneur :
Allez, montez. Nos gens chez sa Grandeur
S'en vont frapper. Le Prélat se réveille.
O jour heureux ! ô précieux bonheur !
Le Tout-Puissant exauce enfin Ninive,
Il va cesser d'appesantir son bras ;
La sainte Vierge à nos cris attentive,
Descend demain pour secourir Arras.
Nos yeux mortels ont vu la nuit dernière
L'éclat brillant de sa vive lumière ;
Dans notre Eglise, au lever du soleil,
Vous la verrez, dans un char de vermeil,
Entre nos mains remettre son gros cierge.
Que dites-vous ? quel propos ? quoi, la Vierge
Vous a parlé ? Voir Dame. Oui, répond Jean.
Quoi ! tu soutiens... mais qu'es-tu, mon enfant ?
Musicien, faisant danser les filles.
Comment, coquins, corrupteurs des familles,
Qui chaque jour contre mes Mandements,
Osez encore de vos vils instruments
Faire parler l'écorchante harmonie ;
Quoi ! de l'Artois la poussière et la lie,
Deux scélérats, deux gueux, deux violons,
Auront la nuit vu la Vierge Marie ?
Holà, mes gens... vite dans nos prisons...

Quel pot-pourri ! j'en aurai la migraine ;
 Comment, morbleu ! la canaille chrétienne
 Dans mon palais bravera mes bontés !...

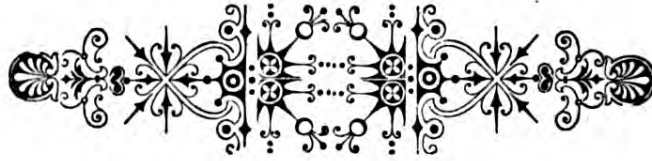
A ce discours, Jérôme Nulsifrote,
 Tremblant de peur, lâcha dans sa culotte
 Ce que l'on fait dans les commodités.
 Jean embaumé de la liqueur traîtresse,
 Pour son ami rappelant sa tendresse,
 Veut du Prélat apaiser la fureur :
 Pontife saint, Evêque magnanime,
 De mon ami n'accusez point le cœur ;
 Son accident, Seigneur, n'est point un crime,
 L'ignorez-vous ?.. Quoi !... ce sont nos enfants,
 Nourris, formés, travaillés dans nos flancs ;
 Ayons pour eux les entrailles d'un père,
 Un fils a-t-il plus de droit sur sa mère ?
 Comme elle, hélas ! nous leur donnons le jour,
 Ne sont-ils point dignes de mon amour ?
 Quand accroupi dans un coin solitaire,
 Le cul au vent, un papier à la main,
 Les yeux baissés, le menton sur le sein,
 Serrant le ventre, et poussant du derrière.
 Nous donnons l'être à cet infortuné,
 Se relevant, l'homme le plus austère
 D'un air bénin lorgne le nouveau né ;
 Ces doux regards sont les adieux d'un père
 Qui voit son fils pour la dernière fois. (b)

(b) Les Romains qui étoient nos mattres et qui sont encore nos Législateurs, respectoient les étrons. Le culte de la Déesse Cloacine est une preuve victorieuse de leur bon goût. Le jour de sa fête, les latrines étoient décorées de verdure et de fleurs ;

Ce beau sermon où l'auteur à la fois
Vantoit l'amour, excusoit son confrère,
Ne fut goûté. Monseigneur en colère.
Grinçant des dents, tempétant et jurant,
A coups de pieds de son appartement
Chassa Jérôme et Monsieur son Compère.

peut-être, dit un Auteur, que les étrons qui bordoient les avenues avoient ce jour-là le bouquet sur l'oreille. L'expérience nous prouve que nous aimons prodigieusement la merde; la preuve en est sensible dant les enfants, qui, plus voisins de la nature et de la vérité, regardent plus longtemps leurs ordures que les personnes expérimentées. Voyez sur ce sujet les savants Mémoires de l'Académie de Troyes. Ce corps respectable a épuisé et léché parfaitement cette matière. Nos précieuses de Paris ne goûteront point cette Note ; une délicatesse stupide ne leur permet point de nommer, ni d'entendre nommer des objets aussi familiers, parce qu'ils ne sont point encore à la Grecque. Au reste, j'ai suivi mon Historien, et j'ai tâché de pénétrer agréablement ce morceau rebutant.





CHANT XIV

*Saint Vaast à cheval sur Jean-Jacques, va
trouver l'Evêque Lambert : Marie descend
du Ciel avec la Chandelle d'Arras.*



E goût des Saints fut toujours merveilleux ;
Dans leur histoire on voit ces Bienheureux
En amitié prendre chacun leur bête ;
Témoin Antoine, il aimoit son cochon :
Aux champs du Nil dans un saint tête-à tête,
Ils se parloient en faisant oraison.
Du grand Saint Luc le goût évangélique
Etoit le bœuf; Inigo, le dindon;
Monsieur Saint Roch, si l'on croit son cantique,
A Montpellier jadis en bon chrétien,
Alla mourir dans les bras de son chien.
Le vieux Denis faisoit cas de son âne,

Le caressoit, le baisoit comme Jeanne.
 Sainte Gertrude aimoit beaucoup les rats. (a)
 L'Apôtre Saint qui jadis dans Arras
 Alla planter l'étendard catholique,
 Aimoit les Ours ; (b) il fit bâtir pour eux
 Près de la Scarpe un Couvent somptueux.
 Il leur donna le harnois monastique,
 Et l'air léché d'un gros Bénédictin.

Mère de Rome ! ô toi savante Attique !
 Le paganisme autrefois dans ton sein
 Peignit un aigle à côté de Jupin ;
 Sur les genoux de la mère d'Hélène,
 Un cygne blanc carressant ses attraits ;
 Aux pieds du Dieu qu'invoque l'Hypocrène,
 L'ardent Python percé de mille traits.
 Reine des cœurs ! la colombe amoureuse
 Avec l'amour accompagne tes pas ;
 Cent fois le jour elle vole en tes bras,
 Et chaque fois tu la rends plus heureuse.
 Si pour mes vers le Mouphti des Latins
 Me niche un jour parmi ses Dieux Romains,
 Ou si sans lui je faisais la conquête
 De ce séjour où sont les Chérubins,

(a) Sainte Gertrude, Patronne des Chanoinesses de Nivelles, espèce de Vierges folles, qui éteignent l'huile de leurs lampes, pour jouir d'un assez gros revenu. Leur patronne est celle des rats ; on peint cette Sainte avec ces animaux qui montent et descendent sur sa crosse.

(b) On nourrissoit anciennement dans l'Abbaye de St. Vaast des ours, en mémoire de l'amitié que ce saint Fondateur avoit pour ces animaux. Les Moines, moins léchés que les ours, sont restés en possession des richesses immenses de cette Abbaye.

Point ne voudrois caresser une bête ;
Zéphyre seule y feroit mon bonheur,
Zéphyre seule aurait toujours mon cœur.

Du fier Lambert le courroux indocile
Avoit touché les cœurs des Bienheureux ;
Vaast allarmé des malheurs de sa Ville,
Pour la sauver abandonne les Cieux,
Plane dans l'air, vole vers la Norwège,
Où l'aquilon, sur un trône de neige,
D'épais glaçons couronne les hyvers,
Et dans leurs bras engourdit l'univers.

Déjà le Saint a passé la Scythie ;
En le voyant, l'attentive Orythie
Tient dans ses fers Borée et ses enfants ;
Le bienheureux dans l'Ile des Ours blancs (c)
D'un air pressé cherche après sa monture.
Un Génevois, lassé de son allure,
Parmi les Ours ses compagnons chéris,
A quatre pieds marchait ainsi qu'un âne ;
Instruit, léché par ses nouveaux amis,
On admiroit dans sa marche profane
L'air élégant des Ours les plus polis.

Le grand Saint Vaast, à cheval sur Jean-Jacques,
A traversé l'horison des Cosaques,
Déjà Berlin frappe ses yeux surpris ;
Un Roi couvert de la brutale gloire
Dont Alexandre a fait pâlir l'histoire,

(c) Les ours blancs sont avantagés d'une intelligence égale à celle de l'homme.

De son palais appelle les beaux Arts.
 Enfants du Ciel que la paix environne,
 Ne courez point sur ses sombres remparts
 Mêler vos fleurs aux palmes de Bellone,
 Laissez la mort couronner le Dieu Mars :
 Et toi, grand Roi, que le bon goût inspire,
 Ne touche plus aux fleurs de l'Hélicon,
 Ta voix terrible épouvante Apollon,
 Tes doigts sanglants discorderaient sa lyre,
 Et ses lauriers sécheroient sur ton front.
 Féconde l'art de détruire la terre,
 Place ton trône à côté du tonnerre :
 Selon pourra t'éclairer sur les loix ;
 Mais Apollon n'inspire point les Rois. (d)

freken

Nos voyageurs qu'Eole favorise,
 Ont traversé les plaines du Valois ;
 Jacques revoit cette foible Héloïse
 Dont sa vertu défigura les traits.
 Du feu honteux dont son âme est éprise,
 Il ose au Saint étaler la fureur :
 Tais-toi Jean-Jacque, et laisse ta sagesse ;
 Que me dis-tu ? le crime est dans ton cœur.
 Un style ardent nuance ta faiblesse ;
 Mais sous les fleurs j'aperçois le serpent ;
 Ta vertu lâche est cette fausse Itaque,
 Qui sous Mentor égarait Télémaque,
 Et ta Logique un sophiste éloquent.
 Pour la vertu ton âme est sans étoffe,
 Julie a fait dans tes bras un enfant ;

freken

(d) Je ne goûte plus les Poésies de ce Monarque, depuis qu'il a égorgé si cruellement l'humanité.

Tel en couvrant une sage jument,
Epris d'amour un cheval Philosophe
Fait un poulain très-vertueusement.

Dans un palais où l'orgueil canonique
Couronne en paix les sueurs de Jésus
Du vieux Lambert le faste évangélique,
Jacque et le Saint sont déjà descendus.
Au fier Prélat, Saint Vaast tint ce langage :
Vois-tu, Lambert, cette bête sauvage ?
C'est un enfant du Docteur Robinson ;
A ses leçons, l'imbécile Beaumont
N'a pu répondre, et sa Grandeur enrage.
Pour toi, mon fils, sois plus juste et plus sage ;
Ne brave pas ce sauvage éloquent :
Ainsi qu'Antée il est fils de la terre ;
En combattant sur le sein de sa mère,
Craint-il Christophe, ou son fier mandement ?
Pour l'étouffer il faut les bras d'Hercule,
Et Monseigneur est un nain ridicule,

O cher Lambert ! sois pacifique et doux,
N'écoute plus les conseils du courroux,
Orne de fleurs ta crosse apostolique,
Tiens en tes mains l'étendard politique.
Laisse danser le plat Artésien ;
Né sans esprit, ce peuple aime la danse ;
Si mainte fille y perd son innocence,
C'est une fleur, cette perte n'est rien.
Cours aux Autels offrir ton sacrifice ;
Au chant du coq notre libératrice
Va dans Arras ramener le bonheur ;
Une chandelle en sa main bienfaisante

Ecartera de sa flamme puissante
La pâle mort, la fièvre et la douleur.

Toi que Phébus et Lucine ont fait naître
Pour embellir leur absence et les Cieux ;
Toi que le Maure avant nous voit paroître,
Et que la Perse adore avec ses Dieux,
Accours, Aurore, et répands ta lumière,
Poursuis la nuit dans sa sombre carrière,
Viens nous montrer un spectacle étonnant,
Vingt Tonsurés de leur moëlleuse couche
Ont délaissé le repos séduisant ;
En te quittant, sur ta brûlante bouche,
Le Chantre, Jeanne, a scellé son amour :
Un grand Vicaire au chœur avant le jour !
Y penses-tu ? disoit, la jeune Elise ;
Quoi de mes bras pour courir à l'Église,
L'ingrat s'échappe ? à ma bouillante ardeur
Réponds au moins, donne-moi la pitance,
Et puis après va, si tu veux, au chœur.
Comment ! vingt ans de soin et de constance
Trente rivaux immolés à ton cœur,
N'arrêteront la fureur désolante
D'aller chanter les hymnes du Seigneur ?
Ainsi crioit une vieille servante,
Dont le Doyen, lunettes sur le nez,
Chommoit encor les appassurannés,
Quoi, si matin ! veux-tu gagner un rhume ?
Disoit Suson dans les bras du Prévôt ;
D'aller au chœur reprends-tu la coutume ?
Un prébendé doit-il être dévot ?
Au sacristain laisse cette rubrique.
Comment Lambert, ce Prêtre fanatique,



Fait-il sonner l'office avant le jour,
Que ne va-t-il résider à la Cour ?
Est-ce sa fête ici qu'on solemnise ?
Quoi, ton Prélat feroit-il son métier ?
Connaitroit-il les dedans d'une Eglise ?
C'est le devoir du sot pénitencier.

Malgré les cris de trente gouvernantes,
Du vieux plain-chant les notes discordantes
Trembloient déjà sur les vitres du chœur ;
Depuis minuit auprès de Monseigneur,
A deux genoux, Jérôme et son confrère,
Les yeux au ciel, le cœur en oraison,
Hâtoient les chants du fier Alectryon.

Dans l'air ému l'on entend le tonnerre,
Le vent augmente, on sent trembler la terre,
L'orgue ébranlé bourdonne en frémissant,
Fausset, basson, haute-contre, serpent,
N'ont plus d'accords ; la basse sans cadence
Tremblante aux coups d'un archet incertain,
Ne soutient plus les chantres du lutrin.
Maitre Grégoire, homme d'expérience,
Dont le long nez nasille en faux bourdon,
Trois fois au chœur veut rendre l'unisson ;
Mais c'est en vain, l'affreux tonnerre augmente,
L'Eglise s'ouvre ; on aperçoit soudain
Des cieus parés la voûte étincelante.
Sur les genoux d'un brûlant Chérubin,
Du Tout-Puissant descend l'auguste Mère,
Une chandelle éclate dans sa main ;
Du Saint-Esprit l'abondante lumière
Du haut des Cieus rayonne sur son sein.

Chantres gagés, cessez votre harmonie ;
Ce gros plain-chant étourdit le Seigneur,
Prosternez-vous à l'aspect de Marie :
De son triomphe adorez la grandeur.

Lévites saints, dont mon fils est le père,
Venez jouir des fruits de ma bonté ;
Du Dieu vivant je suis l'auguste Mère,
Et mon sourire ouvre l'éternité.
Jusques aux Cieux vos cris se font entendre,
Pour vous sauver l'amour me fait descendre.
Ne craignez plus la fureur du trépas,
Contre ses traits j'apporte une chandelle,
Qui toujours brûle, et ne s'éteindra pas.
O toi ! mon fils ! mon serviteur fidèle !
Avance, Jean, et reçois ce flambeau,
Fais-en tomber quelques gouttes dans l'eau ;
Ceux qui boiront cette onde salutaire,
Des feux ardents guériront aussitôt ;
Mais l'esprit fort, le pécheur téméraire,
Qui douteront de son effet puissant,
Seront punis de mort au même instant.

Disant ces mots, sur les genoux de l'Ange,
Au bruit confus des concerts de louange,
Marie au Ciel remonte gravement.
Toi que le temps démolit en silence,
Religion faite pour les enfants,
Qui veux briller à notre intelligence
En éteignant le flambeau de nos sens ;
Du sanctuaire où ta voix nous appelle,
Viens nous montrer cette sainte chandelle
Qu'allume encor la superstition.

L'Artésien avec dévotion,
 De tous côtés vient signaler son zèle ;
 De Saint-Omer Mathurin du Haut-Pont, (e)
 Depuis longtemps à ton culte fidèle,
 A tes genoux accourt avec les siens ;
 Du vieil Hédin les fiers Paroissiens
 Viennent t'offrir leur figure importune ;
 Bapaume, Lens, Lillers, Aire, Béthune,
 Viennent te rendre un immortel honneur.
 Courant fêter la Chandelle divine,
 A son amant plus d'une pèlerine
 Laisse cueillir son innocente fleur ;
 Avec Colin Lise gaiement courronne
 Son lourd mari des lauriers d'Actéon ;
 Près de Lubin la volage Fanchon
 Goûte en allant les douceurs de la tonne ;
 Pan dans les bois veut instruire Erigone,
 La Nymphé rit et fuit à sa leçon.
 Le vieux Silène accompagne la troupe,
 Bacchus du Ciel lui apporte sa coupe,
 On boit, on chante, et les jeunes Sylvains
 Avec grelots, sifflets et tambourins,
 Autour d'Eglé faisoient mainte gambade :
 Un faune épais dans sa main tient la croix,
 Et dans Arras la sainte mascarade
 Entre à l'instant au bruit de mille voix.

Abbé charmant, aimable Saint Sulpice,
 Que faisiez-vous dans ces moments douteux !

(e) Mathurin du Haut-Pont, figure qui sonne l'heure à Saint-Omer, aussi révérée dans les Pays-Bas, que les glorieux Saints Bertin et Martin de Cambrai.

Près de Sophie, à côté de Clarice,
De mille fleurs vous orniez leurs cheveux.
Ah ! parfumez le sein de ces bergères,
Un jeune enfant de ses ailes légères
Vous a prêté le volage secours ;
Ainsi que lui, trompez toutes les belles,
Et promenez vos ardeurs infidelles.
Est on constant dans l'âge des amours ?
Ne suivez point cette vieille sagesse,
Qui veut encor respecter un fichu ;
Abandonnez la timide tendresse
Qu'inspire aux sots une austère vertu :
Vous n'allez pas à la sainte Chandelle
Chercher le feu qui brûle votre cœur ;
Le feu du Ciel est constant, plein d'ardeur ;
Abbé, le votre est toujours infidèle,





CHANT XV

Sans-pain enlève la Chandelle d'Arras. On la retrouve dans son grenier. Procession de la Sainte Chandelle.



ERS un sentier qui mène à l'hôpital,
Parolt un mont, au pied une fontaine,
Sur le sommet un vigoureux cheval ;
L'onde quicoule est l'eau del'Hyppocrène,
Et le cheval, l'Apollon de Fréron.
Un laurier verd que la foudre environne,
Croît au milieu de cet aride mont,
Le Dieu des Vers de ses branches couronne
Les chants d'Horace, et ceux de Fénelon.

La main du temps sur son auguste tronc
Y suspendit la trompette d'Homère,
Entrelacé des fleurs d'Anacréon,
Elle y posa le clairon de Voltaire,
Et le cornet à bouquin de Milton.

Orné des fleurs dont vous parez Glycère,
Je vois, Bernis, briller votre chapeau ;
Et pour vous seul sur ce double coteau
J'entends chanter les moineaux de Cythère.
Virgile aux pieds d'Euterpe et des saisons,
Le front couvert de vos roses lyriques,
Présente aux Dieux ces belles Géorgiques
Que votre Muse unit à nos chansons.

O mont sacré ! ton heureuse fontaine
Méloit ses eaux à l'or du vieux Plutus,
La main des Dieux et celle de Mécène
Donnoient des prix aux travaux de Phébus,
Et jusqu'aux champs qu'arrose la Durance,
Le chalumeau des grossiers Troubadours
Etoit orné des fleurs de l'abondance.
Ce temps n'est plus, les vents de l'indigence
Ont décidé les Chantres de nos jours.
La faim habite avec eux le Parnasse,
Et les talents de Catulle et d'Horace
Sont mis aux fers sous des Dieux rigoureux. (a)
O Rois vainqueurs ! ô bourreaux de la terre !
Pour égorger les mortels malheureux,
Vos mains de sang dans les champs de la guerre
Aux meurtriers présentent des honneurs ;
Sur les endroits où tombe le tonnerre,
Le Ciel jamais fait-il naître des fleurs.
Par des bienfaits méritez nos hommages ;

(a) Loin de récompenser les talents en France, sous le prétexte d'une Religion dont on se moque, on jette les Poètes dans les Galbanons de Bicêtre avec les scélérats qui ont mérité le dernier supplice.

Nos chants divins peindront aux yeux des âges,
 La paix, l'amour et les dons généreux
 Dont l'Eternel embellit ses images.

En quinze cent, sur ce mont périlleux,
 Vivoit, dit-on, un Poète fameux ;
 Sans-pain était le nom du malheureux.
 L'affreuse faim dans ses mains désolantes
 Avoit détruit son robuste embonpoint.
 Saturne avoit de ses ailes pesantes
 Frotté trente ans son aride pourpoint.
 Le dernier siècle avoit fait sa culotte ;
 Son caudebec étoit une anecdote
 Des jours naissants du bon vieux Roi Guillot
 Trente-deux trous sur ce feutre gothique,
 Très-bien comptés, formoient l'époque antique
 D'autant de Rois fameux dans l'Yvetot. (b)

Pour son bonheur, ce célèbre lyrique
 Très-peu croyoit à la foi Catholique,
 Et doutoit fort du bon enfant Jésus ;
 Sa sainte Mère à sa muse critique
 Servoit souvent à faire maint rébus :
 Le Dieu des vers fut toujours incrédule ;
 Perse, Térence et Plaute, sans scrupule,
 Ont persifflé les Dieux du temps passé :
 Si Dieu mourut, comme Rome l'assure,
 Si sous Tibère il souffrit la torture,
 Faut-il en rire ? ô rimeur insensé !
 Laissez en paix un pauvre trépassé.

(b) Yvetot, Bourg de France, aux Pays de Caux en Normandie,
 à deux lieues de Caudebec. Il a porté longtemps le titre de
 Royaume ; ce qui a occasionné beaucoup d'écritures et de dis-
 putes entre les Savants en US.

Un jour Sans-pain, il était près d'une heure,
Encor à jeun, sortit de sa demeure,
Et dans le temple où la chandelle étoit
Cherchant la rime entra d'un air distrait.
Là fixement il lorgne avec surprise
Quelques moments le sacré lampion :
Tel vers Horeb, à l'aspect d'un buisson
Toujours ardent, le farouche Moïse
Fut près d'une heure en admiration.

Sans-pain ayant bien parcouru l'Eglise,
Et se trouvant isolé dans ce lieu,
Tel que Fantin sur les pieds du bon Dieu,
Il s'empara de la sainte Chandelle :
Parbleu, dit-il, la trouvaille est fort belle,
Point n'ai d'argent, encore moins de crédit ;
Ce lampion pour composer la nuit
Me servira ; sous sa sainte lumière,
Mes vers plus doux, plus coulants et moins froids
Eclateront comme le feu Grégeois.
Dans un réduit voisin d'une gouttière,
Où se tenoit le synode des chats,
Il emporta la Chandelle d'Arras.

Le vol bientôt se répand dans la Ville,
Le Magistrat, le Bourgeois imbécille
Sur ce sujet bavardent sans esprit.
Arras, privé du sacré phénomène,
Est agité ; Monseigneur est contrit,
Tout est en pleurs ; l'enlèvement d'Hélène
Anciennement ne fit pas tant de bruit.
On cherche, on furte, on accuse, on raisonne,
Pour le trouver chaque prêtre se donne

Du mouvement ; on découvre à la fin
 Le luminaire au grenier de Sans-pain,
 On le reprend ; et pour venger l'injure
 Faite, dit-on, au Dieu de la Nature.
 L'Auteur saisi par dix Hallebardiers,
 N'habite plus qu'une maison obscure ;
 Car dans ce temps l'on brûloit les sorciers,
 Et maintenant les gens qui savent lire. (c)

O Roi David ! dont la divine lyre
 Chanta Sion, la V.... et les cieux ;
 De ces accords qui charmoient les Hébreux,
 Et que Jérôme a mis en mauvais style (d),
 Viens seconder les transports d'une Ville ;
 Pour retrouver le sacré lampion
 Arras va faire une procession.

Sous l'étendard de la Vierge Marie,
 Du carnaval la troupe réunie.
 Au haut d'un bois fiché par trois grands clous,
 Pliant la tête et courbant les genoux,

(c) Peu s'en est fallu que M. l'Archevêque de Paris, le Daim et consorts n'ayent fait brûler Jean-Jacques Rousseau pour avoir fait imprimer en Hollande, avec la permission des Etats-Généraux, un très bon Livre. Quel droit avoit le Parlement et le côté du Greffe pour punir, flétrir un étranger, un protestant ! Le Parlement ne pouvoit avoir que la raison du pistolet du même Jean-Jacques. C'est manquer à la Nature et à Dieu même, que de punir un homme pour ses sentiments. C'est une bêtise dont notre siècle des lumières n'est pas encore corrigé.

(d) Saint Jérôme a traduit fort mal l'écriture Sainte : il n'avoit point assez de talent et de connoissance, dit Scaliger, pour entreprendre cette besogne avec succès.

Premièrement venoit l'Être suprême.
Un Capucin, aux yeux creux, au teint blême,
Modestement portoit le sacré bois.
Une Catin, à côté de la croix,
De Magdelaine offroit la tendre image ;
Tettons flamands remplissoient son corsage,
Sa belle gorge et son regard frippon
Faisoient honneur à la procession.

Le bon Larron et son vilain confrère,
L'un figuré par un tailleur austère,
Et le méchant par un dur Procureur,
Venoient ensuite en louant le Seigneur.
Pompeusement arrangé sur deux lignes,
Venoit le corps des capucins indignes ;
Barbe de chèvre entoure leur menton,
Leur crâne ignoble est sous un capuchon,
Ce long tuyau leur tombe sur l'échine ;
A leur côté pend un lâche cordon.
Fils de François ! vénérable vermine,
De vos beautés vous charmez les passants ;
L'éclat du jour, le feu des diamants,
La pourpre, l'or, la douceur de l'hermine,
N'égalent point vos pompeux vêtements. (e)

Du vieil Elie arrivoient les enfants ;
Leur froc épais de leur chaude cuisine
Sentoit encor la fumée et l'odeur ;

(e) A croire les Capucins, il n'y a rien dans le ciel et sur la terre de comparable à la beauté de leur habit. Ces moines, les plus ignorants et les plus orgueilleux de l'Eglise, se disent tous de condition, ou la plupart d'entre eux ont été Capitaines de Cavalerie ou de Dragons.

En vieux plain-chant ils célébroient en chœur
Du Mont-Carmel les beautés éternelles.
Vingt Cordeliers, les yeux sur les pucelles,
Pour s'exciter à la componction,
Dessous leur froc avec dévotion,
De temps en temps soulevoient leurs chandelles.
Trente porcs gras vêtus en Jacobins,
Faisoient jouer le grelot du rosaire.
Fiers d'être sots, trente Génovésains
Se pavanoient en lisant leur bréviaire ;
A leur côté brilloient les Théâtins,
Les Récolets, les Pères Augustins ;
De saint Bruno les Moines solitaires
Venoient ensuite ; ils portoient les mystères,
Les instruments dont à la passion
S'étoient servis les Romains téméraires,
Pour tourmenter le Maître de Sion.

D'un gros Abbé la douce chambrière
Portoit le coq qui chanta pour saint Pierre,
Quand, chez Caïphe, assis au coin du feu,
Il renia correctement son Dieu.
La prébendée étoit une matoise,
Dévote au Ciel et robuste en amour ;
Pour son plaisir elle auroit dans un jour
Fort bien porté les coqs de sa paroisse.
Hector, valet d'un Chanoine joueur,
Tenoit les dez, avec quoi du Seigneur,
Vadeboncœur, Sansquartier, la Tulipe
Avoient joué certaine vieille nippe.
Le bon Jésus, pour un grand Souverain,
Étoit fort pauvre ; et comme Auteur fort maigre,
Il ne portoit qu'un habit d'écrivain.

Dans un flacon un gros Bénédictin
Tenoit le fiel, un Chartreux le vinaigre,
Le fier Chaumeix représentoit Judas,
Maltre Fréron le voleur Barrabas ;
Et puis venoit Saint Denis, Sainte Jeanne,
Qui par Chandos fut troussée autrefois,
Et dont l'honneur amoureux et profane
Fut conservé, nous dit-on, douze mois,
Pour le livrer le treizième à son âne.
Très bien monté sur un cheval de bois,
Venoit Saint George, après lui Saint François,
Le sacré cœur, sœur Marie à la Coque,
Saint Augustin lisant le Soliloque :
Saint Inigo le plus bête d'entre-eux,
Quoique chassé du Ciel et de la France,
Vouloit encor prouver son innocence
En rajustant son cas dur et honteux.

Le crâne orné d'un soufflet, nommé mitre,
Venoit Lambert suivi de son Chapitre ;
A ses côtés avec dévotion
Jérôme et Jean jouoient du violon.
Le Magistrat escortoit la Comtesse,
Qui de l'Artois étoit alors maltresse ;
C'étoit Mehaut, dont la douce équité
Paisiblement gouvernoit la Cité ;
Son sceptre heureux est le sceptre d'Astrée,
Et ses vertus celles du temps de Rhée ;
Sur ses genoux le bonheur est assis,
De ses bienfaits il orne son pays.
Pour seconder l'Artésien fidèle,
Mehaut portoit la divine Chandelle.
L'éclat des Cieux n'égale pas son teint,

En la voyant on connoit la tendresse ;
Le sage même, aux charmes de son sein,
Sent qu'il est homme, et chérit sa faiblesse,

Louant le Ciel et bénissant l'amour,
Le carnaval au temple est de retour ;
Des belles mains de la jeune Princesse
Lambert reprend l'auguste lampion,
Et donne avec la bénédiction.





CHANT XVI

Fin tragique d'Aline et de Sans-pain.



POUR varier le récit et les charmes
D'un long Poème, il y faut des malheurs :
Sur les Héros, on dit que les beaux cœurs
Ont du plaisir à répandre des larmes.
A mes accents, lecteurs, mêlez vos pleurs,
Sur la douleur je vais monter ma lyre

Aux champs du Tibre où l'Aigle des Césars,
Les Dieux du goût, des vers et des beaux Arts,
De Rome ancienne éternisoient l'Empire,
S'élève un Temple habité par l'orgueil.
D'un vieux Mouphti qui ne voit que d'un œil

Les biens du Ciel, de deux ceux de la terre,
Dans la nacelle où jadis Simon Pierre
Mangeoit son pain trempé de ses sueurs,
La main plaça le faste et les grandeurs.
Comme aux Tarquins l'orgueil lui fit un trône;
L'ambition d'une triple couronne
Vint elle-même orner ses cheveux gris :
Mars en ses mains remit un cimenterre,
Le vieux Caron les clefs du Paradis ;
Le Dieu Momus lui donna pour tonnerre,
Des vieux canons et des papiers moisis.

De tous nos biens ce Roi mange la dixme,
Pour s'enrichir il taxe chaque crime,
Pour un écu Sodome a son pardon ;
Au temps passé Dieu n'étoit point si bon.
Le Pape aussi, ma foi ! n'étoit pas tendre.
Lisez l'histoire, il fut fatal aux grands,
Sous de sots Rois il osoit entreprendre
De les braver ; le Pape a des talents.
Pour étouffer les palmes du génie,
Il eut jadis la barbare industrie
D'imaginer un Tribunal affreux,
Où, dans les fers, l'innocence et le vice
Sont confondus par des arrêts honteux.
L'art criminel d'égarer la justice
Est le savoir de l'Inquisition ;
L'âme des sots, la superstition,
Les yeux bandés, y conduit au supplice
Le tendre Amour, Galilée et les vers.

L'Artois alors avoit son saint Office,
Pour les savants des échafauds divers.

Un Jacobin enfant du saint Rosaire,
Prêtre ignorant, dévot et sanguinaire,
Par le Mouphti de ce Sénat nouveau,
Etoit nommé le juge et le bourreau.

Sans-pain bientôt parut en sa présence :
Frère, dit-il, quel métier faites-vous ?
De l'écriture avez-vous connoissance ?
A Saint Thomas croyez-vous comme nous ?
Des sept Docteurs ce bœuf est l'angélique ;
Vers l'Italie en style académique,
Un Crucifix lui fit des compliments ;
Dans ce temps-là les Crucifix aux gens
Parloient, dit-on, comme avec leurs semblables...
Mais vous riez... ce ne sont point des fables...
Mais par hasard auriez-vous des talents ?
J'ai, Monseigneur, de l'esprit comme un rêve,
De la raison comme on n'en trouve point,
Et de lecture un énorme embonpoint,
Me rend habile ; au printemps quand la fève
Pousse sa fleur, je pétille d'esprit,
Je fais des vers et des bouquets aux filles ;
Dans mes chansons je mets force chevilles,
Maints hiatus, je mets tout à profit...
Oh ! mon cher frère, abandonnez Horace,
Laissez Nason ; attentif à la grâce,
Suivez l'Eglise, adorez ses avis,
Allez *pian*, et marchez sur la trace
Du bon Jesus qui rendit efficace
L'écrit divin du Moine d'Akempis.
Ah ! Monseigneur, répondit le Poète,
Sur ce sujet ayez l'âme bien nette,
Du bon Jesus j'ai suivi le sentier.

le pœuf de
Julien
l'écriture
75 années + la

Du bon Jesus !

Le fils de Dieu naquit sur le fumier,
Moi, Monseigneur, je naquis sur la paille.
A sa naissance on fit mainte rimaille,
On entendit les bergers du hameau
Sur le haut-bois chanter l'enfant nouveau ;
Aussi chez nous mon gros parrain Grégoire
Fit sans esprit un beau cantique à boire.
Le bon Jesus ne voyoit que des gueux,
Des Publicains, des Scribes, des Lépreux,
Matthieu, Judas et la femme adultère,
Et Marthe encor qui tenoit un bouchon,
Sa jeune sœur, la belle Madelon,
Fille à croquer, d'un pliant caractère,
Qui chaque jour épiçoit dans Sion
Lévi, Juda, Neptali, Zabulon,
Et qui donna ses faveurs à son frère :
Il en mourut, non en dernier ressort ;
Pour le guérir à l'ombre du mystère,
On fit courir le bruit qu'il étoit mort.
Or de Jesus bien j'imitai la vie,
J'ai vu longtemps mauvaise compagnie,
Maitre Fréron, des Grecs, des Procureurs,
Des Hollandois, des Moines, des Rimeurs.
Le bon Jesus fut trahi par un traître,
Par mes amis je fus trahi vingt fois :
Notre Seigneur fut jugé par un Prêtre :
De cet état, Monseigneur, est, je crois.
En tout, voyez, j'ai copié mon maitre ;
Il fut pendu, je le serai peut-être.
Il descendit au séjour des Démons,
Pas trop n'y crois non plus qu'à vos sermons,
Mais tant-y-a, si, pour punir nos crimes,
Notre Dieu bon a creusé ces abymes,

Ainsi que lui, certes j'y descendrai ;
Il en sortit, pour moi j'y resterai ;
Car il faut bien se fixer dans la vie,
De trop de maux l'inconstance est suivie.

A ce discours, le grand Inquisiteur
Frappa du pied, s'écria : Quel blasphème !
Jamais le Ciel ouit il telle horreur ?
Sans-pain, Messieurs, se condamne lui-même ;
Un vil mortel copier le Seigneur !
Gardes, menez ce coquin au supplice ;
Qu'il satisfasse au vœu de la justice,
Et que son corps consumé par le feu
Soit un encens flatteur au nez de Dieu.

L'ordre donné, les gens du saint Office
Vers le bûcher conduisent notre Auteur.
Deux Capucins, objets dignes d'horreur,
L'accompagnoient, et sans intelligence
De l'Eternel lui vantoient la Clémence,
L'honneur des Saints ; et dans leurs pots-pourris
Grand bien disoient du bénoit Paradis :
Vous souperez ce soir avec les Anges,
De vos deux yeux vous verrez le Seigneur,
Vous chanterez ses sublimes louanges :
Tel que Zadig, dans un plain-chant flatteur,
Avec les Saints vous redirez en chœur :
Jesus est bon, son mérite est extrême,
Autour de lui que je vois de grandeur !
Qu'il est divin ! Ah ! combien Monseigneur,
En Paradis, est content de lui-même !

Sans-pain orné d'un triste vêtement,
Les yeux baissés, cheminoit lentement

Vers le bûcher suivi du saint Office ;
Pour s'amuser, dans ses mains il branloit
Un Crucifix, secourable hochet,
Qu'on donne aux gens que l'on mène au supplice,
Et qu'un voleur porte jusqu'au gibet,
Pour honorer l'Eternel et l'Eglise.

Toi, qui chantas le fils du vieil Anchise,
Peintre élégant des malheurs d'Ilion,
Viens me prêter ces cyprès dont Carthage
Vit décorer le tombeau de Didon ;
Viens : s'il est vrai que le sombre rivage
Troubla son onde au bruit de tes accords,
Inspire-moi ton sublime langage,
Un même objet doit effrayer les morts.

Aline accourt, une pâle tristesse
De son beau teint efface les couleurs ;
Sans-pain la voit, Aline est sa maltresse,
Le désespoir a confondu leurs pleurs.
Le tendre instinct sur l'autel de l'enfance
Avoit reçu leurs innocents soupirs,
Depuis cinq ans les feux de la constance
Brûloient leurs cœurs, éclairaient leurs plaisirs.

Aline est belle, et Psyché l'est moins qu'elle ;
Chaque printemps, une grâce nouvelle
Arondissoit sous les doigts de l'Amour
De son beau sein l'agréable contour :
Phriné jamais au fier Aréopage
N'offrit un sein paré d'autant de fleurs ;
Gorge d'Aline, on trouve ton image,
Et ta beauté peintes dans tous les cœurs.

Les yeux remplis d'amour et de vengeance,
Vers les soldats la jeune Aline avance.
Un fer pesant armoit sa foible main :
Tigres, dit-elle, affamés de carnage,
Assouvissez votre brutale rage ;
Prenez ce glaive, enfoncez-le en mon sein !
C'est dans mon sang qu'il faut laver l'outrage
Que la Chandelle a reçu de Sans-pain ;
Ce n'est pas lui, c'est moi qui fis le crime :
De mes appas son cœur fut la victime ;
Il m'adoroit, ce malheureux amour
Cause sa perte et la mienne en ce jour.

Près de ces bois où l'Aurore fidelle,
Chaque matin, dans un char de vermeil,
Ouvre les Cieux aux coursiers du Soleil,
Je vis Sans-pain ; d'une flûte nouvelle
Il essayoit les agréables sons ;
Auprès de lui j'amenai mes moutons,
Il me jura sur la lyre immortelle
De ne porter d'autres fers que les miens ;
A nos serments l'Amour mêla les siens.
Mon sein couvert de ses baisers de flamme,
Mes tendres bras ouverts à ses désirs,
La volupté, l'ivresse et les plaisirs,
De leurs bienfaits environnoient son âme.
Tant de bonheur égara sa raison ;
Pour me chanter, dans sa folie extrême,
Il démeubloit l'Olympe et l'horison ;
Junon, Vénus, l'astre du jour lui-même,
N'avoient l'éclat dont il ornoit mes yeux :
Les Dieux, Aline, ont peint sur ton visage
Et mon amour et la beauté des Cieux ;

Mon tendre cœur, pour garder ton image,
S'il le falloit, renonceroit aux Dieux.
A ces accents connoissez la folie.
Son crime, hélas ! n'étoit point dans son cœur,
Sa foible tête a causé son malheur.
Sauvez mes jours en lui sauvant la vie ;
A vos bienfaits je devrai ce bonheur.

Tes yeux, Aline, ô pouvoir invincible !
Changent les cœurs des farouches soldats ;
L'humanité, pour se rendre sensible,
Avoit besoin de tes puissants appas ;
A ton aspect, ou plutôt à tes charmes,
Trente guerriers ont vu tomber leurs armes,
Et ton amant s'échappoit de leurs bras ;
Quand tout-à-coup un prêtre sanguinaire,
L'Inquisiteur, d'un regard menaçant,
Vint aux soldats inspirer sa colère :
Foibles Chrétiens, lourds enfants de la terre !
Vous reculez?... craignez le Dieu vivant.
Quoi ! les attraits d'une foible bergère
Ont pu toucher vos indomptables cœurs ?
Vos sens durcis aux horreurs de la guerre
Sont agités, vous répandez des pleurs ?
A votre foi Dieu remet sa vengeance ;
Vous le craignez, vous n'osez le servir !
Oubliez-vous ce que peut sa puissance ?
Lâches, tremblez ! ce Dieu va vous punir.

A ce discours, la troupe sanguinaire
Sent ranimer sa première valeur ;
Ainsi jadis écumant de colère,

Dans le désert, Moïse avec fureur
Encourageoit le barbare Lévite :
Tel dans les champs des enfants d'Israël,
On vit encor le prêtre Samuël,
La hache en main, d'un bras ferme et cruel,
Trancher les jours d'un Prince Amalécite.

De son amante on arrache Sans-pain.
En sa faveur, aimable Aline, en vain
Tu fais parler tes pleurs et ta foiblesse.
Sur le bûcher un soldat inhumain
Vient d'attacher l'objet de ta tendresse...
Arrête, monstre... ah ! comment ! un amant !...
Aline, ô Ciel ! Aline en ce moment
Sur le bûcher subitement s'élançe :
Sans-pain, connois l'amour et la constance,
Bénis le Ciel, ta flamme et le destin,
Aline vient expirer sur ton sein ;
Ouvre ton âme à ses douces caresses.
Bravons la mort dans les bras de l'Amour,
Son fer tranchant peut nous ôter le jour ;
Mais nos deux cœurs sont les seules richesses
Que sa fureur ne puisse nous ravir ;
Mourons, amants, puisqu'il nous faut mourir.
Ce feu, ce bois, ce funèbre appareil
Ne peut troubler l'âme égale du Sage,
La fièvre mort n'est pour nous qu'un sommeil
Dont notre vie a commencé l'image.
Que nos soupirs dans ces derniers moments...

Déjà la flamme entoure nos amants ;
Le jour s'éteint, l'astre de la lumière
Vers l'Orient recule épouvanté.

L'onde en tremblant s'éloigne de la terre,
Le froid Nord-Est de son sein redouté
Laisse échapper les enfants d'Orythie :
Ainsi jadis jouant la tragédie
Devant Jacob, sur le mont Golgota,
Le premier né des enfants de Marie,
Du Saint-Esprit et du vieux Jéhova,
Vit le soleil se couvrir de nuages,
Du sein de l'arche éclater les orages,
Et Lachésis déchirer de sa main
Le voile épais qui couvroit le lieu saint.





CHANT XVII

*Amours honnêtes de Jean Tirefort ; naissance
du Curé de Lambre.*

BRÈS de ces champs que la Scarpe environne,
Vers ces côteaux où Cérès et Pomone
Vont moissonner ces fruits délicieux
Qu'on voit mûrir sur le sein de l'Automne,
Est un Village antique et cher aux Dieux.
Lambre est sonnom : (a) sous ces tranquilles
[cieux.
Un Brabançon, la fleur de sa Province,
Vivoit alors, c'étoit un Cordonnier ;
Mons Tirefort étoit le nom du Prince ;

(a) Lambre, Village du diocèse d'Arras, où étoit anciennement le Château des Rois de la première Race.

Ce nom brillant alloit à son métier.
Or, le Héros, talent qui n'est point mince,
Adroitement relevoit un quartier,
Poissoit son fil, affiloit l'alumelle,
D'un bras nerveux polissoit la semelle,
Et mieux qu'un Ange il faisoit un soulier.

Près du château, sous un vieux toit gothique.
S'élève un Louvre au travail consacré ;
L'ordre Toscan, l'ornement Ionique
Ne chargent point cette demeure antique :
Un mur obscur de vingt bottes baré,
Soutient sans faste une sombre boutique.
Là Tirefort, l'honneur de la manique ,
Sur un tréteau juché sur trois bâtons,
Dressa son trône, où donnant audience,
Comtes, Seigneurs, Marquis, riches Barons,
D'un air soumis lui montraient les talons.
Terrible et ferme étoit sa contenance ;
Son bras armé d'un acier menaçant,
Auroit bravé, sous les yeux du Divan,
Le Grand Visir et les fiers Janissaires.
Henri, d'Estrées et Monsieur Ferdinand,
Et les Anglois, ces braves Insulaires,
Pas ne manioient le tranchet comme lui,
Son tire-pied étoit son seul appui.
Des Rois fameux il ne craignoit la chute,
Cent fois son trône auroit fait la culbute,
Jean le pouvoit redresser à l'instant ;
Quel Souverain en pourroit faire autant !

Pour égayer les soucis du ménage,
Mons Tirefort avoit à son usage

Fille à croquer, et faite pour l'amour.
Si la Bergère étoit sans pucelage
Ce n'étoit rien, elle avoit en retour
Deux yeux frippons, un séduisant corsage,
Un jupon court, il n'étoit pas pesant,
Fort se vêtir quand on fait son ouvrage,
On le sent bien, c'est trop embarrassant,

Loin de l'ennui qui tourmente le sage,
Jean fêtoit Anne en tout bien, tout honneur.
Dans ses amours le Sire eut du malheur ;
Car sa moitié, vicieuse Mègère,
Sur certain point étoit un peu sévère.
Fort sur sa bouche elle aimoit le devoir :
Jean la trichoit, alors il falloit voir
Comme on crioit : Mon ami, disoit-elle,
Vous l'avez drôle, et vous ratez souvent :
Tel que le chien de feu Jean de Nivelles,
Vous me fuyez quand mon cœur vous appelle.
Quel sacrilège ! ô mon Dieu, quel tourment !
Pourquoi porter le pain du Sacrement
Hors de chez nous ; j'ai payé le Notaire ;
Un maudit jour, Monsieur notre Vicaire,
Pour quatre francs joints à deux escalins, (b)
A fait, je crois, en nous serrant les mains,
Un nœud coulant qui m'a traduite en femme.
Le Ciel le sait ; cent fois au fond de l'âme
J'ai bien maudit les quatre mots latins
Dont le Vicaire embarrassa ma flamme.
Ah ! cher ami, pour Dieu, corrigez-vous,

(b) Dans le Pays d'Artois et dans le plat-pays des *patards*, on compte encore par escalins.

Quel chien de train ! hélas, si les époux
 Vivoient ainsi, femmes fort mal à l'aise
 Verroient le jeûne affamer leur maison,
 Un Cordonnier vit-il à la françoise ?
 Etes-vous fait pour être un greluchon ?
 Abandonnez, et Perrette et Fanchon.
 Ne souillez plus la candeur de ma couche :
 Vous connoissez la légende et la loi,
 Pas ne devez chommer d'autre que moi !
 Si dans mon temps mon âme peu farouche
 Vous captiva par ses tendres faveurs,
 Faut-il sitôt oublier ces douceurs !
 Il m'en souvient, quand j'étois vertueuse...
 Je n'osai point... Je suis trop scrupuleuse...
 Ah ! sur ton front prends garde, on pourroit bien...
Est-il bien vrai que Jeanne ne fit rien ?

Jean Tirefort n'écoutoit point sa femme ;
 Près de l'objet qui captivoit son âme
 Soudain alloit oublier sa chanson.
 Hélas ! comment aux pieds d'une maîtresse
 Se souvenir d'un ennuyeux sermon ?
 Laissons en paix respirer la foiblesse,
 Nos jours trop courts ont besoin des plaisirs ;
 Dans notre cœur le sentiment sans cesse
 Parle tout haut par la voix des désirs ;
 Si de ses cris la sagesse murmure,
 Sans l'écouter, rions de son erreur.
 Le tendre Amour, l'instinct de la Nature,
 Dit Tirefort, est la loi de mon cœur.

O champs des airs ! écartez vos nuages ;
 Brillante Aurore ! enflammez l'horizon ;

Enfants bourrus du vieux Septentrion,
Tremblant Norwège, et rapide Aquilon,
Fuyez, volez sur l'aile des orages,
Allez régner sur les glaces du Nord,
Le tendre Amour paroît sur nos rivages ;
Son char doré descend chez Tirefort.
Les Alcyons soudain vont reparoître,
Le gai Printemps à sa voix va renaitre,
Flore et Zéphyr sont déjà de retour.
Fils de Latone ! ô Dieu brillant du jour !
Echauffe-toi des regards de ton maître,
Et rends aux fleurs la chaleur de l'Amour,

Entre les bras de la fringante Annette,
Couvert des lis qui couronnent Paphos,
Jean, l'heureux Jean d'une ardeur satisfaite,
Goûtoit en paix l'agréable repos.
Sur le sein blanc où son âme respire,
Son front galant ne rougit point d'aimer ;
Quand pour Annette un Dieu même soupire.
Qui rougiroit de se laisser charmer ?
Tendre union, tes plaisirs ont leur source
Dans les beaux nœuds dont les cœurs sont épris.
Belle et sensible, Aréthuse, en sa course,
Contemple encor ces nœuds toujours chéris ;
Un Dieu la fuit, triomphe et l'environne,
L'aimable Alphée est vainqueur de ses sens ;
Et l'urne enfin que l'amante couronne,
Est l'heureux prix qui flatte les amants.
O tendre Amour ! d'une chaîne éternelle
Attache Annette au sort de l'heureux Jean.
Dieu des pavots, qui sommeilles près d'elle,
N'offre à son cœur qu'un songe séduisant ;

Et toi, plaisir, sous ton alle immortelle
 Aux yeux jaloux cache son sein brûlant.
 Annette craint une épouse cruelle,
 Jean craint d'ouïr un reproche éclatant ;
 A ses regards dérobe son amante,
 A ses désirs voile l'heureux amant.

En cultivant les champs de l'innocence,
 Tous les neuf mois l'on recueille des fruits.
 Jean fut heureux : sa terre eut de la chance.
 Au terme fixe Anne accoucha d'un fils.
 Un Magister éleva son enfance :
 Un Cordelier se chargea de ses mœurs ;
 Entre les mains de ces cultivateurs
 Il fut savant comme on l'est dans la Flandre,
 En latin plat un savant érudit ; (c)
 Très bien soutint même sans les entendre
 Thèses, logique, arguments sans esprit.
 Tant de savoir étonna son village ;
 Dans son Pays on s'étonne de rien :
 Qui sait bien boire, y passe pour un Sage ;
 Qui paye à boire, est un homme de bien.
 Quand on est bon, on n'est point difficile.
 Or donc Jeannot furieusement habile,
 Sachant signer, connoissant ses deux mains,
 Eut des amis et des patrons fort bêtes :
 Car les Flamands sont tous de bons humains.
 Dans Lambre alors étoient deux fortes têtes ;
 L'une, dit-on, en propre appartenoit
 A Pénillon, le Greffier de l'endroit.

(c) Il étudia dans la pitoyable Université de Douay, où les Docteurs sont plus sots, plus ignorants et plus vains que dans les autres Académies du Royaume.

Homme savant, il ne savoit point lire ;
Et cependant quand il falloit écrire,
Signer son nom, il faisoit une croix.
L'autre cervelle appartenoit, je crois...
M'en souvient-il... au Bailli du village,
Georges Bondon, ladre, chiche et vilain,
Au demeurant très-grave personnage,
Quand il chantoit le Dimanche au lutrin.
Par leurs moyens Jeannot obtint la Cure
De son village ; une belle figure
Parloit pour lui, cela parle souvent.
De cet objet femme est toujours éprise,
Et rarement d'un mérite éclatant.

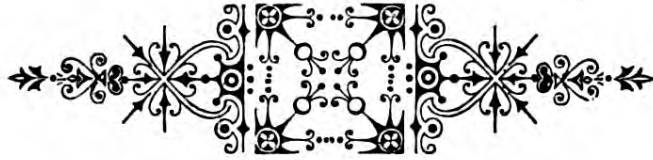
De son métier notre Curé content,
Comme il pouvoit gouvernoit son Eglise,
Préchoit fort mal, quoique de tout son mieux.
Point ne pensoit à conquérir les âmes ;
Mais pour la dixme il étoit scrupuleux,
Il la prenoit sur le lin, sur les œufs,
Sur les moutons, et surtout sur les femmes.
On en comptoit jusqu'à quinze au Curé,
Encor d'amour étoit-il dévoré.
Que voulez-vous ? la chair nous est contraire.
Son aiguillon dans un célibataire,
Est violent, il faut purger ses reins.
Dans les Couvents j'ai connu bien des Saints
Ceints de cordon, vêtus du scapulaire,
Avoir encor bien des démangeaisons.
Hélas ! bon Dieu ! la chair a des raisons
Et des besoins ; à la vertu sévère...
Mieux conviendrait plus souvent de se taire.
Que de troubler les plaisirs d'un pécheur.

Dans son logis le tranquille Pasteur
 Choyoit encore une beauté naissante :
 C'étoit Lison ; Lison étoit servante
 Pour la parade, et le jour seulement ;
 Mais pour la nuit, Lison étoit maltresse.
 Son front paré des fleurs de la tendresse,
 Embellissoit un minois séduisant :
 Dans son air tendre on voyoit la finesse,
 Ses yeux lançoient les rayons du plaisir,
 Sur son beau sein voltigeoit le désir ;
 Un pied mignon, une jambe élégante,
 Un teint, un front, une main caressante,
 Des reins puissants, et deux globes unis :
 Voilà mes Dieux ! voilà mon Saint Denis !
 Eût dit Arnaud, en voyant son derrière ;
 Jadis Manon, la chaste chambrière
 D'un Rôtisseur, avoit le cul fort beau : (d)
 Paris connoit le Cantique nouveau
 Dont Baculard honora les deux fesses.

Belle Lison, gémis de tes appas,
 Ton fier amant méprise tes caresses,
 Un autre objet va voler dans ses bras,
 Le Ciel cruel... la Chandelle d'Arras...
 Le tendre Amour... Javotte... une pécore...
 Arrête, Muse, attendons que l'Aurore
 Dans nos Vergers sur le beau sein de Flore
 Ait réveillé les Zéphyr endormis ;
 C'est le matin que Phébus voit éclore,
 Avec les fleurs, les Amours et les ris.

(d) Tout Paris connoit la belle Eptre de M. Arnaud au joli
 cul de Manon, où l'on trouve ces beaux Vers :

*Ce cul divin, ce cul vainqueur,
 Il a des autels dans mon cœur.*



CHANT XVIII

*Le Diable va trouver Javotte. Le Curé Jeannot
fait voir à Javotte la Chandelle d'Arras.*



N pucelage est un grand avantage,
Ce joli bien est un présent des Cieux ;
Pour le détruire il fut fait par les Dieux :
Un sot le garde, il leur en fait hommage ;
Le sot a tort : Amour, je fus plus sage,
Dans mes beaux jours j'ai cueilli cette
[fleur.
Toi, qui régnas trop longtemps sur mon
[cœur,

Te souvient-il, inconstante Glicère,
Quand vers la Loire unissant nos désirs,
Ton sein couvert de rose et de fougère,
Vint sur le mien répandre les plaisirs.

Moment heureux ! que tu m'es cher encore !
Le jour tomboit, au fond de ce jardin,
Près d'un ruisseau, sous ce beau Sycomore,
S'il m'en souvient, je pense que l'Aurore
Nous eût surpris encor le lendemain ;
Mais par malheur c'étoit un jour de fête,
Lise à Colin avoit promis ce jour ;
L'heureux berger vint chercher sa conquête,
L'Amour, hélas ! fit du tort à l'amour.

Depuis six mois, grâce à la Providence,
Qui donne encore bon exemple aux méchants,
Dans Lambre étoit un trésor d'innocence ;
C'étoit Javotte, elle avoit quatorze ans.
Quelle saison ! un trésor à cet âge
Fait grand plaisir, et je crois que le Sage
L'aimeroit mieux qu'un trésor de trente ans.
Mais en ce siècle où trouver des enfants ?
On grandit vite, et puis le pucelage
Grandit aussi : ne perdons pas le temps
A le chercher, cette fleur est si rare !
Anciennement on étoit fort avare,
On reculoit les désirs des amants.
Anciennement les gens étoient fort bêtes ;
Des bracelets, des cheveux et des fleurs
Aux amoureux tenoient lieu de conquêtes ;
Mais dans ce siècle en moissonnant les cœurs,
On est jaloux d'avoir les dépendances ;
Aux soins constants on doit des récompenses.
Le tendre amour est le Dieu des faveurs.

Javotte donc étoit une pécore ;
Peur de le perdre, elle tenoit encore

De ses deux mains son gentil sérieux,
Et de l'endroit n'osoit lever les yeux.
A quatorze ans une fillette sage,
Comme un bijou, garde son pucelage.
S'il étoit pris, on croiroit tout perdu ;
Ah ! qu'on est sot avec de la vertu !

De la Terreur cette jeune innocente
Étoit la fille, et chez Barbe sa tante,
Depuis six mois, Javotte demeuroid.
Depuis ce temps, le Curé la trouvoit
Fort de son goût ; mais la tante cruelle
Dans son logis tellement la tenoit,
Qu'aucun amant n'osoit approcher d'elle.
Tel autrefois sous la garde fidelle
D'un vieux serpent, Colchos vit la Toison.
Barbe vingt fois valoit mieux qu'un Dragon,
Force n'est rien, mieux vaut l'expérience ;
Barbe jadis... je crois, vers les treize ans,
Avoit laissé ravir son innocence.
Moines, Soldats, Robins, Négociants,
Et tant d'abbés, Dieu seul en sait le nombre...

Jusqu'à quinze ans Javotte sans encombre
Sous l'œil de Barbe eût gardé son honneur,
Si Barbe avoit étouffé dans son cœur
Les mouvements d'un orgueil indocile.
Ingrate et fière aux bontés du Seigneur,
Dans les vertus de sa jeune pupille,
Point ne connut la main du Tout-Puissant.
De tant d'orgueil Dieu pour punir la tante
Permit au Diable ; (il lui permet souvent
De nous tenter, et le Diable nous tente.)

Il permit donc à l'Ange séducteur
 De s'escrimer avec la jeune nièce.
 Contre un Démon que peut une jeunesse ?
 Ma foi ! c'est trop, n'en déplaise au Seigneur,
 A quatorze ans donner au tentateur
 La liberté de perdre l'innocence ;
 Passe à l'amant, s'il aime avec constance ;
 On gagne un cœur en perdant une fleur.

Pour mieux tromper cette jeune innocente,
 Le Diable prit la livrée indigente,
 L'œil égaré, le minois d'un rimeur.
 Un justaucorps, dont la taille infidelle
 Prend aux mollets et commence à l'aisselle,
 De ses lambeaux couvroit un long pourpoint.
 Ce négligé, d'un pesant Bourguemestre
 Lui donnoit l'air, et l'épais embonpoint.
 Les nudités du Paradis terrestre
 D'une culotte ébrechée, où le jour
 Perçoit partout, étaloient leur misère.
 Un grand castor, dont le vaste contour
 Avoit jadis embelli Despautere,
 Ornoit son chef de ses derniers débris ;
 Ce feutre usé, collé sur ses sourcils,
 Donne à sa mine une fierté nouvelle.
 Le Diable ainsi va chez la jouvencelle,
 Hurlant les vers, soufflant comme le Kain,
 Très-gravement ce discours il lui tint :
 Réjouis-toi ! chante, belle Javotte !
 Ton père heureux, vainqueur de Nulsifrote,
 Va de ton nom illustrer la splendeur,
 Et de l'Artois relever la grandeur.
 Le temps n'est plus, où la brutale envie

De ses accords dérangeoit l'unisson,
Aux *raclements* de son dur violon
Le Ciel sensible a vu pleurer Marie.
Harpe d'Orphée ! ô lyre d'Amphion !
N'aspirez point à sa gloire éclatante.
Titon, en vain vous chantez votre amante ;
Rival des Dieux, heureux Endimion,
Ne vantez plus les faveurs de Diane.
Un feu plus pur, un myrthe moins profane,
Vont couronner le sauveur de l'Artois ;
La grâce parle, et Marie à sa voix
Vole à l'instant; dans les mains de ton père
Elle remet le flambeau salutaire
Qui doit sauver un peuple malheureux.
Quitte, Javotte, au plutôt cette couche,
Où le Zéphir dérobe sur ta bouche
Ces doux baisers que jalourent les Dieux ;
Hâte tes pas, et vole au Presbytère :
Un saint curé, le guide du pécheur,
T'expliquera ce glorieux Mystère,
Et sa chandelle échauffera ton cœur.

La jouvencelle en sursaut se réveille,
Brûlant déjà d'admirer la merveille
Dont le Démon vient de flatter ses sens,
Soudain s'habille. Une simple parure,
De douces fleurs, lui servent d'ornements ;
Sur son beau sein qu'embellit la Nature,
Où soupiroit l'Amour et le Printemps,
Sont deux boutons ; ces roses pour éclore
N'attendent point les caresses de Flore,
Les soins des Dieux, le souffle du Zéphyr ;
Un doux baiser, une main caressante,

Et les plaisirs les font épanouir.

A son Pasteur Javotte se présente.
Galant Jeannot, quel spectacle t'enchanté !
Enveloppé sous un large mouchoir
De lin très-fin, Javotte te fait voir
Un col de neige, une gorge d'albâtre ;
Un saint Antoine en serait idolâtre.
Si le Démon tentant jadis ce Saint,
Eût à ses yeux offert un si beau sein,
Le solitaire auroit fait des merveilles ;
Son froid pendant, malgré ses longues veilles,
Un jeune austère, eût clandestinement
Jusques au Ciel levé son front superbe :
Tel dans nos champs enseveli sous l'herbe,
A la chaleur s'éveille le serpent.

Ouvre, Jeannot, ton cœur à l'espérance,
Javotte vient t'offrir son innocence ;
Si tu pouvois par art ou par crédit,
La pourvoyer d'un peu d'intelligence,
Bien lui feroit... car elle est sans esprit...
L'esprit... l'esprit... est-ce l'esprit qu'on baise ?
Au demeurant fillette un peu niaise
En est plus propre aux mystères d'Amour.

Jeannot surpris, dit en voyant la belle,
Quoi c'est Javotte ! ô Ciel ! avant le jour !
Que voulez-vous ? parlez, gente pucelle ;
Mieux vous convient un jeune confesseur
Qu'un vieux barbon, froid et mélancolique,
Qui ne peut plus aider un tendre cœur ;
Sa main tremblante oncques, dit-on, n'applique
Bien comme il faut le baume évangelique :

Mais fiez-vous à ma robuste main,
Plus fermement que le Samaritain,
Je panserai votre fraîche blessure.
Foi de Pasteur, je suis sûr de la cure.
Dans mes fureurs je puis certainement
Huit à dix fois, ma chère, adroitement
A votre mal appliquer la compresse.

Hélas ! Monsieur, point ne viens à confesse ;
Bien vous savez, le bruit court dans Arras
Qu'un saint flambeau brûle, et ne s'éteint pas ;
Marie, on dit, l'a remis à mon père :
Je voudrais voir cet astre salutaire,
Le révéler, le baiser saintement.

Bonne pensée, oui, c'est Dieu sûrement
Qui vous la donne, et sa grâce, ma chère,
Avant de voir ce sacré luminaire,
Veut d'un mouchoir que l'on couvre vos yeux ;
Car l'Eternel contre deux curieux
Fit dans Eden éclater sa colère :
Rien ne verrez, mais vous sentirez bien.
Vite au plutôt mettez vous en prière,
Faites sur vous le signe du chrétien,
Invoquez Dieu, priez Monsieur saint Pierre,
Saint Guinolet, saint Jacques le Majeur.

Javotte prie, aussitôt le Pasteur
Prend le mouchoir dont la toile légère
Couvrait sa gorge, et lui bande les yeux.
Quel sein, grand Dieu ! ce beau sein dans les Cieux...
Longtemps Jeannot le contemple et l'admire,

Vingt fois sa main... vingt fois son cœur soupire,
A tant d'appas reste-t-on sans désir ?
Las d'admirer et pressé de jouir,
Sur un fauteuil Jeannot pousse Javotte,
Subtilement lui soulève la cotte.
Dieux qu'a-t-il vu ! que d'appas enchanteurs !
Sous un bosquet, d'où coule une fontaine,
Où chaque mois le doux printemps ramène,
Pour nos plaisirs, l'abondance et les fleurs,
Il voit un trou, le joli précipice !
Ce n'étoit point le trou de Saint Patrice,
C'en est un autre ; en ce moment pressant
Javotte, hélas ! à son corps défendant
Se laisse faire, avance la croupière,
Et par trois fois remuant la carnière,
Elle enfonça la chandelle d'Arras.

Saint Lampion ! s'écria la pucelle,
Vous me brûlez, que vous avez d'appas !
Divin Pasteur ! n'arrête point ton zèle,
Enfonce encor, si tu peux, la chandelle...
Oh ! je me pâme... ô séduisant plaisir !
Mon cœur s'en va... Jeannot... je vais mourir...

Six fois Jeannot de son fier luminaire
Fit à Javotte éprouver la colère,
Six fois la flamme alla jusqu'à son cœur
Du doux plaisir répandre la chaleur.

Jeannot fut las ; toujours le même ouvrage
Fatigue trop ; on nous dit que le sage,
L'instant d'après, s'endort sur le métier ;

Qui peut tenir ? sans doute un muletier.
Ces gens sont forts, rudes de corpulence ;
Mais cependant, sans le Ciel et les Saints,
En travaillant ils se romproient les reins ;
La foi fait tout, Dieu leur donne assistance,
Il en faut bien quelquefois au pécheur.

Javotte enfin retrouvant la lumière,
D'un air ému regarde son Pasteur,
Lui dit : Comment ton dévot luminaire
Est-il éteint ? quoi le plaisir trompeur
Abuse-t-il de ma foible croyance ?
Quoi, tu ne peux ? parle, l'intelligence
De ses rayons vient d'éclairer mes sens.
Ne saurois-tu rappeler ces instants...
Qu'est devenu la chaleur de ton zèle ?
Arras nous dit que la sainte chandelle
Brûle toujours ; et la tienne s'éteint !

Console-toi, Javotte, et viens demain,
Je te promets une fête nouvelle ;
On veut toujours, on ne peut pas toujours ;
Bonheur, plaisir, dans ce monde tout passe ;
Et ma chandelle est ainsi que la grâce ;
Elle a des temps pour choyer les amours ;
Mais, dame, encor elle a bien des vigiles,
Des quatre-temps, et des fêtes mobiles :
Toujours brûler et ne s'éteindre pas,
Est une fable, on la croit dans Arras.

Belle Zéphyre, ô toi ! que ma chandelle
Embellissoit dans les champs de Berlin ;

Toi ! que l'Amour unit à mon destin,
Et que mon cœur trouva toujours fidelle :
Reçois ces vers composés dans tes bras,
A tes faveurs ils doivent leur naissance ;
Viens leur prêter l'éclat de tes appas,
Et les orner du feu de ta constance.
Puisse ce feu, comme celui d'Arras,
Toujours brûler et ne s'éteindre pas !

FIN



Henry KISTEMAECKERS, éditeur, à Bruxelles.



Spécimen des gravures

Pour paraître vers le 1^{er} Mars 1881

CONTES GRIVOIS

RECUEIL DE

Contes, Histoires ou Poèmes galants

du dix-huitième siècle

CONTENANT

Parapilla. — Les Dévirgineurs — Vert-Vert.
— Mr Alphonse. — Les Trois Manières. —
Ce qui plaît aux Dames. — Les Cerises. —
Le Mal d'aventure. — Le Savetier, etc., etc.

Un fort joli volume d'amateur, tiré in-12 sur papier teinté mécanique, imprimé par les soins de la maison A. Lefèvre, illustré de têtes de pages, lettrines et culs de lampes, et enrichi de jolies vignettes de l'époque à mi-pages, gravées par DOMS.

N. B. Les vignettes seront tirées TYPOGRAPHIQUEMENT EN DOUBLE SUITE (rouge et noir).

Le prix de souscription à l'ouvrage complet est fixé à 5 francs; toutefois ce prix n'a rien de définitif et sera probablement augmenté une fois l'ouvrage en vente.

Il ne sera tiré que 500 exemplaires.

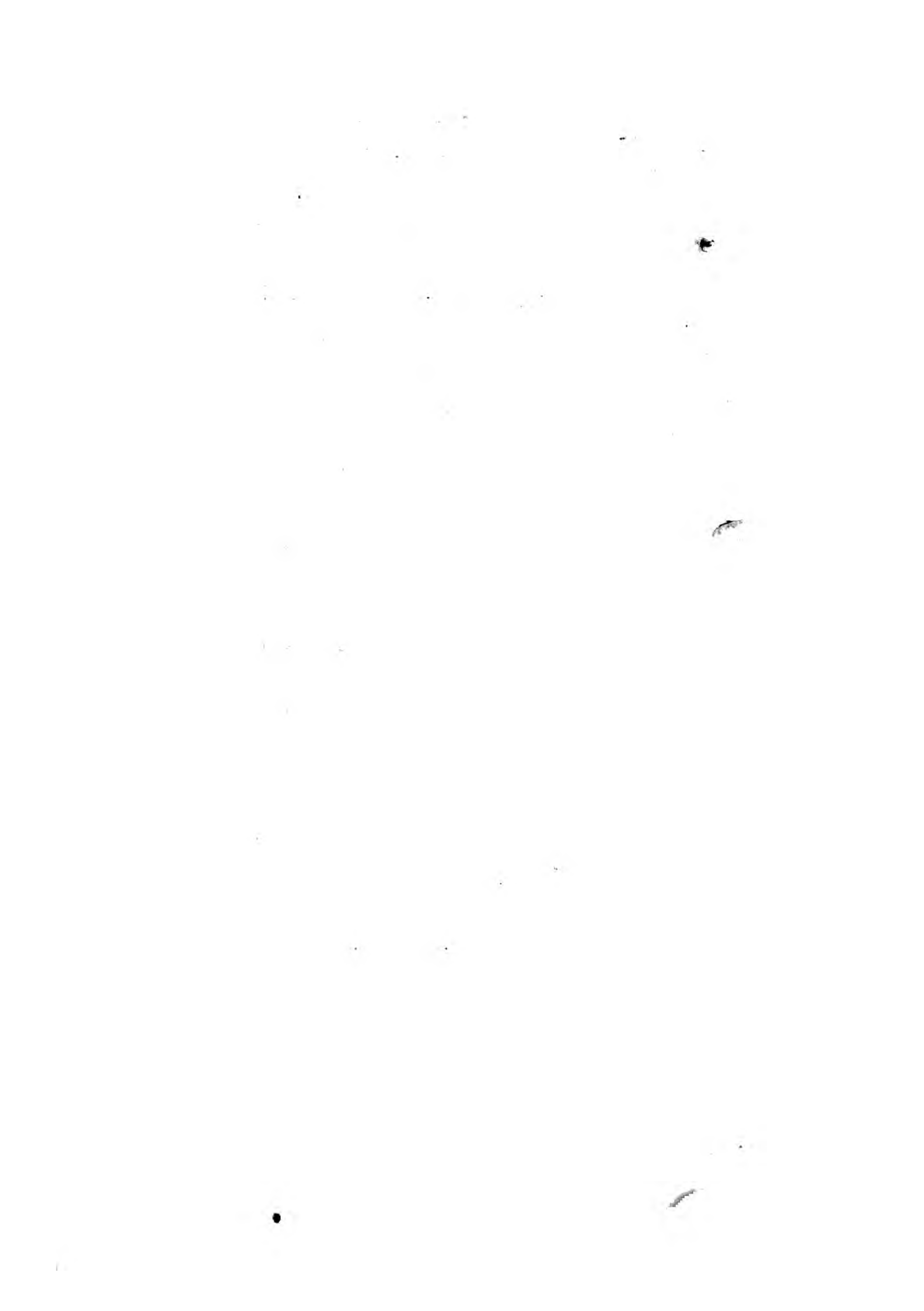
En sus de ce nombre il sera mis dans le commerce 50 exemplaires sur papier vergé de Hollande, le prix de ces exemplaires pour les souscripteurs est fixé à 10 francs.

Ecrire de suite à l'Editeur.



G. G. Barber
5.3.1985
[ZAH.]

843147



EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

Le Christ au Vatican

Édition définitive

Superbe tirage d'amateur, à encadrements rouges,
sur fond typographique mauve,
illustré d'une amusante eau-forte
par *un artiste en renom.*

Prix : **3** Francs.

EN VENTE :

* * *

LE SCOPIT

Histoire d'un Eunuque Européen

1 vol. in-16. Prix : **3** fr. **50.**

EN PRÉPARATION :

LE BALAI DES NONNES

PAR

L'Abbé **DULAURENS**





